


JACQUES SPITZ

# LA FORÊT DES SEPT-PIES

ROMAN



Jacques Spitz

# LA FORÊT DES SEPT-PIES

(1946)

# CHAPITRE PREMIER

Nous étions tous debout dans la cellule. Lui seul était assis sur son lit de prisonnier. Son visage disait la fatigue, de larges cernes entouraient ses yeux, mais il était très calme. L'exécution devait avoir lieu quelques heures plus tard. Il tenait à la main une vieille enveloppe.

— Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, disait-il. J'emporte cette lettre, je la mettrai sur ma poitrine, et ma dernière pensée saura où se réfugier en attendant la mort. N'oubliez pas un viatique de ce genre, si vous deviez, un jour, vous trouver dans la même situation…

Il y avait aussi une autre chose qu'il avait préparée, mais il m'est impossible de m'en souvenir maintenant.

— Enfin, dit tout bas notre camarade Pierre Leblanc, il est insensé qu'on condamne à mort pour des motifs politiques. Ne pourrait-on tenter quelque démarche, agir auprès de quelqu'un ?

Nul ne savait quoi répondre. Une voix dit :

— C'est cette loi sur les complots contre la sûreté de l'État.

À ce moment, un bruit d'armes s'éleva derrière la porte de la cellule. Pour ma part, je refusai d'en voir et d'en entendre davantage. Je fermai les yeux et m'attachai à ne plus penser à la scène qui allait suivre. Des souvenirs défilèrent en ma tête.

Je retrouvai ce jour de mon adolescence où j'étais allé rêver au bord d'un étang dans la forêt. L'eau faisait entendre un léger clapotis. Autour des herbes grasses et droites volaient des libellules, brillantes comme des bulles de savon. Le soleil d'été était sur le point de se coucher, et cette heure était associée pour moi à un très vieux souvenir : celui de la première fois où j'avais regardé le ciel. Pour en bien comprendre l'importance, il faut savoir que mon père m'avait élevé sévèrement. Mes matinées et mes après-midi se passaient devant un petit pupitre où je noircissais des pages et résolvais des problèmes. Mais, à la fin d'un beau jour, il arriva que mon père qui venait d'acheter une automobile, m'emmena dans sa voiture. J'étais seul sur les sièges arrière, et, comme nous roulions sur une longue route déserte, je renversai la tête tout surpris de rencontrer au bout de mon regard les grands nuages blancs suspendus dans la profondeur du ciel. La sensation était étrange de voir défiler les nuages comme les dalles

d'une route fantastique. L'air frais coulait sur mon visage. Il faisait doux ; la quiétude du soir imprégnait toutes choses. Je m'émerveillai devant ce ciel vu pour la première fois, et j'avais souhaité que cette promenade ne finît jamais.

Bien souvent, par la suite, il m'était arrivé de souhaiter que certains instants ne prissent pas fin. Ce n'étaient point généralement des instants heureux comme celui que je viens de dire, mais plus souvent les instants qui précédaient une chose pénible ou douloureuse. Ainsi, à huit heures du soir, durant mon enfance, j'avais coutume d'étudier l'anglais avec un professeur qui venait spécialement à la maison. Cette heure de travail supplémentaire m'était odieuse, et vers huit heures moins cinq, recroquevillé dans le petit fauteuil d'osier que l'on m'avait donné une année, pour ma fête, j'avais maintes fois souhaité, en attendant le coup de sonnette du professeur, que ces cinq dernières minutes ne s'écoulassent jamais, et que l'éternité vînt figer pour toujours l'univers.

Un bruit de crosses se fit entendre. Je relevai brusquement la tête. Où étais-je ? Je n'en savais rien. Je me sentis poussé, bousculé ; je me penchai vers mon voisin pour lui demander de me renseigner. Il répondit par des signes vagues : c'était le fils de la mercière du coin, le muet ; je ne l'avais pas reconnu.

Après, j'ai marché pendant longtemps. Au moins, m'a-t-il semblé que ce fût pendant longtemps. Je voulais échapper à la vision du dernier supplice de mon maître. Mais, comme par un fait exprès, je débouchai sur le polygone même où les troupes étaient déjà massées pour assister à l'exécution. Essayer de m'enfuir était impossible ; de toutes parts, la foule me pressait. Je cherchai quelque visage de connaissance, un camarade avec lequel j'eusse pu échanger un regard qui m'aurait soulagé ; je ne trouvai que des figures inconnues et curieuses de voir, tendues vers le spectacle auquel je ne voulais pas même penser. J'entendis un bruit de sabots de chevaux. C'était le peloton de cavaliers entourant la voiture cellulaire.

Ainsi, il était là, lui, derrière ces volets fermés, serrant sous son bras gauche la lettre qu'il nous avait montrée. Je concentrai ma pensée sur le souvenir de son visage, dans l'espoir qu'au passage, à travers toute la multitude et les cloisons qui le séparaient du reste du monde, il sentirait la chaleur de cette pensée amie, désireuse de le soutenir.

Il y eut une sonnerie de trompettes : quelque chose de clair, de joyeux, et comme un appel de mort aussi. Non pas une mort qui eût été un squelette hideux et décrépit, mais une mort semblable à une jeune fille un peu maigre marchant dans les champs sous le soleil, par un matin d'avril aigre et cependant agréable. La pensée qu'il entendait, comme moi, la trompette, et la certitude qu'il évoquait de la même

manière le visage de la mort à travers ces notes légères, cette pensée adoucit un peu mon désespoir.

Quelqu'un, derrière moi, me poussa ; je sentis sur ma nuque le souffle d'une narine, et, à la façon dont ce souffle se précipitait, je devinai que la minute se faisait plus émouvante. Car j'avais refusé à nouveau de voir, j'avais refermé les yeux ; j'avais même posé une main sur ma figure.

Comme rien ne se levait en ma mémoire pour occuper ma pensée, je rouvris les yeux pour me prouver que je continuais à vivre. Par une petite fente entre deux de mes doigts, je ne voyais qu'un très mince fragment du monde. Dans ce fragment se trouvait justement une tache noire et lointaine : celle d'un homme, d'un homme seul que je reconnus aussitôt au port un peu hautain de sa tête. C'était lui, dans le même veston fripé, avec le même pantalon à rayures que je lui avais vu si souvent ; lui, si semblable à ce qu'il avait toujours été, si familier à ma vue et à ma pensée, que je ne pus croire que, dans la minute suivante, il allait mourir. Des larmes me vinrent, et je ne pus plus rien voir. D'autant que, de crainte qu'on ne vît mon émotion, je rassemblai mes doigts et les enfonçai un peu dans le creux de mes orbites. J'entendis, car je ne pouvais pas ne pas entendre, et je préférai boucher mes yeux plutôt que mes oreilles, une voix militaire qui, nette et hostile, scandait des syllabes. D'un mouvement involontaire, j'accentuai la pression sur mes yeux, et je vis jaillir ces effets de lumière qui avaient jadis émerveillé mon enfance : ces boules orangées, ces radiations violettes, tous ces étranges dessins d'une géométrie colorée qui se meuvent lentement sur l'envers des paupières et semblent composer le décor d'un autre monde.

J'entendis un bruit de métal contre du métal, et un remous parcourut la foule, frisson que je transmis autour de moi, comme une vague pousse la suivante. Je pensais alors à ce jour où j'avais rêvé si longtemps sur une plage déserte. Le même bruit que faisaient jadis les hautes vagues en se brisant sur les rochers à l'heure de la marée montante, devait encore maintenant se faire entendre là-bas. Là-bas où j'eusse dû être, là-bas où je voulais être. Je me réfugiai dans le bruit éternel de la mer indifférente aux pauvres agitations humaines. Ce bruit, je décidai que je le choisirais comme viatique quand mon heure, à moi, serait venue de mourir, fidèle en cela à la dernière leçon de mon maître. Puisque, moi, je n'avais aucune lettre à mettre sous mon bras, aucune autre chose pour m'apaiser et y placer ma suprême confiance, oui, je choisirais le bruit de la mer qui dit une solitude immense et sans douleur.

À ce moment, une chose douce vint au contact de mon autre main, celle que je laissais pendre dans la foule, et cette chose était une main

dont les doigts cherchaient à se nouer aux miens. De surprise j'inclinai la tête, et je vis près de moi une jeune fille qui s'abstint de me regarder, mais dont la main, en accentuant sa pression sur la mienne, me révéla qu'elle sentait mon regard tourné vers elle. Sa main, tout à coup, se cramponna à la mienne : c'est à ce moment que la détonation retentit. Je serais tombé si je n'avais été supporté par mes voisins. Une voix, celle de la jeune fille sans doute, murmura à mon oreille : « C'est un crime… ». En guise de réponse, j'enlaçai mes doigts aux siens.

Maintenant, la foule se disloquait. Des vides se firent dans la masse humaine et des mouvements commencèrent à s'amorcer. Je tenais toujours la main qui avait accepté de se nouer à la mienne, et, tout doucement, cette main, comme une rêne légère, m'entraînait. Bientôt nous nous trouvâmes dans une rue écartée. La jeune fille marchait à pas lents, comme quelqu'un qui accompagne un malade. Elle respectait mon silence.

— Comment vous appelez-vous ? lui demandai-je enfin.

Au lieu de me répondre, elle soupira : « Pourquoi les hommes se tuent-ils ? »

Je ne trouvai rien à répondre. Nous arrivions devant une petite maison d'aspect propre quand la jeune fille s'arrêta et me dit : « Je suis arrivée, mais, je vous en prie, entrez. Tout à l'heure, vous irez mieux. »

J'acceptai, sans bien savoir ce que je faisais, et je me trouvai dans un salon assez frais dont la large baie laissait voir un jardin. Une cage contenant des oiseaux occupait un angle de la pièce derrière le divan, et un plateau, chargé d'accessoires pour prendre le thé, était posé sur une table basse. La jeune fille s'était assise et me regardait, mais sans insistance gênante. Je remarquai ses belles mains qu'elle croisait avec aisance sur son genou. Dans un élan de reconnaissance, je me levai pour les lui baiser.

Elle caressa un instant ma tête penchée, disant : « Calmez-vous, calmez-vous » et, à sa voix, les oiseaux de la cage commencèrent à chanter. Elle se tourna vers eux, d'un léger sifflement les fit taire, et alla ouvrir la baie, comme pour me dire de ne penser qu'à ces choses paisibles que laissait voir le jardin. Mais je ne voulais rien voir, je n'étais plus dans un état où comptent les choses qu'on peut voir. Tout ce que j'éprouvais venait du monde que je portais en moi, d'un monde sur lequel j'étais sans action, mais qui, seul, paraissait exister. J'avais encore sur les lèvres un peu du parfum qui imprégnait les mains de la jeune fille, et cela était frais, vivant, tendre comme une caresse : j'imaginai que les fleurs du jardin des âmes pouvaient avoir cette même odeur, et je me promenais dans ce jardin, beaucoup plus profond et plus mystérieux que celui qui s'offrait à travers la baie.

Celle chez qui j'étais, s'était assise à son piano. Discrètement, elle jouait une mélodie dont je me souvenais avoir jadis entendu certains passages, mais sans parvenir à situer ce souvenir. Une chute de phrase revenait périodiquement, et, dans mon esprit, s'associait à la bruine emportée par le vent, à l'épanouissement d'un jet d'eau. Mais où avais-je vu ce jet d'eau ? Je n'osai questionner la jeune fille. Au reste, peu importait, et je continuai seulement de me pencher sur les mouvements d'âme que faisait naître en moi la musique.

Il me semblait que ces doigts sur les touches de l'instrument, ces doigts qui tout à l'heure avaient miraculeusement pressé les miens, maintenant me guidaient encore, mais en appuyant sur une région plus profonde et très secrète de mon esprit. Et là encore, je me laissai conduire, étonné de la science qui permettait à cette jeune fille de comprendre mieux que moi-même ce dont j'avais besoin, et qui était de me faire vivre ailleurs, de me soustraire à ce monde ordinaire où je n'avais jamais rencontré que des occasions d'être meurtri et l'impossibilité de fleurir – je dis bien, de fleurir – car en ces lieux où, je ne sais comment, elle se trouvait m'entraîner, je n'étais plus comparable qu'à une plante consciente qui sait que sa fleur va pouvoir enfin échapper aux fibres resserrées de sa tige…

Il est difficile de reproduire sans obscurité les choses très claires que je ressentais alors. Je m'approchai de celle qui jouait toujours, sur un rythme maintenant plus lent, et je lui dis : « Ah ! Comme je vous envie de pouvoir si bien comprendre ! Et d'agir comme s'il n'y avait que des rêves… »

Elle tourna vers moi ses yeux où je vis quelques larmes. Elle cessa de jouer, et sur un ton de reproche me dit : « Mais il ne faut pas le dire, voyons ! »

J'acceptais qu'elle me parlât par demi-énigmes que je croyais comprendre. J'allais poursuivre quand elle se leva.

— Il me semble avoir entendu sonner, dit-elle.

Je la suivis du regard. Elle s'approcha du téléphone, inclina la tête pour porter l'écouteur à son oreille.

— Oui,… dit-elle. C'est moi… Eh bien ! Marguerite,… Naturellement…

Et je crus entendre qu'elle fixait un rendez-vous, le surlendemain, dans une allée du Parc, à six heures, à l'entrée du Vélodrome.

Il y avait peut-être là indiscrétion involontaire de ma part. Je me levai, estimant ne pouvoir prolonger indéfiniment cette hospitalité qu'elle offrait à un inconnu, encore qu'elle le connût mieux qu'il ne se connaissait lui-même… Ce dernier compliment que je lui fis, était un

peu embrouillé, et ne parut pas plaire. Je pris congé, sans avoir la pensée de lui demander où je pourrais la revoir.

Quand je me trouvai dans la rue, il était environ cinq heures après-midi. Je marchai d'abord au hasard, la tête pleine des événements de ces dernières heures, et ma pensée se trouva si occupée que je m'engageai, sans m'en apercevoir, dans une impasse dont le fond était occupé par un garage. J'y pénétrai, croyant poursuivre mon chemin.

— Monsieur désire ?

C'était le garagiste qui m'interrogeait. Revenant à moi, je vis d'abord une voiture, qui portait sur le pare-brise un chiffre : 22 500 je crois, et désignant l'objet, je demandai à l'homme quelques renseignements. Alors commença une sorte de marchandage, d'autant plus ridicule que je n'avais pas l'intention d'acquérir le véhicule à quelque prix que ce fût. Je ne sais comment je m'en fusse sorti, si, à ce moment, je n'avais vu pénétrer dans le garage mon ami Pierre Leblanc vers lequel je marchai comme vers un sauveur.

— Je suis content, me dit-il aussitôt, de te rencontrer. Sais-tu qu'ils ont transporté le corps à l'institut médico-légal ?

— Pourquoi ? fis-je. Pour l'autopsier ?

— Les condamnés dont la famille ne réclame pas le corps doivent finir dans les seaux à ordure de l'amphithéâtre…

Sa réponse me fit sursauter.

— Calme-toi, dit Pierre, suis-moi.

Il venait justement chercher sa voiture dans ce garage. Je montai près de lui, heureux de me trouver avec quelqu'un qui me dispenserait du soin d'avoir à me guider moi-même, ce dont je me montrais manifestement incapable.

À peine avions-nous démarré qu'il me dit :

— Voici ce que nous avons décidé, Hortense Bonfils, Paul Desclaux, et moi. Nous irons cette nuit voler le corps à l'institut médico-légal. Veux-tu être des nôtres ?

À l'odeur de café qui me vint aux narines, je reconnus à ce moment que nous passions devant la brûlerie de la rue Serpente, dont le nom m'avait tant frappé lorsque, étant enfant, j'étais passé pour la première fois devant elle. Je ne sais comment il se faisait que, depuis l'adieu de mon maître, tant de souvenirs d'enfance m'envahissaient. Je n'étais plus l'homme qui vit, mais l'homme qui a vécu. Ces pensées firent que j'apportai quelque retard à répondre à la question de Pierre Leblanc, et que, surpris, il tourna la tête vers moi. Je passai à ce moment la main sur mon front.

— Es-tu souffrant ? demanda-t-il.

— Non, non, répondis-je vivement, il faut, bien entendu, rentrer en possession du corps si nous le pouvons. Je suis des vôtres. Que devrai-je faire ?

Il m'apprit que nous allions précisément en décider avec ceux qu'il m'avait nommé, et qu'il devait retrouver dans une clairière de la forêt des Sept-Pies, pour ne pas attirer l'attention.

La forêt des Sept-Pies avait été longtemps le but de mes promenades d'enfant et d'adolescent. Nous y entrâmes par la route de Huchemont, et prîmes à gauche après la cabane du garde forestier. C'était les derniers jours d'avril, des bourgeons couvraient les branches d'une teinte verte. Le sol était détrempé, mais le soleil brillait dans le ciel bleu. Un écureuil traversa le chemin devant la voiture, et j'y vis un présage favorable. Au lieu de rendez-vous, nous trouvâmes l'autre voiture : nos amis étaient restés sur les sièges en nous attendant. Notre automobile se rangea contre la leur, au milieu du chemin désert, et la discussion commença.

Paul Desclaux était, comme nous tous, étudiant en médecine, mais plus âgé, et sur le point de passer les derniers examens de son doctorat. C'était un garçon à visage gras et bon enfant, avec lequel on se sentait en confiance, mais sans que l'intimité pût gagner les couches profondes. On ne connaissait pas sa famille, il semblait en avoir un peu honte et n'en parlait jamais. Il avait ses entrées à l'institut médico-légal, et nous comptions principalement sur lui pour la réussite de notre plan.

Hortense Bonfils, la nièce du maire, avait assisté aux petites réunions plus ou moins clandestines où nous retrouvions celui que j'appelais mon maître. C'était la seule femme qui avait été admise à le faire. Sans être jolie, elle avait un certain charme avec ses cheveux courts sous son béret. Ses yeux verts m'avaient beaucoup plu durant les premiers temps que je l'avais rencontrée, mais j'avais vite compris qu'elle ne pouvait rien éprouver à mon égard, et une franche mais ordinaire camaraderie avait été alors la règle de nos relations.

Pierre Leblanc dit : « J'ai amené René Desmoiseaux » – c'était moi – « puisque c'était celui qu'il semblait préférer… » Mes yeux, à ce rappel, se mouillèrent, et je ne protestai pas. Mes camarades s'étaient donc rendu compte que j'étais le disciple préféré…

Paul Desclaux prit ensuite la parole. D'habitude, il parlait sur un ton bonhomme que je ne pouvais supporter bien longtemps, mais, ici, il s'exprima avec simplicité et son air décidé nous inspira confiance.

— L'Institut ferme ses portes à sept heures. Le corps doit y être en ce moment, très vraisemblablement dans la salle de préparation des

cadavres. J’ai pris soin d’y passer dans l’après-midi et d’y oublier ma trousse de dissection, ce qui me donnera un prétexte pour demander au concierge de m’ouvrir. Pour que celui-ci ne propose pas de m’accompagner, il faut qu’il soit couché à l’heure où je me présenterai. Il ne faut pas non plus qu’il soit trop tard. Je pense que neuf heures et demie du soir est une heure convenable. Nous devrons être deux pour porter le cadavre : Pierre, qui est plus vigoureux que René, viendra avec moi. En mettant des semelles de caoutchouc, il pourra entrer sans que le concierge s’aperçoive que je suis accompagné. Les choses les plus simples étant les plus assurées de réussir, je ne crois pas qu’il y ait lieu d’aller prévoir d’autres complications. Ce qu’il faut, c’est qu’en ressortant avec le corps, nous trouvions en face de la porte une voiture pour pouvoir y mettre notre charge sans attirer l’attention. René – et quand il m’appela ainsi, je ne sais pourquoi, je me mis à trembler – sera donc avec la voiture devant la porte, et, pour qu’il n’ait pas l’air d’attendre, Hortense sera avec lui. Tous deux, dans la voiture en stationnement, simuleront une conversation d’amoureux. Dès que nous apparaîtrons, ils nous ouvriront les portes, et nous monterons.

— Mais je ne sais pas conduire, fis-je.

— Je prendrai le volant, dit Hortense.

Sa voix nette et tranquille me fit du bien à entendre.

— Que ferons-nous du corps ? demanda Pierre.

Hortense décida :

— Nous viendrons l’enterrer ici, provisoirement.

— Je mettrai deux bêches dans la voiture, déclara Pierre, et je ne garerai pas pendant le dîner. Hortense prendra ma voiture devant la maison.

Elle approuva de la tête. Paul Desclaux précisa :

— Pierre et moi entrerons à neuf heures et demie précises à l’institut. Il nous faut, pour faire ouvrir et revenir avec le corps, environ un quart d’heure. Tu devras donc, dit-il en me regardant, arriver avec Hortense quelques minutes avant dix heures moins le quart.

— J’irai vous prendre chez vous, un peu après neuf heures, me dit encore Hortense.

Nous mîmes alors nos montres à la même heure, et je remarquai qu’Hortense portait à son poignet une montre de la même marque que la mienne. Je ne sais pourquoi cette constatation me fut agréable. L’effort que j’avais fait pour suivre la conversation me faisait légèrement souffrir de la tête.

— Tout est bien compris ? demanda encore Paul. Alors, séparons-nous.

Il mit le moteur en marche, et, après un léger signe de main, démarra. L'auto disparut. Je restai seul avec Pierre.

Pour ne pas rentrer en ville en même temps que les autres, nous laissâmes quelque temps s'écouler. Pierre eut l'idée d'aller rechercher dans la forêt l'endroit où nous pourrions enterrer le corps. Nous nous engageâmes dans divers chemins, inspectant les taillis, malheureusement assez clairsemés.

Ma montre marquait six heures et le soleil était encore assez haut sur l'horizon. Dans l'auto, je me laissai aller sur le dossier du siège et regardai le ciel. Une immense sensation de lassitude s'emparait de moi : je trouvais qu'il était atrocement pénible de vivre, et j'admirais l'énergie de mes camarades. Seul, je n'eusse pu, non seulement rien faire de tout cela, mais pas même l'imaginer. Puis, je songeai tout à coup que la mare à laquelle j'avais pensé pendant la dernière entrevue avec notre maître devait se trouver non loin de là, et qu'elle offrirait peut-être un endroit propice à nos desseins. J'y conduisis Pierre. L'eau faisait entendre un léger clapotis dans les herbes grasses et droites du rivage. Je cherchai des yeux les libellules et n'en trouvai point. Alors je me mis à pleurer. Pierre me frappa amicalement l'épaule.

— C'est atroce, lui dis-je, j'y avais pensé, j'avais pensé à cet endroit alors qu'il était encore en vie, par un pressentiment que je ne parviens pas à m'expliquer, mais qui me fait horreur.

— Coïncidence, coïncidence, me déclara Pierre, d'une voix un peu bougonne, car il désapprouvait mon émotion, n'ayant pas l'âme très fine.

Il désigna un emplacement au milieu d'un buisson de ronces épaisses d'où s'échappaient les tiges jaunes de quelques osiers.

— Ici, dit-il simplement.

J'approuvai de la tête, sans parler. Nous regagnâmes la voiture.

À peine m'eut-il déposé sur la place d'Armes, que ma pensée se détacha de toutes les scènes précédentes pour se reporter sur la rencontre surprenante que j'avais faite au moment de l'exécution. Ce n'était point la jeune fille qui m'attirait dans cette personne, mais l'extraordinaire faculté de divination dont elle avait fait preuve et qui m'avait donné l'illusion de me trouver en présence d'un autre moi-même. J'essayai de me souvenir du quartier où pouvait se trouver sa demeure, mais en vain. Je n'avais, dans le temps que j'étais avec elle, songé à rien de ce qui situe dans le monde les relations humaines. Et puis, à quoi bon ? J'avais comme le pressentiment qu'elle devait

réapparaître dans ma vie. Cependant il me fallait regagner le domicile familial où l'on devait m'attendre pour dîner. Mon père avait un goût maniaque pour les repas à heure fixe, et le moindre retard le mettait de mauvaise humeur.

Je hâtai le pas, mais il était tout de même sept heures et demie, passées de sept minutes, quand j'entrai dans notre salle à manger. Mon père impatient s'était déjà mis à table. Ma mère et ma sœur essayaient en parlant de lui faire oublier mon absence. Je souffris d'avoir à noter des détails aussi mesquins, quand, par ailleurs, j'étais pris par des choses si importantes. Mon père, sans parler de mon retard, m'attaqua sans ménagement.

— Ils nous en ont débarrassés, dit-il. Le voilà mort et bien mort.

La cruauté de la satisfaction avec laquelle il parlait ainsi, était si excessive qu'elle passait les limites et ne m'atteignait pas. Son attitude était par ailleurs d'autant plus extraordinaire que, jusqu'à ce jour, il n'avait pas soufflé mot de l'affaire. Ma petite sœur n'osait me regarder. Ma mère me posa une autre question pour détourner la conversation, mais mon père revint à la charge :

— Tout compte fait, ce n'est qu'un bavard de moins.

Je me gardai de répondre, non plus que de faire une diversion qui eût montré que j'étais touché. Mon père en profita pour prendre ce genre bon enfant que j'abhorre par-dessus tout :

— Prends-en de la graine, mon garçon. Au lieu d'aller rêvasser, occupe-toi d'abord de gagner ton bifteck, et laisse les imbéciles à leur désir de changer le cours du monde et des choses.

Il continua quelque temps, seul à parler, et heureux de me torturer peut-être. Je souffrais, mais je ne lui en voulais pas : il ne pouvait comprendre.

Après le repas, je vis ma sœur venir vers moi et me serrer en secret la main. Pauvre Agathe ! les larmes m'en vinrent aux yeux. À seize ans, elle comprenait tout. Je passai en silence la main sur sa chevelure pour la remercier.

— Sors-tu après le dîner ? me demanda-t-elle.

Je fis signe que oui. Alors elle se pencha à mon oreille et me dit :

— Je t'en prie René, ne fais pas d'imprudence. Je ne pourrai pas dormir avant que tu sois rentré. Frappe deux petits coups contre la cloison quand tu seras de retour, je saurai alors que tu es là et je pourrai m'endormir.

Je le lui promis avec un sourire, comme on cède à un caprice de petite fille. Je fus plus surpris quand elle me demanda de mettre pour

elle une lettre à la poste, et je promis de le faire, en glissant dans la poche de mon manteau l'enveloppe qu'elle me tendait.

Mon père était passé dans son bureau ; ma mère devait être à la cuisine. Pour éviter d'avoir des explications à fournir, je partis clandestinement. J'avais encore près d'une demi-heure avant de voir venir l'auto d'Hortense que je voulais arrêter à quelque distance de la maison pour ne pas attirer l'attention.

Il ne faisait pas encore tout à fait nuit. Le concierge de l'immeuble à l'angle de la place fumait sa pipe sur le seuil de la porte. Tous les réverbères étaient allumés. Je décidai, pour tuer le temps, d'aller porter jusqu'au bureau de poste la lettre de ma sœur. Mon pas était calme, et je me sentais la tête très libre.

Quand je glissai la lettre dans la boîte, je vis malgré moi la suscription *Mademoiselle* et quelque chose comme un *M* à la suite. Je n'avais plus qu'à revenir vers notre rue pour guetter l'auto d'Hortense, mais, chemin faisant, je songeai que ce qui suivait l'*M* sur l'adresse était certainement un *a*, car l'identité du mot et du *Mademoiselle* avait frappé mon regard. Ma sœur avait une façon très particulière de faire les *M*. Or, en y réfléchissant davantage, et tout à fait machinalement, parce que je n'avais rien d'autre à faire, je m'aperçus que, dans le nom qui suivait le *Mademoiselle*, il y avait certainement un jambage descendant, peu après le *Ma* initial. Ce n'était donc pas *Madeleine* qui avait été écrit. Ce devait être *Marguerite*. Je cherchai, parmi les amies de ma sœur, quelle pouvait être cette Marguerite dont je ne me souvenais pas, mais dont le nom me disait cependant quelque chose. Soudain, je trouvai : la jeune fille de l'après-midi avait prononcé ce nom de Marguerite. Ce fut pour moi, aussitôt, la certitude qu'il s'agissait de la même Marguerite. Toutefois, ce prénom était si courant qu'il pouvait fort bien s'agir d'une simple coïncidence, comme aurait dit Pierre Leblanc. « Coïncidence, coïncidence », je crus encore entendre cette voix, près du marais où poussaient les herbes grasses. Mais ce n'était que le roulement discret d'un véhicule : l'automobile conduite par Hortense qui s'arrêtait doucement à ma hauteur.

Je remarquai qu'elle s'était habillée avec une certaine élégance et que le ruban qu'elle avait noué à sa chemisette blanche faisait des coques un peu raides, mais gracieuses. Aussi, je ne pus m'empêcher de lui sourire, et, prenant place dans la voiture, je lui dis : « Alors, nous jouons aux amoureux ? »

Elle ne répondit pas, mais jetant un coup d'œil sur sa montre : « Nous avons encore trente-cinq minutes, je vais faire doucement le tour en passant par les remparts dérasés. » Après quoi, elle ne souffla mot.

Je respectais son silence ; la voiture glissait doucement. Le trajet que nous suivions ne m'était pas tout à fait familier. Un moment, je crus reconnaître la rue où je m'étais engagé avec l'inconnue dans l'après-midi, mais ce devait être une fausse impression produite par les accords d'un piano qui nous suivaient depuis quelque temps. Puis, le regret me vint que celle qui conduisait ne fût pas la jeune fille mystérieuse à qui j'eusse dû demander de prendre part à notre pieuse entreprise. Vers neuf heures et demie, Hortense dit : « Si tout va bien, ils doivent entrer. »

Elle accéléra un peu, sous l'effet de la nervosité, pensai-je. Elle m'expliqua que nous n'avions plus que dix minutes avant d'arriver et qu'il valait mieux nous rapprocher de l'Institut.

À quinze secondes près, nous stoppâmes à l'heure prescrite devant la porte. Elle était fermée, ce qui me parut signifier que tout s'était bien passé. La rue était vide. Aux étages de quelques maisons, on voyait encore de la lumière. Malheureusement, un réverbère planté à quelques mètres projetait sur nous une assez vive lumière. Hortense mit le moteur au ralenti, puis, le bruit étant trop fort, elle l'arrêta complètement.

À ce moment, mon cœur battait avec force. Mes yeux ne quittaient pas la porte que je m'attendais à voir s'ouvrir d'une seconde à l'autre. De nouveau, des accords de piano se firent entendre au bout de la rue. Je n'aurais pas cru que tant de gens jouassent du piano dans notre ville. Hortense, comme si cette musique lui avait fait sentir que, derrière les volets fermés, des gens pouvaient nous épier, me dit : « Approchez-vous, et faites semblant de me parler. »

Je m'approchai comme elle le demandait, et assez près pour reconnaître l'odeur fraîche de savon qui flottait autour de ses joues, mais je ne trouvai absolument rien à lui dire, précisément à cause de son injonction trop positive. À vrai dire, je trouvai bien une phrase qui était : « Je vous aime », mais cela eût sonné comme une plaisanterie, si bête et si déplacée en ce moment, que je m'interdis de le dire. Toute ma force d'esprit étant employée à empêcher cette phrase d'être prononcée, il ne me restait plus de faculté pour chercher autre chose. Je demeurai donc coi de la façon la plus stupide, quand nous vîmes la petite porte taillée dans la porte cochère de l'institut s'ouvrir très lentement.

Tous deux, nous sursautâmes. Je sentis remuer le pied d'Hortense qui cherchait le bouton du démarreur. La porte était grande ouverte, mais, à notre profonde stupéfaction, nous n'en vîmes sortir qu'une femme, le visage enfoui dans le col relevé d'un imperméable, et désireuse, semblait-il, de ne pas être reconnue. Elle s'éloigna d'un pas rapide en rasant les murs.

— Étrange, murmurai-je tout bas. Pourvu que cela ne les ait pas gênés.

— Savez-vous qui c'est ? me demanda Hortense.

— La connaissez-vous ?

— Je n'en suis pas sûre. Ce serait Marguerite Audivisier que cela ne m'étonnerait pas. Elle a la même démarche.

— Marguerite Audivisier ? repris-je d'une voix anxieuse.

Ce prénom de Marguerite semblait me poursuivre. Hortense, sans répondre, jeta un coup d'œil sur sa montre : il était dix heures moins huit. Nous étions devenus fébriles. Enfin nous entendîmes du bruit derrière la porte : c'étaient nos amis. Ils portaient une chose enveloppée d'un long drap. J'ouvris la portière des sièges arrière. Ils montèrent et nous partîmes aussitôt.

Au bout de la rue, je commençai à respirer. Je me retournai : Paul et Pierre avaient assis le cadavre entre eux, en le laissant couvert de son voile.

— Tout s'est-il bien passé ? demandai-je.

Ils ruisselaient de sueur et soufflaient bruyamment.

— Tout a failli manquer, déclara Paul. Une femme était dans la salle comme nous y entrions. Nous avons prétendu être les veilleurs de nuit.

J'allais leur dire ce que nous avions vu quand Hortense me jeta un regard. Sans comprendre ses raisons, j'obéis et me tus. Bientôt la voiture entra dans la forêt. Nous avions éteint les phares, et n'avancions plus que lentement. Aucun de nous ne parlait.

— C'est là », dis-je, comme nous approchions de l'endroit reconnu quelques heures plus tôt. Hortense arrêta le moteur. Nous prêtâmes un instant l'oreille au silence, puis, rien de suspect ne se manifestant, nous descendîmes.

Notre cortège se forma. Je marchais devant avec une lanterne sourde que m'avait donnée Paul qui pensait à tout. Pierre et Paul suivaient en portant le corps. Enfin venait Hortense avec les pelles. Quelques grenouilles coassaient dans la mare, car la nuit était assez tiède. Je reconnus parfaitement le chemin, et arrivai sans encombre auprès du taillis de ronces.

Il fallut commencer notre besogne de fossoyeurs. Hortense et moi insistâmes pour manier d'abord les pelles. En songeant que je creusais la tombe de celui auquel je devais presque la vie, je versais des larmes qui me tombaient sur les mains. J'étais heureux qu'il fit nuit et que les autres ne pussent m'observer. J'avais attaqué la fosse du côté où devait

se trouver la tête. Hortense travaillait plus vite que moi. Nous fûmes bientôt relayés par Paul et Pierre. J'allai m'asseoir près du linceul.

Comme Hortense s'était écartée un instant pour aller prendre ses gants dans la voiture, j'en profitai pour soulever en tremblant le voile du côté du visage. J'y posai mes doigts : la peau froide me surprit. Puis, sans savoir exactement ce que je faisais, mais comme si mon action avait été parfaitement préméditée, je glissai mes doigts sous le veston, et, dans la poche gauche, trouvai sans peine un papier que je subtilisai rapidement. Cela fait, beaucoup plus adroitement que je ne l'eusse attendu de moi-même, je recouvris à nouveau le cadavre. Hortense revenait à ce moment. Elle ne s'arrêta pas et rejoignit nos amis dont je voyais les ombres bêcher fiévreusement à quelques pas.

À partir de cet instant, je ne prêtai plus que peu d'attention à la suite des événements. Je crois qu'on m'envoya détacher dans les environs quelques mottes d'herbes pour recouvrir la tombe fraîchement comblée. Les autres faisaient tout le nécessaire, je ne m'en souciais plus. Enfin, ils me dirent de remonter dans la voiture. J'obéis. Ils mettaient mon air hagard sur le compte de l'émotion où devait me plonger cette scène.

Il était minuit moins le quart quand l'auto me déposa à quelques minutes de chez moi. Je m'éloignai en oubliant de leur serrer la main. Comme je revenais vers eux pour le faire, je vis qu'ils étaient déjà partis. Alors je m'assis sur le trottoir, car tout tournait en ma tête. À la fin, je me levai, et rentrai à la maison où, faisant le moins de bruit possible, je retrouvai enfin ma chambre.

Mes habits étaient déjà enlevés, et, la précieuse enveloppe serrée dans ma main, j'allais me mettre au lit quand j'entendis deux coups légers frappés à la cloison. Ma sœur que j'avais oubliée ! Tant de choses avaient occupé ma pensée depuis l'instant où j'avais promis de faire le signal du retour que j'étais excusable de l'avoir oublié. Je me relevai pour aller frapper le mur, puis je revins au lit.

J'hésitai un instant – tant j'étais mort de fatigue – à lire le dernier message que j'étais allé ravir au mort. La curiosité l'emporta, ou, mieux que la curiosité, un intense désir de savoir, de pénétrer ce dernier secret. L'enveloppe, très vieille, était d'un papier ordinaire, marqué par quelques taches jaunâtres, et légèrement déchiré. Il était impossible de lire la date du cachet, à demi effacé par les frottements. La suscription, d'une écriture maladroite, portait : *Monsieur A. Desbois-Santerre.* Le reste en était illisible.

À relire le nom de celui qui venait d'occuper tellement ma pensée durant ces derniers mois, je sentis une chaleur bizarre me monter du cœur à la tête. Desbois-Santerre n'avait pas été seulement pour moi le

maître dont les leçons me passionnaient, mais encore j'avais eu secrètement recours à lui pour me faire soigner quand, un an plus tôt, j'avais été atteint d'une espèce de langueur à laquelle ma famille, ni personne, ne comprenait rien. J'étais allé voir Desbois-Santerre, chez lui, dans sa petite chambre à l'Hôtel de l'Avenue. Il m'avait traité selon ses méthodes, et, dès la première visite, je m'étais senti beaucoup mieux. Par la suite, j'avais été doublement attaché à lui autant par l'admiration que par la reconnaissance.

Oui, vraiment, j'étais son disciple préféré. L'idée qu'en ouvrant l'enveloppe, je profanais un secret qui n'était pas le mien, ne m'effleura pas. J'avais droit à l'héritage du maître. Puis, je voulais savoir avec quels mots il lui avait été facile d'accepter la mort…

Or, comme j'insérais un doigt dans l'enveloppe pour en retirer la lettre, un léger grattement se fit entendre à ma porte. J'eus peur, je glissai rapidement le papier sous mon traversin.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à mi-voix, croyant être victime d'une hallucination, et ne voulant pas éveiller toute la maison sans motif.

La porte s'ouvrit lentement, et je dus maîtriser un instinctif mouvement de peur qui me poussait à me réfugier sous mes draps. Heureusement, je reconnus ma sœur en chemise de nuit.

— Agathe, lui dis-je, qu'y a-t-il ?

Elle mit un doigt sur ses lèvres et s'approcha de mon lit, puis, à voix basse, elle dit : « Ne fais pas de bruit. Écoute-moi, René, je ne pouvais pas dormir, je voulais savoir… Je t'en prie, dis-moi… »

Elle ne put continuer. Tout cela était bien extraordinaire.

— Qu'est-ce qui te prend ? demandai-je.

Elle rougit et, baissant les yeux, dit : « As-tu bien mis ma lettre à la poste ? »

Ce n'était donc que ça ! Quelle idée fixe avait-elle à propos de cette lettre ?

— Mais oui, répondis-je, mais pourquoi me le demander maintenant ?

Et je me souvins alors de ce qui m'avait intrigué dans la suscription de sa lettre. Je le lui dis franchement :

— Je n'ai rien fait pour lire l'adresse, mais, sans le faire exprès, j'ai cru lire *Marguerite*. Connais-tu donc une Marguerite dont tu ne m'aurais jamais parlé ?

Elle se mit alors à trembler et je me penchai hors de mon lit pour lui prendre la main.

— Tu vas attraper froid, lui dis-je. Nous nous verrons demain matin. Je suis fatigué, va te recoucher.

Elle secoua la tête, si tristement qu'elle me fit pitié.

— Veux-tu encore me dire autre chose ? lui demandai-je.

De la tête, elle fit oui. Je ne savais comment m'en tirer.

— Écoute, lui dis-je, il fait froid. Entre nous, cela n'a pas d'importance. Si tu veux me parler, viens, couche-toi dans mon lit, je me mettrai à l'autre bord et t'écouterai.

Elle se glissa sous la couverture, et point entre les draps, enfin elle me dit :

— Es-tu bien sûr d'avoir mis ma lettre à la poste ? J'avais tout à l'heure, dans mon lit, l'impression bête que tu n'avais pas mis la lettre, et que tu étais en train de la lire. Je ne sais pas comment je pouvais sentir ça à travers le mur qui m'empêchait de voir, mais je te voyais quand même, dans ton lit, en train de lire ma lettre… Et, maintenant, tu me demandes qui est Marguerite ?

Ce fut à mon tour de rougir, et d'être frappé de ce don de double vue. Je glissai très discrètement les doigts sous le traversin pour m'assurer que s'y trouvait bien la lettre de Desbois-Santerre, et je pensai à cet instant : « Coïncidence, coïncidence », sur le ton même qu'avait eu dans la soirée le prudent et pondéré Pierre Leblanc.

— Eh bien ! Oui, dis-je, qui est Marguerite ? C'est bien par hasard que j'ai cru lire ce prénom sur l'enveloppe, et je vois que j'avais raison, la lettre était adressée à une Marguerite, mais que veux-tu que ça me fasse ? Cela ne me paraîtrait bizarre que si la lettre était adressée à une certaine Marguerite ?

— Laquelle ? me demanda Agathe, et je crus discerner de l'anxiété dans sa voix.

Je n'avais pas de raison d'en faire un secret, et je dis tout simplement : « Marguerite Audivisier. »

L'effet produit par ces mots fut saisissant. Je sentis ma sœur prise d'un tremblement qu'elle communiquait à tout le lit. Je m'approchai d'elle pour la calmer.

— Je vois bien que tu as lu ma lettre, me dit-elle.

— Agathe ! lui dis-je, je te jure… Mais comment peux-tu croire ? Je ne sais pas même qui est Marguerite Audivisier. C'est une pure coïncidence, et parce que j'ai entendu prononcer ce nom deux fois aujourd'hui – non une fois seulement – je le répète machinalement et je me trouve intrigué. Mais enfin, qui est Marguerite Audivisier ?

Au lieu de me répondre, elle me demanda :

— Qui t'a parlé d'elle ?

Je dis que c'était Hortense Bonfils, parce que, dans la soirée, nous avions rencontré Marguerite Audivisier. Alors ce furent de nouvelles questions :

Où l'avions-nous rencontrée ? Lui avions-nous parlé ? Comment était-elle ?…

Tant que, lassé, je répondis durement :

— Je ne te dirai plus rien, tant que tu ne m'auras pas toi-même répondu. Tout ce mystère que tu fais m'agace. Explique-toi…

Elle sanglota, balbutia : « Je ne peux rien dire ; j'ai promis… »

Il fut impossible d'en obtenir davantage. Excédé, je lui dis : « Va-t'en ! »

Elle eut un sursaut de douleur.

— Oh ! René, toi !… Je suis seule, toute seule, sans personne avec moi… murmura-t-elle en s'en allant.

Je demeurai ferme et ne la rappelai pas. Puis brusquement, par une espèce de réaction physique contre toutes ces scènes qui m'avaient étrangement remué, je tombai d'un seul coup dans le sommeil.

# CHAPITRE DEUXIÈME

Jules, le valet de chambre de l'Hôtel de l'Avenue, balayait le hall d'entrée quand le facteur apporta le courrier qu'il déposa sur le bureau. Jules vint prendre les lettres pour les glisser une à une dans les casiers de leurs destinataires. Il y en avait une pour le 31 qui en recevait si rarement qu'il dut consulter la liste des clients pour connaître le numéro de sa chambre. À la fin du paquet, la dernière lettre était aussi pour le 31. Après quoi, il se remit à son travail de balayage. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonnait. Jules décrocha le récepteur, une voix de femme demandait M^lle^ Audivisier. Il enfonça la fiche dans le trou portant le numéro 31, annonça la communication et brancha le 31 avec la ville. Il reprenait son balai quand la cuisinière traversa le hall.

— Rien pour vous au courrier, lui dit-il.

La cuisinière, qui n'attendait pas de lettre, n'en parut pas déçue. Elle ressortit de sa cuisine pour lui demander d'aller chercher cinq kilos de sucre en poudre. Il refusa, alléguant qu'il était seul pour répondre au téléphone. À ce moment, la sonnerie retentit, le taquet s'abattit découvrant le numéro 31.

— Vous voyez », dit-il. Il alla répondre : « Bien Mademoiselle », et, revenant vers la cuisinière : « Un thé complet pour le 31. »

La cuisinière regagna l'office en grognant. Le gérant, qui ne couchait pas à l'hôtel, entrait à ce moment. Il demanda ce qu'il y avait de neuf. Jules répondit que le 31 demandait un thé complet. Puis il passa dans ce qu'on appelait le jardin d'hiver : une ancienne cour vitrée qu'on avait garnie de fauteuils en rotin et de palmiers en pots. Il mit les revues en ordre sur les tables et essuya rapidement les meubles. Germaine, la femme de chambre, traversait le hall en portant le plateau à thé du 31.

— Ça commence de bonne heure ce matin, remarqua Jules.

— Avec ça j'étais au cinéma hier soir et je suis rentrée à deux heures, dit Germaine, j'ai les jambes en coton.

Jules, qui avait depuis longtemps dormi avec Germaine, n'avait plus besoin de faire des frais. Il laissa tomber la conversation. Le gérant peu après l'appela pour lui ordonner d'aller acheter les cinq kilos de sucre en poudre de la cuisinière. Jules grommela quelque chose, mais posa

ses chiffons, et, sans enlever son tablier, sortit par le hall pour aller à la grande épicerie, celle qui faisait le coin de l'Avenue et du Rond-Point.

— Cinq kilos de sucre en poudre pour la maison ! hurla-t-il en entrant.

Les deux commis rigolèrent de l'entendre crier si fort, et le patron lui fit de la caisse un petit signe de sympathie.

— Alors, les affaires marchent ?

— Euh ! fit Jules.

— Dites donc, reprit le patron, il avait habité l'Hôtel de l'Avenue.

— Qui ça ? demanda Jules.

Alors le patron lui tendit le journal du matin qui contenait la photographie de Desbois-Santerre, avec les détails de l'exécution.

— Oui, dit Jules qui se souvenait, c'était le type du 14. Mais il y a bien six mois qu'ils l'avaient arrêté.

— Qu'est-ce que vous en pensez de cette affaire ? demanda le patron.

Le commis rapportait les cinq kilos de sucre dans un grand sac en papier jaune. Jules mit le sac en travers sur son bras gauche.

— J'ai toujours pensé que c'était un type pas comme les autres, dit-il.

Comme il sortait du magasin, une voix l'interpella : « Eh ! Julot ! »

C'était Totor, le cycliste de la Préfecture, à cheval sur son vélo, arrêté au bord du trottoir.

— Dis donc, vieux, fit le cycliste, on a volé le corps à l'Institut médico-légal.

— Où as-tu dégoté ce chandail ? demanda Jules frappé par la couleur jaune citron du tricot de son copain.

— On s'entraîne à porter le maillot jaune, fit l'autre en prenant la pose. Et toi, comment va le petit dernier ? ajouta-t-il en indiquant le paquet de sucre.

— Le petit dernier, il t'emmerde. À part ça, ça tient toujours pour demain ?

Le lendemain, samedi, était le jour de sortie de Jules.

— Oui, monsieur, à l'entrée du Vélodrome, avant la séance.

Puis il fit entendre un petit sifflement joyeux, appuya sur la pédale et décolla.

Jules allait tourner dans l'entrée de service quand il reconnut sur le

trottoir la silhouette du 31. « On s'est levé de bonne heure », pensa-t-il, et il alla poser le paquet de sucre sur la table de l'office.

À mesure que les chambres étaient laissées par les clients, Jules devait les faire en compagnie de Germaine. Il monta au 31 qu'il savait libre, Germaine faisait déjà le lit. Il prit le balai mécanique et commença de le rouler sur le tapis. Un coup de balai trop brusque renversa sous la table le sac à papier en fil de fer. À pleines mains, Jules ramassa les morceaux de papier, les mit dans son tablier dans l'intention d'aller les porter à la boîte à ordures de l'étage. Au passage, il reconnut les enveloppes du courrier de ce matin. Il n'avait pas de raisons particulières de s'intéresser au contenu d'un sac à papier, mais le 31 qui, depuis cinq ou six jours qu'il était là, ne recevait pas de courrier, l'intriguait. Il garda dans son tablier les morceaux de lettres. Il restait à faire les carreaux de la chambre et à passer le chiffon sur les meubles. Jules s'y attarda un peu. Évidemment, cette personne du 31 n'était pas non plus comme les autres. Au portemanteau, deux imperméables. Pas de tubes de crème, pas de flacons sur les étagères. Les livres sur la cheminée étaient tous anglais ou allemands. Sur la table de nuit, le journal était plié à la page des photographies de Desbois-Santerre. Cette circonstance parut louche à Jules. « C'est une espionne », pensa-t-il.

Mais on le sonna à l'étage : il s'agissait de rester au bureau pendant que le gérant irait faire une course dans le voisinage : une convocation à la Préfecture. Jules descendit s'asseoir derrière le bureau, et prit le journal qui traînait sur la main courante : on racontait la disparition du cadavre de Desbois-Santerre à l'institut médico-légal, et, comme son ami le cycliste avait eu l'air d'attacher de l'importance à cette nouvelle, Jules commença à lire l'article. Le téléphone l'interrompit. Une voix d'homme demandait qu'on retienne une table à déjeuner pour le comte d'Aussonne.

— Ah ! Parfaitement monsieur le comte ! dit Jules pour s'excuser de ne pas l'avoir reconnu.

Le comte d'Aussonne, sénateur et vice-président du conseil général, était un habitué de l'hôtel.

Après quoi, Jules, sans reprendre le journal, tomba dans la méditation. Il aimait ne rien faire, et il y avait trop de travail dans cette boîte. Valet de chambre, garçon de courses, téléphoniste, il lui fallait tout faire. Les coups de téléphone se succédaient au tableau : café au lait au 20 ; eau chaude au 4. Il transmettait les ordres à Germaine. Le métier de gérant eût assez bien convenu à Jules. Dans la vie, il vaut mieux faire travailler les autres. Mais à ce moment de ses réflexions, le gérant revint.

Jules passa dans la salle à manger. L'Hôtel de l'Avenue avait une certaine réputation comme restaurant. La cuisinière était la mieux payée de tout le personnel. Avant midi Jules devait mettre les couverts et s'occuper des fleurs sur les tables. Il lui fallait trois bouquets. Avec les fleurs de la veille qui n'étaient pas encore fanées, il n'était pas possible d'en faire plus d'un. Jules revint dans le hall pour exposer au gérant la nécessité d'aller chercher des fleurs. À ce moment, le tambour du hall tourna et une jeune fille nu-tête apparut, un bouquet de tubéreuses à la main.

— Vous voulez des fleurs, en voilà, dit le gérant par manière de plaisanterie.

La jeune fille demandait : « Mademoiselle Audivisier ? »

— C'est ici, fit le gérant en prenant le bouquet.

— Je me demande ce qu'il y a, dit Jules, elle a déjà reçu deux lettres aujourd'hui. Maintenant ce sont des fleurs…

Le gérant appréciait peu les commentaires.

— Vous, dit-il à Jules, allez chercher des fleurs, et faites vite, il faudra encore que vous fassiez une course avant le déjeuner.

Jules qui avait déjà mis son habit pour servir, n'aimait pas sortir en plein jour dans cette tenue. Il alla enfiler son cache-poussière pour passer chez la fleuriste, la mère Chitrine, à l'angle de l'Avenue et du boulevard.

Dans la boutique, il retrouva la jeune fille qu'il venait de voir à l'instant à l'hôtel.

— Je ne savais pas que vous étiez vendeuse ici. Je viens prendre des fleurs pour l'Hôtel de l'Avenue.

— Justement j'en viens, dit la petite.

— Oui, j'ai bien vu. Vous avez apporté des fleurs pour mademoiselle Audivisier, mais à propos, on peut demander, de la part de qui, ces fleurs ?

— C'est une dame qui a téléphoné, je lui ai demandé de la part de qui, elle a ri et m'a dit : « C'est moi qui m'achète des fleurs… » C'est rare pourtant que, dans ce cas, on les commande par téléphone…

— Pour sûr, dit Jules qui inspectait la vitrine.

— Voulez-vous des tubéreuses aussi ? demanda la petite.

— Non, ça sent trop fort sur les tables.

— Du muguet alors ?

— Du muguet, déjà ?

— Eh oui, c'est demain le premier mai…

— Ah ah ! » dit Jules. Il chercha quelque chose de gentil à dire. « Comment vous appelez-vous, Mademoiselle ? »

La petite vendeuse eut un sourire.

— Je m'appelle Marguerite. Vous comprenez, mon père est horticulteur.

— Tout dans les fleurs, quoi ? » fit Jules. Puis il ajouta : « L'Audivisier s'appelle aussi Marguerite. » Enfin il conclut : « Allez, je vais prendre tout ce paquet d'anémones. Vous mettrez ça sur la note. »

Ses fleurs à la main, il poussait la porte de l'entrée de service quand on l'appela. C'était le gérant, en conversation avec un monsieur.

— Jules, ce monsieur est de la police, vous répondrez à ses questions.

Jules fronça les sourcils, inquiet. De plus il se sentait bête, ses fleurs à la main. Le gérant les poussa tous les deux dans le jardin d'hiver.

— N'aie pas peur, dit l'homme avec une familiarité grossière.

Jules protesta qu'il n'avait pas peur.

— Qu'est-ce que tu sais sur le 31 ?

— Mademoiselle Audivisier ? demanda Jules.

Le policier fit : Oui. « Ça y est, c'est une espionne, c'est bien ce que je pensais », se dit Jules. À tout hasard, il répondit :

— Ben, je ne sais rien.

— On ne sait jamais rien, mais on finit par tout savoir, dit l'homme.

Ça devait être une plaisanterie, car il fit entendre une espèce de ricanement. Par politesse, Jules rit aussi. Le policier reprit : « Allons, parle. »

Jules eut peur et dit :

— Elle a commandé un thé de bonne heure et elle est sortie presque aussitôt.

— Où allait-elle ?

— Ah ! ça, dit Jules en écartant les bras d'un air innocent.

— Hier soir, quand est-elle rentrée ?

— J'étais de garde dans le hall, je l'ai vue passer vers neuf heures et demie.

L'autre continua :

— Elle reçoit des lettres ?

Jules se rappela brusquement les morceaux de lettres, dans son tablier, et rougit. Comme il sentait qu'il rougissait, il en devint encore plus rouge. Il finit par dire :

— Oui, justement, elle en a eu deux ce matin.

Alors l'homme de la police dit à brûle-pourpoint :

— Tu les a lues, qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

Jules, qui allait tout expliquer, fut vexé de ce soupçon.

— Moi ?… Comment aurais-je pu les lire ?

Il décida de ne pas parler des morceaux restés dans son tablier. En guise de diversion, il ajouta :

— Ce matin, on a aussi apporté des fleurs pour elle.

— De la part de qui ? dit alors le policier.

— Il n'y avait pas de carte, répondit Jules, mais les fleurs venaient de la maison Chitrine, au coin du boulevard Paul Lajeunesse.

Le policier demanda encore :

— Au téléphone, quand on la demande, ce sont des voix d'hommes ou de femmes ?

Jules se sentait maintenant à l'aise pour mentir. Évidemment cette Audivisier était une espionne ; mais lui, il était Suisse, il s'en fichait.

— Au téléphone, ce n'est pas moi qui réponds, c'est le portier ou le gérant qui prennent les communications.

Alors le policier déclara :

— Ça va, mon garçon. Ouvre l'œil et pas un mot.

Jules quitta le jardin d'hiver, s'aperçut qu'il avait gardé son cache-poussière, bonne occasion pour passer au vestiaire des domestiques et prendre dans la poche de son tablier les morceaux de lettres. Avec ces policiers qui allaient peut-être perquisitionner, savait-on jamais ?

Le vestiaire était dans l'ancien couloir allant de la cuisine à l'office. Jules plongea la main dans la poche du tablier blanc : elle ne contenait plus rien… Une sueur froide lui perla dans le dos. C'était pourtant son tablier, il ne pouvait y avoir de doute, il n'y avait que lui à en porter comme ça dans la maison…

Le timbre de l'office retentit brusquement, et le fit tressaillir. On le sonnait de la salle à manger. Toutes ces histoires l'avaient mis en retard. Il accourut. C'était le comte d'Aussonne, et son invité le colonel Sardagne, commandant la gendarmerie.

— Alors, Jules, qu'est-ce que nous avons aujourd'hui ? demanda le comte.

Jules sourit mécaniquement, murmura au hasard : « Monsieur le comte… » Et il vint placer le bouquet d'anémones sur la table.

Il s'était souvent demandé s'il ne ferait pas mieux de dire : Monsieur le sénateur…

— Nous ouvrons le feu, fit le comte au colonel.

Jules s'empressa pour avancer les chaises vers la table. Le gérant, un crayon à la main, prenait la commande.

Comme ils commençaient par des hors-d'œuvre, Jules posa les piles de raviers sur la table. Le comte disait :

— Tout est préparé d'avance, ça crève les yeux. La Préfecture est de mèche avec les soi-disant voleurs. On fait mousser l'affaire pour détourner l'attention du public. Cette histoire de cadavre, voyons, y croyez-vous ?…

Les deux Anglais du 17 entraient dans la salle à manger, et Jules alla les saluer. Il changeait les assiettes posées sur leur table, quand, dans le hall qui communiquait avec la salle à manger, une voix jeune et assurée s'éleva :

— Est-ce qu'on peut bouffer chez vous ?

Des rires suivirent, et un groupe de quatre personnes, deux hommes et deux femmes, fit irruption dans la salle à manger. C'étaient des automobilistes de passage. Il en venait comme ça de temps en temps. La publicité dans les guides coûtait assez cher. Toute la bande avait l'insolence de la jeunesse. Pour quatre, il ne restait plus que la table du milieu.

— Alors, à la table d'hôte ? » dit, avec une moue, une des femmes dont le visage était fardé d'une poudre trop rose pour la couleur de son teint. Mais un des jeunes gens s'assit en déclarant :

— Mettez-vous où vous voulez, moi je la saute et je commande.

Jules crut devoir sourire par complaisance. Mais ce genre de clients détonnait dans la maison, et le gérant était gêné. Il fit un petit signe à Jules. Ce signe voulait dire qu'étant donnée l'affluence, il devait se faire aider par Germaine. Jules fit « oui » de la tête, et gagna l'office pour prévenir la cuisinière qu'il y avait ce matin plus de monde que d'habitude. La cuisinière à l'annonce du surcroît de travail se contenta de répondre :

— Alors, on reçoit des lettres d'amour ?

Du coup, Jules devint cramoisi. Toute cette histoire de lettres qu'il avait commencé à oublier lui revenait maintenant à l'esprit. Il dit, ou plutôt balbutia :

— Vous, qu'est-ce qui ?…

Mais la sonnette l'appela à nouveau dans la salle à manger. Les deux Anglais demandaient du beurre. Heureusement, Germaine arrivait. Il lui passa la commande et revint vers la table du milieu où les automobilistes réclamaient à grands cris :

— Voyons, garçon, qu'est-ce que c'est que le homard à la façon du chef ?

Jules fournissait les explications, quand la femme trop rose demanda :

— C'est long ?

— Un quart d'heure environ.

— Allez vous faire pendre ! trancha un des jeunes gens. Apportez-nous quatre fois ce qui est tout de suite prêt.

— Vous ne demandez pas l'avis d'Odette ? dit la femme.

— Elle n'a pas d'avis, fit le jeune homme.

Jules alla crier à la porte de la cuisine :

— Quatre plats du jour. » Et il ajouta un peu plus bas : « Et je vous prie de laisser mes lettres tranquilles. »

— Ben quoi, répondit la cuisinière, vous les aviez déchirées.

Elle lui passait les tournedos-béarnaise commandés par le comte d'Aussonne. Jules aurait bien voulu demander à la cuisinière ce qu'elle avait fait des morceaux de lettres, mais les tournedos ne pouvaient pas attendre. Il repassa à la salle à manger.

La petite dame du 8 faisait son entrée et gagnait sa table le long du mur. Elle était inscrite sous le nom de Mme Pertinet. Tout le monde savait qu'elle était la maîtresse du préfet. Chaque trimestre, elle venait passer à l'hôtel une quinzaine de jours. Jules lui présentait le menu, quand un incident se produisit à la table du milieu.

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous dites ? demandait à haute voix, avec un accent étranger, une des jeunes automobilistes, la plus jeune et la plus jolie. Elle paraissait très énervée.

Son compagnon, un grand gaillard d'une trentaine d'années, blond, assez joli garçon qui fumait une cigarette russe en mangeant, répondit :

— Qu'il y a un temps pour se rencontrer, et un temps pour se séparer…

La jeune étrangère s'était levée. L'autre femme lui dit :

— Allons, Odette, rassieds-toi.

— Et si je m'en allais ? dit Odette sans se rasseoir.

— Eh bien, adieu ! fit l'homme en haussant légèrement les épaules.

Alors, la jeune femme prit son sac, lança son écharpe par-dessus son épaule, et sans un mot sortit de la salle.

Aux autres tables, les visages se regardaient en silence.

Le jeune homme, sans cesser de fumer, se tourna vers son compagnon :

— Voilà ! Ce n'est pas plus difficile que ça. On se trouve libre à l'heure où il le faut. Garçon, du champagne !

Il dut répéter son ordre avant que Jules lui présentât la carte des vins. Germaine, elle-même, en était restée interdite près de la desserte.

Le comte d'Aussonne soufflait discrètement au colonel :

— Moi, je la consolerais bien cette petite. Et vous, vieux sanglier des Ardennes ?

Le visage du colonel, rude et tout en poils, grommela :

— Vous verrez qu'un jour j'irai vous arrêter pour détournement de mineure, grand satyre…

Cette réplique plut beaucoup au comte qui se renversa sur sa chaise pour rire. Détachant une anémone du bouquet, il la respira sans s'apercevoir qu'elle ne sentait rien.

— Vous autres, vous ne serez jamais capables que d'arrêter les braves gens, mais quand il s'agit de canailles, d'une bande de métèques et de traîtres…

— Ça, c'est le compartiment de la police d'État, interrompit le colonel.

Le mot police rappela à ses préoccupations Jules qui écoutait. On en était un peu partout au dessert – les deux Anglais avaient même quitté la salle – et il avait un peu plus de loisir. Il allait regagner l'office pour interroger la cuisinière et voir ce qu'elle avait fait de ses morceaux de lettres, quand M^me^ Pertinet l'appela.

— Apportez-moi l'horaire des trains, demanda-t-elle.

« Est-ce qu'elle songe déjà à nous quitter ? » se demanda Jules. « Il n'y a pourtant pas huit jours qu'elle est là. »

Il apporta l'indicateur. Les automobilistes de la table centrale réclamaient l'addition. La dame qui restait avec eux, celle qui avait de la poudre trop rose, en profita pour demander à Germaine où était le lavabo. Elle se leva et disparut dans la direction indiquée. Jules gagna la cuisine. La cuisinière était déjà à table, et l'apostropha : « Alors, vous venez déjeuner ? »

— Il y a encore deux tables qui ne sont pas desservies, répondit Jules. On travaille, nous.

Et il s'épongea le front, machinalement, avec la serviette qu'il portait sur l'avant-bras. Avant de remettre la conversation sur le chapitre des lettres, il voulait trouver quelque chose pour vexer la cuisinière.

— On s'est plaint que la barbaque était mal cuite, fit-il.

— Qu'ils viennent donc me le dire à moi, répondit calmement la cuisinière, je saurai leur répondre.

— Oh vous, dit Jules, vous savez tout faire, et même fouiller dans les poches des tabliers.

— Quoi ?… Encore ?… dit la cuisinière. J'avais besoin d'allumettes et je suis allée prendre les vôtres. Vos lettres, tenez, je ne les ai même pas regardées, elles sont là.

Elle montrait le seau à charbon. Jules reconnut la boule de papier froissé. Il la mit rapidement dans sa poche. La cuisinière ricana :

— Ces amoureux, ça déchire les lettres que ça reçoit, et ça ne pense ensuite qu'à les recoller…

Jules ne tenait pas à recoller les lettres, mais seulement à s'en débarrasser le plus tôt possible. En regagnant la salle à manger, il croisa la dame des automobilistes qui rentrait. Il pensa au lavabo. Rapidement, il alla jeter dans la cuvette la boule de papier et tira la chaîne. Comme il repassait devant la table de toilette, il remarqua, à côté du savon, une bague et une petite boîte, du genre boîte à poudre, qui avaient dû être oubliées. Ça devait appartenir à la dame trop rose. Mais quand il revint avec les objets dans la salle à manger, tous les personnages de la table centrale étaient partis. Il ne restait plus que le comte d'Aussonne, le colonel un peu congestionné, et Mme Pertinet penchée sur l'indicateur. Le comte clignait de l'œil vers elle et murmurait à son convive :

— Il paraît qu'elle lui coûte assez cher.

— Une femme coûte toujours trop cher, grogna le colonel.

— Cher ami, que dirait madame Sardagne si elle vous entendait !

Le colonel commença :

— Ma femme… » Mais la phrase ne fut pas achevée, car le gérant faisait irruption :

— Mon colonel, on vous demande au téléphone pour une communication tout à fait urgente.

Le colonel se leva, et le comte, qui restait seul dans la salle avec Mme Pertinet, en profita pour se tourner délibérément de son côté. Jules débarrassait la table du milieu. Le comte lui fit de la main signe de s'en aller, désignant d'un sourire Mme Pertinet. Jules comprit, et

s'éclipsa discrètement. L'occasion était bonne pour aller déposer à la caisse les objets trouvés au lavabo. Jules les remit à la caissière, disant qu'à son avis ça devait appartenir à cette dame qui était venue avec les automobilistes. La caissière regarda la bague, une pierre de couleur qui paraissait assez quelconque, et la petite boîte qu'elle essaya d'ouvrir sans y parvenir.

— Vous croyez que c'est une boîte à poudre ? demanda-t-elle à Jules.

Jules ne croyait rien du tout. D'ailleurs, à ce moment, il fut bousculé par le colonel qui, tout excité, rentrait dans la salle à manger.

— Mon cher président, cria-t-il au comte, vous m'excuserez, mais il faut absolument que je file… Convocation chez le procureur de la République.

Ces mots firent lever la tête de Mme Pertinet.

— Je sors avec vous, dit le comte, en se levant si brusquement que le bouquet d'anémones se renversa sur la table. Jules s'empressa pour le relever.

— Ça vous apprendra, dit le comte à haute voix, à mettre des fleurs sur la table des messieurs, quand il y a de si jolies dames…

Mme Pertinet ne marqua pas qu'elle eût entendu.

Dès que les deux personnages furent sortis, elle appela Jules.

— Vous ferez préparer ma note.

— Madame nous quitte ?

Elle répondit « oui » d'un air distrait, prit son sac posé sur la table à côté d'elle, mais au lieu de sortir par le hall, elle poussa la porte du corridor qui conduisait au lavabo. « Encore une qui va oublier quelque chose », pensa vaguement Jules. Il achevait de débarrasser les tables, quand Mme Pertinet, en repassant dans la salle à manger, lui jeta :

— La chasse d'eau ne fonctionne plus.

Le poids dont Jules se croyait débarrassé lui retomba d'un seul coup sur la poitrine… Il retourna au lavabo, se pencha sur la cuvette. La chasse d'eau fonctionnait bien, mais la vidange se faisait mal. L'eau ne s'écoulait que très lentement.

« Ça y est, ces sacrées lettres font bouchon ». Il fallait prévenir le plombier, ou essayer de déboucher avec la tringle. La tringle était rangée dans le petit appentis de la cour, derrière la cuisine. Bien qu'il fût ennuyé d'avoir à passer avec cet objet devant la cuisinière, il se proposait d'aller le chercher tout de suite, quand du hall la voix du gérant appela :

— Jules ! Ah ! Vous êtes encore en habit. Passez votre veston tout de suite, et allez porter ce paquet à la Préfecture.

Jules protesta :

— Mais je n'ai pas encore déjeuné.

— Vous déjeunerez plus tard. C'est tout à fait urgent. Ce sont les fiches remplies par les clients pendant les six derniers mois. On désire là-bas les soumettre à un expert en écriture. Vous demanderez le service de M. Carton, le monsieur qui est venu ce matin ici, et vous les lui remettrez en mains propres. Allez et faites vite.

Jules alla d'abord troquer son habit contre un veston qu'il boutonna haut, pour cacher sa chemise empesée. Il prit le paquet préparé sur la main courante du portier, et sortit.

Ce qui l'inquiétait, c'était de laisser derrière lui ce bouchon de lettres dans le siphon de la cuvette. Dans cette sale boîte d'hôtel, il lui fallait toujours faire le travail des autres. Aller à la Préfecture ! Son travail à lui, à cette heure, c'eût été de déboucher les cabinets…

À la Préfecture, il demanda au concierge des explications pour trouver le bureau de M. Carton, comprit mal, se perdit dans les couloirs. Il n'osait ouvrir au hasard une des portes. Avec ça, bien qu'il fît déjà tiède, les radiateurs marchaient encore. Jules avait très chaud, n'avait pas déjeuné. Il pensait : « Ça n'est pas mon travail. Pourquoi n'engagent-ils pas un chasseur ? » L'Hôtel de l'Avenue avait bien eu un chasseur, jusqu'à la fin du mois dernier : c'était Totor, qui était passé depuis cycliste à la Préfecture. On ne l'avait pas remplacé. Total : Jules faisait le travail de deux personnes. Il fallait au moins qu'il en profite pour demander une augmentation. Dès son retour à l'hôtel, il en parlerait au gérant. Tout d'un coup, il se trouva en présence de Carton lui-même.

— Ah ! C'est toi ? dit le policier de son ton rogue.

— De la part du gérant de l'hôtel, expliqua Jules, j'apporte le paquet, les fiches des voyageurs…

— Oui, dit l'autre avec mauvaise humeur, ça va bien. Avec leur expertise d'écriture, ils me font rire !

Il haussa les épaules et prenant le paquet laissa Jules en plan.

« Quelle sale bourre ! se dit Jules. Le voir deux fois dans la même journée, c'est trop. » Dehors, il poussa un soupir de soulagement. Il avait eu chaud, il avait soif. En passant dans la rue Malère, il s'arrêta à la terrasse d'un petit bistrot pour commander un demi. Tout en buvant, il lisait l'affiche collée sur la glace. « *Samedi, au Vélodrome. Grande compétition internationale avec les célèbres sprinters hollandais : Berg et Zuykert.* » C'est là que devait l'emmener Totor. Il vida son demi, appela

le patron pour régler.

— Pressé ? fit le patron pour être aimable.

— Toujours.

— Tout le monde n'est pas comme vous, continua le patron désireux de faire des confidences. J'ai là, à l'intérieur depuis une heure, une petite cliente joliment élégante, mais elle pleure plus qu'elle ne boit… Elle n'arrête pas de se tamponner les rouflaquettes… Une dame très bien, pourtant…

— Ah ! fit Jules sans chercher à dissimuler que ça lui était complètement égal.

Une voix de femme, un peu grêle, appela de l'intérieur : « Garçon ! »

— C'est elle, dit le patron.

Jules avait cru reconnaître la voix. Il s'avança pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin de l'Hôtel de l'Avenue ? demandait à ce moment la jeune femme.

C'était la jeune dame qui était avec les automobilistes, celle qui avait brusquement quitté la table à la suite de la dispute avec son ami. Elle était facile à reconnaître avec son costume tailleur en gros tweed beige, et l'écharpe claire tachetée de carreaux bruns qu'elle nouait autour de son cou. Personne ne portait des écharpes comme ça en ville.

Le patron commençait des explications quand Jules s'interposa :

— Si madame veut me permettre, je vais justement à l'Hôtel de l'Avenue, je pourrais montrer le chemin…

La jeune femme regarda Jules, ne le reconnut pas, accepta.

Assez intimidé, Jules ne disait rien. La jeune dame paraissait préoccupée.

— Pas grand monde dans ces rues, remarqua-t-elle, comme ils arrivaient sur la place d'Armes.

Jules, qui marchait les yeux baissés sur les souliers de cuir jaune – elle avait des pieds joliment petits – de la dame, releva la tête.

— À New-York, ça fait plus de bruit, dit-il.

Alors la dame demanda : « Vous connaissez New-York ? » avec un léger accent d'intérêt qui fit que Jules aurait bien voulu connaître New-York.

Il dit : « Je l'ai vue au cinéma. »

La réponse amena un vague sourire sur le visage de la jeune dame

qui se referma dans son mutisme. « Ce que c'est que d'être un pauvre type », se dit Jules, « on n'a pas même de conversation. » Ils arrivaient à l'Hôtel de l'Avenue. La jeune femme eut un mouvement pour chercher dans son sac. Mais Jules ne voulut pas d'un pourboire. Il dit :

— Entrez, madame, j'appartiens au personnel de l'hôtel.

Le gérant, un peu étonné de voir Jules revenir avec cette dame, s'avançait pour faire tourner le tambour.

— Avez-vous, lui dit aussitôt la dame, une chambre pour la nuit ?… J'ai déjeuné ici tout à l'heure, ajouta-t-elle en rougissant, et comme je vais rester ici ce soir…

— Mais certainement madame, dit le gérant, seulement…

Il parut réfléchir. Germaine, la femme de chambre, arrivait dans le hall avec les valises de M$^{me}$ Pertinet.

— Ah bien ! Si, continua le gérant, il y a le 8. Si madame veut attendre un instant. En ce moment, nous sommes un peu bousculés…

Il indiquait le jardin d'hiver. La jeune dame y entra.

Jules, qui attendait les ordres, fut à ce moment interpellé par la caissière.

— Dites donc, cette dame qui est revenue, qui attend dans le jardin d'hiver, est-ce que ce n'est pas elle qui avait oublié au lavabo la bague et la petite boîte ?

— Ah, mais oui ! » dit Jules à qui toute cette histoire était sortie de la tête. En même temps, l'affaire du lavabo lui revenait à l'esprit. « Ou plutôt non, ce n'est pas elle, c'est l'autre qui était avec elle. Mais elle doit savoir. Attendez, je vais lui demander… »

Mais ce qu'il voulait d'abord, c'était retourner au lavabo le plus tôt possible. Il tira encore une fois la chaîne, pour voir. La cuvette se vida normalement : le siphon était débouché. D'abord il respira, puis aussitôt il se demande avec inquiétude : « Qui donc a débouché les cabinets en mon absence ?… Mais on ne pourra toujours pas savoir que c'est moi qui les ai jetées là », conclut-il pour se rassurer.

— Garçon ! fit une voix.

C'était la même voix qui avait appelé dans le petit café, la voix de la jeune dame à l'écharpe claire et aux souliers qui allaient si bien. Jules se sentait un faible pour elle, il accourut.

— Ah ! C'est vous, dit-elle en le voyant. Pourriez-vous m'indiquer où je trouverais une pharmacie ? J'ai un peu mal à la tête.

— Si madame veut que je fasse la commission.

— Non, je préfère y aller moi-même.

Jules l'accompagna sur le perron et lui dit :

— Dans l'Avenue, vous prenez la première rue à droite, et vous verrez tout de suite les bocaux.

Comme Jules rentrait, la caissière lui dit au passage :

— Et la bague ? Avez-vous demandé à cette dame ?

— Elle va revenir dans un instant », dit Jules. Et il ajouta : « Dites donc, est-ce qu'elle a rempli sa fiche ? Comment s'appelle-t-elle ? »

— Vous êtes bien curieux.

— Et vous ?

La caissière était la tante du gérant et s'estimait très au-dessus du personnel domestique. Elle renversa la tête en arrière, pour adresser sous le bord de ses lorgnons un regard direct à l'insolent. Mais Jules, enhardi par la traversée de la ville avec la jeune dame, ricana, et trouva bonne au contraire l'occasion de faire entendre sa réclamation :

— Écoutez madame Legratier, ça ne peut pas continuer comme ça. C'est moi qui fais tout le travail ici. Aujourd'hui, à six heures du soir, je n'ai même pas, eu le temps de déjeuner. Ou vous prendrez un chasseur pour faire les courses, ou vous me donnerez une augmentation. D'ailleurs, j'ai reçu du Grand-Hôtel des propositions intéressantes, et si on continue à me traiter comme ça ici, je m'en irai…

Jamais Jules n'avait parlé comme ça. La caissière en demeurait bouche bée. Heureusement le téléphone sonna. La caissière décrocha.

— Deux thés complets au 31, dit-elle à Jules en guise de réponse.

Il n'insista pas, car le 31, avec toutes ces histoires, l'intriguait. Une espionne, elle avait bien une tête d'espionne… Il monta avec le plateau, frappa à la porte. La voix de M^me^ Audivisier, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les deux thés complets.

Jules tenait son passe-partout à la main, prêt à ouvrir, mais on dit : « Posez le plateau par terre, je le prendrai moi-même. »

— Eh bien ! alors, se dit Jules, qu'est-ce qu'elles peuvent faire toutes les deux là-dedans ?

Il obéit, posa le plateau par terre, et comme un peu de crème s'était renversé pendant le mouvement, il l'épongea avec sa serviette. Accroupi, il avait le visage à hauteur du bouton de la porte. Au lieu de regarder ce qu'il faisait, il approcha l'œil du trou de la serrure. On ne voyait rien, la clé devait être dans le trou.

Il se releva, retrouva sa mauvaise humeur, et décida d'aller continuer sa scène à la caissière puisqu'il l'avait commencée. La

caissière lui faisait moins peur que le gérant, et ce qu'elle dirait à son neveu préparerait les voies. Comme il revenait dans le hall, une vieille dame, habillée tout en noir, avec un chapeau à paillettes de jais perché sur des touffes de cheveux blancs, entrait en s'appuyant sur une canne. Elle marchait péniblement, les pieds chaussés de grosses chaussures à boutons. Jules commençait à sourire ironiquement, quand elle s'adressa à lui :

— Je vous demande bien pardon monsieur, mais j'aurais un grand service à vous demander. Je suis madame Desclaux, j'habite à quelques pas d'ici sur l'Avenue, au 104. Je suis une vieille habitante de la ville, c'est vous dire que votre hôtel m'est bien connu, quoique je n'y sois jamais descendue. Nous sommes voisins depuis si longtemps que je peux peut-être vous demander une faveur. Voilà, est-ce que vous n'avez pas le téléphone ? C'est une chose tout à fait exceptionnelle qui m'arrive. Je crois qu'il faudrait aller à la poste, mais la poste est si loin que je me suis dit : « Peut-être à l'Hôtel de l'Avenue… »

Jules échangea un regard avec la caissière, et déclara :

— Avec plaisir madame, où voudriez-vous téléphoner ?

— À mon frère, monsieur Sinoir, qui est horticulteur à Sercinville, numéro, il faut un numéro je crois, attendez je vais voir sa dernière lettre…

La vieille dame ouvrit une sorte de valise noire qui lui servait de sac, en sortit une paire de lunettes et une feuille de papier à en-tête…

— Numéro 18. C'est ça, numéro 18.

— Une seconde madame, fit Jules, je vais vous dire combien de temps il faudra pour avoir la communication.

Il entra dans la cabine téléphonique.

— Une dizaine de minutes, revint-il annoncer.

— Une dizaine de minutes, dit la vieille dame. Puis-je attendre ici ?

— Certainement, fit Jules en lui avançant un fauteuil du hall.

Il pensait à l'ennui d'avoir à écouter pendant dix minutes cette vieille trop bavarde quand l'écharpe claire apparut dans le tambour vitré. Il s'empressa.

— Madame a trouvé ? demanda-t-il.

La jeune dame fit oui de la tête, et comme ennuyée de la question. La caissière sortait de son tiroir la bague et la boîte.

— Ah ! fit Jules, est-ce que madame ne pourrait pas nous dire ?… Les personnes qui ont déjeuné ici avec madame… et il baissa la voix ayant peur de rappeler des souvenirs pénibles.

— Elles ont laissé un mot pour moi ? jeta tout de suite la dame, et son visage à cette idée s'éclaira si instantanément que Jules ne put répondre brutalement « non ».

— C'est-à-dire que la dame qui était avec madame ce matin a dû oublier ces deux objets…

— Ah ! » fit la jeune femme. Elle considéra la bague, la boîte, dit entre ses dents : « Oui, c'est bien à elle. »

— Où pourrions-nous rejoindre cette dame ? demanda alors la caissière.

— Ah ça ! dit la jeune femme en haussant les épaules, je ne les connais pas du tout. Ce sont des amis de la personne avec qui j'étais. Faites-en ce que vous voudrez. Ma chambre est-elle prête ?

Jules prit les devants pour conduire la jeune dame au 8, au premier étage.

Il flottait encore dans la pièce un peu du parfum de M^me^ Pertinet.

— Oh ! Cette odeur ! s'écria la jeune femme.

Elle alla rapidement ouvrir la fenêtre.

— Madame dînera-t-elle ? demanda Jules.

— Non, je suis fatiguée, qu'on me laisse dormir.

Elle jeta brusquement son sac à main sur le lit. Jules n'en vit pas plus. Il dut refermer la porte.

Elle lui plaisait cette cliente. Il était triste à l'idée de ne pas la revoir ce soir. À propos, et ce mal de tête ? Elle n'en avait plus parlé. Il redescendit pour mettre les couverts du dîner. Le soir, il n'y avait jamais grand monde. Ce soir, il n'y aurait personne, sauf les deux Anglais du 17. À travers la porte, il entendait maintenant la vieille dame qui téléphonait à Sercinville. Elle criait très fort :

— Oui, il est parti, sans rien me dire… C'est insensé. Ne le voyant pas, j'entre dans sa chambre ce matin : personne, et seulement un papier sur la table. Je vais te le lire : *Ma bonne maman ne t'inquiète pas, rien de grave. Je suis obligé de partir brusquement, je t'écrirai. Paul…* Voilà. C'est à n'y rien comprendre. Avec ça, je me sens bien seule et je suis inquiète… Marguerite, ta fille ?… Où ça ?… Chez madame Chitrine la fleuriste… Ah ! Mais je vais aller lui dire tout de suite, c'est à côté… Je tâcherai qu'elle couche avec moi dès ce soir. J'ai justement fait la chambre d'ami cet après-midi… Pendant le temps que Paul sera absent, elle me tiendra compagnie… Au revoir Léon, merci… à bientôt…

« Tiens, c'est la tante de la petite fleuriste », se dit Jules en pensant que ça lui ferait un sujet de conversation quand il irait acheter des

fleurs.

Les deux Anglais arrivaient pour dîner. Jules les servit comme un somnambule. Il crevait de fatigue, repensait à la dame du 8, seule dans sa chambre… Il aurait dû lui demander si le cachet lui avait fait du bien… En attendant que les Anglais eussent fini, il s'appuyait le long du mur. Pour ne pas s'endormir, il alla reporter à la caisse l'indicateur resté sur la desserte.

— Dites-moi Jules, fit la caissière, puisque vous êtes de meilleure humeur – ce n'était pas vrai, il était seulement abruti de fatigue – faites donc un saut jusqu'au bureau de tabac, je n'ai plus de timbres de quittance…

— Encore ! fit Jules. Ah ! Si vous aviez un chasseur !

Mais la pensée qu'il pourrait en profiter pour s'acheter un cigare le rendit plus conciliant. Il sortit en habit, comme il était, prit la première rue à droite, passa devant la pharmacie dont les bocaux jaunes jetaient une lueur sur le trottoir, et trois portes plus loin pénétra dans le bureau de tabac.

Il acheta les timbres, un cigare de deux francs, et se retrouva encore devant les bocaux de la pharmacie. À travers la vitrine, il voyait le patron, M. Lepoutre, lunettes relevées sur son front, tiraillant son impériale et lisant son journal. Alors, subitement, Jules appuya sur le bec de cane, entra, et commença sans savoir ce qu'il allait dire : « Dites donc… »

M. Lepoutre s'était levé, et d'un coup sec de tête avait fait retomber ses lunettes sur son nez, un geste dont il était fier.

— Ah ! C'est vous Jules.

— Je viens, dit Jules – il parlait sans savoir comment – pour vous régler l'emplette (un mot qu'il avait appris à l'école communale en classe de français en Suisse, et qu'il n'employait jamais) de la cliente de l'hôtel, tout à l'heure, une dame avec une écharpe claire…

— La dame qui a acheté du véronal ? Mais elle a payé.

— Ah ! Elle a payé, dit Jules, elle ne se le rappelait plus…

À l'hôtel, il déposa les timbres sur le bureau de la caissière, et gagna l'office où Germaine dînait. Il s'assit en face d'elle. Entre eux, la lampe électrique pendait du plafond au bout d'un long fil. Il y avait des plats et des bouteilles à moitié vides sur la table en bois blanc, et même le reste d'une des bouteilles de champagne commandées par les automobilistes à midi.

— Vous en voulez ? dit Germaine.

Jules allait dire « oui », mais il se rappela que le champagne avait

été commandé pour fêter le départ de la petite dame, il secoua la tête :

— J’ai si faim que je n’ai pas soif, fit-il.

Il mangeait, piquant au hasard dans les plats, sans mot dire.

— Dites, fit Germaine qui le regardait les coudes sur la table, vous vous rappelez, vous, le type qu’on a fusillé et qui était ici il y a six mois ?

— Le 14 ?

— Oui. C’est drôle d’avoir connu quelqu’un qui a été fusillé. Ç’avait l’air de quelqu’un de bien, pourtant. Qu’est-ce qu’il avait donc fait ?

— On ne saura jamais, dit Jules.

Il se remit à manger et n’avait pas l’air de vouloir parler. Germaine, sans raison, éclata de rire. Alors Jules leva les yeux pour voir ce qui se passait.

— Qu’est-ce que vous lui avez dit à la police ? demanda Germaine.

— Et bien ! Et vous ? » dit Jules. C’était sa façon favorite de répondre.

— Moi ! rien… J’ai dit ce que je savais, que je n’avais rien remarqué, sauf qu’elle avait des fleurs aujourd’hui dans sa chambre. Sans doute pour la jeune fille qui est venue la voir cet après-midi. C’est la première fois qu’elle a reçu quelqu’un chez elle depuis qu’elle est là.

Jules avait presque fini. Il demanda : « Le café est chaud ? »

Germaine mit la main sur la cafetière, dit : « Comme ça. »

Jules se versa une tasse, et alluma son cigare. Germaine le regardait, ses gros bras croisés sur sa poitrine. C’était le moment où Jules se permettait d’habitude quelques petites privautés. Ce soir, rien ne venait ; Jules fumait.

— On ne demande pas aux dames si la fumée les gêne ? fit remarquer Germaine.

Pas de réponse. Jules fumait toujours, les coudes sur la table. Germaine se leva, empila les assiettes sales et les plats sur le guichet de la cuisine. Elle allait quitter l’office quand Jules, levant la tête, demanda :

— Qu’est-ce que ça soigne le véronal ?

— Ce que ça soigne ?… C’est avec ça qu’on s’empoisonne », répondit Germaine qui lisait les journaux. Et pour faire une farce, elle sortit de l’office en éteignant la lumière…

Jules n’avait pas besoin de lumière. « Avec ça qu’on s’empoisonne… » La phrase l’occupait suffisamment. S’empoisonner

pour un type qui buvait du champagne après son départ ! Une femme qui connaissait New-York !

Que pouvait-il faire ?

À pas de loup, il monta lentement au premier. Aux portes des chambres, les souliers attendaient. La lumière du couloir était en veilleuse. Au fond, la petite lampe rouge des W.C. était allumée. Jules s'avança jusqu'à la porte du 8, on n'entendait rien. Sous la porte, pas de lumière. À côté, le 6 ronflait, lui.

Jules redescendit dans le hall. À part une des lampes du lustre, tout était éteint dans le salon, la salle à manger et le jardin d'hiver. Le comptoir de la caissière était refermé, le tambour d'entrée replié. Le portier de nuit dressait son petit lit de camp dans un réduit près du téléphone.

— Pas encore couché ? dit-il en entendant Jules.

Jules s'assit dans un fauteuil du hall sans répondre. Il n'avait pas encore quitté l'habit qu'il avait mis pour servir au dîner. Au bout de quelque temps, il demanda : « Tous rentrés ? »

Le portier consulta le tableau des clés, et dit :

— Il y en a encore trois dehors : le 11, le 17 et le 31.

— Ah ! le 31 », fit Jules. Et il ajouta plus bas : « La police est bien mal faite. »

Le portier ne releva pas l'allusion, et, dépliant le paravent qui devait masquer son lit, dit :

— Mon épaule m'a fait mal toute la journée, le temps va changer.

Jules prit une revue illustrée sur la table, et commença machinalement à la feuilleter. Il ne voyait rien, n'avait envie de rien voir, sauf ce qui pouvait se passer dans la chambre du 8. Tout était silencieux dans le hall, le portier lui-même s'était allongé, tout habillé sous la couverture.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda-t-il à Jules qui ne manifestait aucune envie de s'en aller.

— Non, je ne sais pas, fit Jules.

Il ne savait pas ce qu'il attendait en effet, mais il ne pouvait se résoudre à regagner sa chambre au quatrième. Tant qu'il était là, il lui semblait qu'il empêchait un malheur de se produire… Tout de même, il était bizarre qu'elle n'eût pas mis ses chaussures à la porte… S'il allait encore voir ?…

Puis enfin, ça arriva : un grand bruit qui le fit se lever d'un bond, tandis que le portier sursautait derrière son paravent. « Au secours ! »

Jules bondit.

Elle était debout, accrochée au chambranle de la porte, encore tout habillée, dans son joli tailleur beige. Elle mettait la main sur sa bouche tordue dans une grimace. Jules, sans bien savoir, la prit par la taille, la souleva, l'emporta vers le lavabo, et enfonça deux doigts, le plus loin qu'il put, dans la bouche. Il sentait sa taille souple toute molle sur son bras. Ses cheveux étaient parfumés. Jules se penchait aussi sur la tête qui vomissait maintenant. Il aurait voulu pouvoir la soulager mieux… Il l'étendit sur le lit. À côté, la porte du 6 s'était ouverte, et une tête apparut.

— Une dame malade, expliqua Jules, je m'en occupe.

Le portier arrivait, montant péniblement l'escalier à cause de ses rhumatismes. Jules lui dit à voix basse :

— C'est la dame du 8 qui vient de s'empoisonner, restez près d'elle, je vais chercher le docteur Leblanc.

Et laissant ouverte la porte de l'hôtel, nu-tête, il s'élança à travers la ville jusqu'à la rue des Arcades.

# CHAPITRE TROISIÈME

La première chose que je vis en ouvrant les yeux fut la tête de Pierre Leblanc penchée sur moi. Il avait l'expression souriante qui lui était habituelle et qui disait une certaine facilité à vivre. Je dis : « Où sommes-nous donc ?… » Et presque aussitôt, je reconnus la tapisserie de ma chambre, le petit carré de soie qui faisait abat-jour sur ma table, et mon flacon d'eau de Cologne sur l'étagère de ma toilette. Comme je tournais la tête, je vis ma mère, debout à la tête du lit. « Ah mais ?… » fis-je encore.

— Et bien, tu as dormi plus longtemps que d'habitude, me déclara Pierre.

Et ma mère ajouta :

— Toute la journée d'hier, nous ne savions pas ce qui t'arrivait. Alors nous avons été chercher Pierre…

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. Je compris qu'un choc nerveux avait entraîné quelques heures de léthargie. On avait dû aller chercher mon ami Pierre pour lui demander conseil en sa qualité d'étudiant en médecine, et probablement parce que mon père trouvait inutile de déranger un médecin auquel il aurait dû payer sa visite. Je reconnaissais bien là son avarice, lui qui passait son temps à grogner devant les dépenses, et qui nous dût, ma sœur et moi, laissés complètement sans le sou, si notre mère n'y avait veillé.

— Mais, je vais très bien, dis-je. Je me sens très bien, je vais me lever…

— Doucement, dit Pierre. Tu vas d'abord manger un peu, et nous verrons comment tu iras après.

Ma mère sortit pour aller à la cuisine. Pierre en profita pour me dire :

— J'avais une frousse terrible que tu ne te mettes à délirer et à raconter toute notre histoire…

Ces mots me rappelèrent la journée qui avait précédé mon long sommeil. Je n'y avais pas encore repensé. Mais maintenant, je revoyais tout, peu à peu…

— Ah oui, avant-hier, fis-je…

Et disant ces mots, « avant-hier », je ne sais pourquoi, je pensai à leur contraire : après-demain. C'était cet après-demain qui me préoccupait, ou plutôt un mot approchant : « surlendemain ».

Aussitôt, je me souvins que la jeune fille aux oiseaux avait donné un rendez-vous pour le surlendemain, que ce surlendemain était aujourd'hui. Je compris que je me réveillais pour ne pas manquer l'occasion d'entrevoir la jeune fille, au Vélodrome.

Pierre Leblanc devait faire allusion à l'histoire de l'avant-veille pour voir comment je me comporterais sous l'effet du souvenir… Je lui demandai à voix basse :

— Quoi de neuf dans l'affaire ?…

— Nous ne sommes pas encore en prison, les uns, ni les autres. Paul est parti, par contre, ce qui est assez maladroit et peut attirer l'attention. J'imagine que Desbois-Santerre lui avait confié quelque chose, quelques papiers à remettre à quelqu'un…

J'écoutais ce que disait Pierre, mais ma pensée était ailleurs. Le mot *quelque chose*, qu'il avait employé, m'avait soudain fait penser à *autre chose*. Mais le plus bizarre est que cette expression « autre chose » s'appliquait, dans mon idée, non pas à une chose autre que celle que disait Pierre, mais à une chose autre que la jeune fille pour laquelle je m'étais réveillé.

Il y avait la jeune fille, et il y avait *autre chose*…

— Eh bien ! Mon vieux, dit Pierre en se levant, je te laisse, tu n'as rien. Mange et repose-toi…

Et il frappa du plat de la main mon traversin, comme pour le remettre en bonne forme.

« Ça y est », me dis-je, « j'ai trouvé l'autre chose, c'est la lettre sous mon traversin, la lettre que je n'ai pas eu le temps de lire. »

De la porte, Pierre m'adressa encore un petit signe de sa main largement ouverte et sortit. Aussitôt, je glissai mes doigts sous le traversin. Rien à droite, à gauche non plus. La lettre avait disparu. Je m'y attendais parce que, dès que Pierre m'avait fait un petit signe de sa main largement ouverte, j'avais senti que l'autre chose, l'autre chose qui n'était pas la jeune fille, n'était pas non plus la lettre. Il devait y avoir encore autre chose, autre chose qui était venu dans ma vie après la jeune fille, et après la lettre.

— Je t'ai fait une escalope et des endives, me dit à ce moment ma mère qui entrait en portant un grand plateau, et il y a une surprise.

La surprise était une de ces bouteilles de champagne que mon père avait achetées il y a plusieurs années. On en ouvrait une de temps en

temps, mais seulement dans les occasions exceptionnelles.

— Ton père n'est pas là, me dit ma mère. Il est parti ce matin pour mettre en état « Les Chrysanthèmes ».

« Les Chrysanthèmes » était la petite propriété des environs où nous allions chaque année passer trois mois d'été. Je compris que ma mère n'aurait jamais osé m'apporter la bouteille de champagne si mon père avait été à la maison.

— Ah ! Du champagne… fis-je, affectant une grande joie. Je vais me lever pour déjeuner.

Bientôt, je fus habillé et à table. Pendant que je mangeais, ma mère me regardait de ses bons yeux tranquilles. Soit que le champagne me montât à la tête, soit que je fusse encore sous l'influence de mon trop long sommeil, je m'écriai sans rime, ni raison : « Vive l'Amérique !… » Peut-être était-ce aussi à cause du champagne dont l'étiquette portait « Goût américain ». Puis je dis : « Mais où est donc Agathe ?… »

La question était inutile car je savais bien que si Agathe n'était pas là, c'était qu'ayant volé la lettre, elle avait peur de me revoir.

— Elle a tenu à accompagner ton père aux « Chrysanthèmes », me dit ma mère. Ils sont partis tous les deux en motocyclette, elle à califourchon derrière. Il y avait là-bas tout le linge à vérifier, c'était son affaire… » Et, en manière d'excuse, elle ajouta : « Tu n'étais pas si malade… »

— Mais je n'ai jamais été malade ! m'écriai-je.

En fait, je me sentais très bien, très reposé. J'avais presque fini de déjeuner.

— Tu devrais aller t'étendre un peu au jardin, il fait un beau soleil, proposa ma mère.

— À propos, quelle heure est-il ? demandai-je, car ma montre, pendant mon sommeil, s'était arrêtée.

— Aux environs de quatre heures, me répondit ma mère, je vais te préparer la chaise longue.

Peu après, je me trouvai dans le jardin. Il était assez petit, plutôt laid, sans rapport avec le jardin que j'avais vu l'avant-veille, du salon de la jeune fille. Mais l'éclairage était le même : l'air semblait tout tissé de ces rayons lumineux du début de printemps, ces rayons froids et blancs où chaque chose peut prendre sa couleur propre…

Après quelques instants de rêverie, le moment me parut favorable. Je gagnai rapidement au fond du jardin la porte qui ouvrait sur la ruelle. Je n'eus qu'à lever le loquet pour être dehors. Quand on s'apercevrait de mon absence, je serais loin. Du reste, j'étais assez

grand pour faire ce que je voulais.

Au lieu de prendre à droite la ruelle qui m'eût ramené tout de suite vers le centre de la ville, je tournai à gauche, préférant faire le tour par les faubourgs du midi et le polygone d'artillerie. Ainsi j'éviterais de rencontrer des camarades qui m'eussent retenu ou posé des questions. Puis j'avais un peu peur de me montrer. Je traversai le faubourg de Pierrelatte habité par les ouvriers qui travaillent aux carrières de Saint-Blaise. Malgré la laideur uniforme des maisons ouvrières, malgré les appareils de T.S.F. qui, tous, hurlaient plus ou moins fort la même chanson du concert de cinq heures diffusé par le poste de Combaluze, je me sentais l'humeur assez détachée des pauvretés de ce décor. Je réfléchissais sur les chances que j'avais de rencontrer la jeune fille. Je ne savais pas le lieu exact où elle devait retrouver l'autre personne dans le Parc. Il m'était impossible de me rappeler son visage, ou la couleur de ses cheveux, mais, pour la reconnaître, je n'avais pas besoin de ça. J'avais seulement à me montrer attentif aux groupes de deux femmes que j'apercevrais. Je savais aussi qu'une des deux femmes devait s'appeler Marguerite. Peut-être même Marguerite Audivisier…

Tout en songeant, j'étais parvenu à proximité du polygone d'artillerie, et bien que les signaux plantés au milieu des chemins de traverse eussent dû m'avertir que le polygone était occupé, le bruit soudain d'une explosion m'arracha à mes pensées avec une violence qui me fut douloureuse d'abord, puis insensiblement agréable. Je m'aperçus que si le bruit de l'obus me devenait agréable, c'était que je transformais inconsciemment la sonorité de l'explosion, en la sonorité des mots « autre chose ». Le sifflement des trajectoires avant l'explosion devenait chaque fois, pour moi, le début de la phrase : « Il y a… » qui se prolongeait plus ou moins, avant que l'éclatement de l'obus ajoutât, d'une manière vraiment joyeuse : « autre chose ».

Ma présence de civil pouvant paraître suspecte, je me décidai à repasser de l'autre côté des remparts, pour aller droit au Parc par le boulevard Mortemart. À mesure que j'approchais, je voyais, à travers les barreaux de la grille du parc, de nombreuses silhouettes s'agiter dans les allées, ordinairement désertes et tranquilles.

— Bien du monde aujourd'hui, fis-je en passant devant la marchande de bière et de limonade qui stationnait près de l'entrée.

— C'est la réunion du Vélodrome, m'expliqua-t-elle en m'indiquant une affiche attachée à la grille où l'on annonçait une grande exhibition avec le concours des célèbres *sprinters* hollandais Berg et Zuykert.

C'était un contretemps fâcheux. J'avais toujours eu la plus grande horreur des sports, et plus encore des spectacles sportifs.

Et avec toute cette foule, ma tâche serait plus difficile pour

retrouver mon inconnue…

Je m'acheminai pourtant par les allées latérales du Parc, vers le Vélodrome, dont bientôt je pus distinguer l'entrée : un arc de béton qui se détachait vilainement sur la verdure commençante du printemps. Je ne pouvais croire que la jeune fille si mystérieusement rencontrée fût curieuse de spectacles cyclistes. Je m'abstins d'entrer et m'assis sur un banc, point trop nerveux puisqu'il n'était pas encore six heures.

Devant moi défilaient les promeneurs : de très jeunes gens, pour la plupart en tenue de cyclistes et tenant à la main leurs machines. L'un d'eux arborait, avec une fierté évidente, un maillot jaune. Il circulait avec un compagnon plus âgé dont il frappait l'épaule en s'écriant : « Ah ! Sacré Julot… ».

Celui qui s'appelait Julot continuait son histoire, d'un air grave qui contrastait avec la bonne humeur de son auditeur, une histoire de femme car j'entendis au passage :

— Quand je suis revenu, elle était là toute raide, mais le plus fort est que, penchée sur elle, cette sacrée poule du 31…

« La poule du 31 », me dis-je, « voilà bien le langage de ces coureurs, ils ne parlent que par numéros… »

Une détonation me fit sursauter. Je me retournai, pensant à quelque drame dans les bosquets, mais je compris qu'il s'agissait d'un coup de pistolet marquant un départ de course. La détonation eut encore un autre effet, me rappelant, mais plus vaguement que ne l'avaient fait les coups de canon du polygone, la phrase : « Il y a autre chose. » La pensée de la jeune fille fut cependant la plus forte. Maintenant, il était l'heure où j'eusse dû la rencontrer. Je me levai pour faire le tour du Vélodrome.

À quelque distance, une petite porte s'ouvrait dans le mur, et un écriteau portait *Entrée des coureurs*. Une autre inscription disait *Vestiaire*, avec une flèche. Non loin, deux cyclistes causaient avec une femme dont la silhouette assez étrange et l'imperméable au col relevé me rappelèrent une impression antérieure que je ne pus pas situer. Au reste, je n'insistai pas, car la vue des coureurs avec leurs casquettes crasseuses et leurs cuisses poilues hautement découvertes m'était antipathique.

Soudain, toute une cohue déboucha dans l'allée centrale, le spectacle était terminé. À demi dissimulé par un grand massif de rhubarbes, je regardai passer le défilé, scrutant avec attention les visages dans l'espoir que je pourrais peut-être reconnaître celle que je cherchais. J'aperçus le colonel Sardagne, que mon père avait connu autrefois et voyait encore de temps en temps ; le maire qui était l'oncle d'Hortense ; le docteur Leblanc, père de mon ami Pierre… Il était en

conversation avec la femme à l'imperméable que je venais de voir avec les coureurs. Il passa assez près pour que je puisse l'entendre dire, avec une amabilité un peu ironique : « Mais ma chère consœur… », ce qui me surprit car je ne connaissais pas de femme médecin en ville.

Les derniers spectateurs sortirent. Le concierge cadenassa la porte du Vélodrome, le Parc reprit son allure habituelle. Je n'avais pas rencontré celle pour laquelle j'étais venu, je continuai pourtant à circuler entre les massifs… J'avais perdu tout espoir, quand, en tournant derrière le belvédère, j'entendis à quelque distance une voix qui appelait : « Marguerite !… »

Mon sang ne fit qu'un tour, je me mis à courir. J'entendis encore, mais beaucoup plus distinctement : « Marguerite !… » L'intonation, quoique douce et lente, n'était pas du tout celle de la jeune fille. L'appel m'avait entraîné vers la pièce d'eau. Comme je débouchais, j'aperçus une vieille dame en noir, assise sur un banc, et qui répéta encore son appel chantant : « Marguerite ! » De rencontrer là cette vieille, fut une déception. Pourtant ce prénom de Marguerite était un indice. Je m'assis sur un banc, de l'autre côté du bassin, et je vis arriver une jeune fille de quinze à seize ans, beaucoup plus jeune que mon inconnue, très simplement mise dans sa robe noire, et sans chapeau. Elle dit, car à travers la pièce d'eau qui nous séparait j'entendais très bien les paroles : « Voilà ma tante. »

— Où étais-tu donc ?

— Mais là, ma tante, dit-elle en indiquant une direction quelconque.

Était-ce avec cette Marguerite que mon inconnue avait rendez-vous ? Avait-elle quitté sa tante pour la rejoindre ?

La présence de la vieille dame m'empêchait d'aller lui poser ces questions. Néanmoins, j'avais trouvé un fil conducteur qu'il ne fallait pas abandonner. Les deux femmes se levèrent, la vieille s'appuyant sur le bras de la jeune et sur une canne. Tout doucement, elles se dirigèrent vers la sortie du Parc. J'étais résolu à les suivre. Je griffonnai même sur un morceau de papier à l'intention de la jeune Marguerite : « Aviez-vous rendez-vous avec une jeune fille ce soir ? Je vous en supplie, répondez. » J'ajoutai mon nom et mon adresse. Il me suffirait de glisser le billet à la jeune fille à l'insu de la vieille.

À la difficulté que j'avais eue à écrire, je m'étais aperçu que la nuit tombait. Il était sept heures et demie. Qu'allait-on penser à la maison en ne me voyant pas revenir ? Mais les inquiétudes dans lesquelles j'allais jeter ma famille, ne me retinrent pas, et je continuai à suivre le couple, en m'indignant pourtant de la lenteur de la vieille qui ne pouvait savoir que mon père aimait dîner à l'heure.

Elles arrivèrent sur une petite place au moment où des cloches un peu grêles commencèrent à tinter. L’angélus, pensai-je. La place était occupée par une église assez ancienne, dont j’ignorais le nom, mais l’écriteau me renseigna : « Place Sainte-Honorine ». Les cloches continuaient à sonner, aigrelettes comme la nuit qui tombait. Les deux femmes se dirigèrent vers le portail et entrèrent.

J’eus un instant d’hésitation. Il était tard, et je risquais vraiment d’inquiéter outre mesure ma mère. Mais, dans l’ombre de l’église, je pourrais peut-être trouver facilement l’occasion de remettre mon billet à la jeune Marguerite ?… Je me dirigeai vers le portail à mon tour.

L’intérieur était sombre en dépit des cierges allumés çà et là. Du haut de la chaire, un prêtre en surplis dirigeait la prière. Dans le transept de gauche se dressait une statue de la Vierge entourée de bougies et de roses. Là, je reconnus très bien la jeune Marguerite à côté de la vieille dame. Je m’immobilisai dans l’ombre, près d’un pilier, assez satisfait de voir sans être vu. Sur un écriteau fixé au pilier se lisaient les mots : « Exercices du mois de Marie » qui me donnèrent l’explication de la cérémonie. C’était le samedi premier mai. Dans l’air un peu humide de l’église, flottait l’odeur de l’encens ; je n’y étais pas habitué et la trouvai assez agréable.

Quand le prêtre descendit de la chaire, un petit tintement de sonnette fit s’agenouiller tous les fidèles. Profitant du bruit, j’avisai un confessionnal dont l’entrée était fermée par un rideau d’andrinople. En l’écartant, je trouvai un petit banc où je me rencoignai assez commodément. Laissant le rideau entrebâillé, je pus continuer à observer la jeune Marguerite. Par la fente, je voyais aussi des candélabres, une petite lumière rouge et un fragment de l’autel dominé par une grande gloire où des rayons d’or perçaient, de simili-nuages.

Je m’obligeai un peu à regarder tous ces détails, parce que, sous l’effet des litanies, j’avais comme une tendance à m’endormir. Mon confessionnal sentait le sapin plus que l’encens. Je l’avais d’abord trouvé commode pour m’asseoir, mais il ne fallait pas que je m’y laissasse aller au sommeil. Je fixai des yeux le point lumineux d’un cierge pour résister à la torpeur qui m’envahissait, mais peu à peu, sans que je susse comment, je m’endormis.

Quand je m’éveillai, il n’y avait plus de lumière, plus rien, plus personne dans l’église. J’avais manqué la sortie de la jeune Marguerite ! De colère, je jurai à voix basse deux ou trois fois. Ce fut bien pis, quand, voulant sortir, je m’aperçus que la porte était fermée. J’allai à la porte de la sacristie. Fermée, elle aussi. Au risque de faire un scandale, je frappai du poing contre cette porte, criai, tempêtai. Ma montre marquait minuit moins dix. Avant la première messe, j’avais le temps d’attendre… Avec ça, je risquais d’être pris pour un dévaliseur

de troncs et, qui sait ? De permettre un rapprochement avec le vol du cadavre de l'institut médico-légal… Quant à l'état où allait se trouver ma famille en ne me voyant pas rentrer, j'aimais mieux n'y pas penser.

Le premier accès de colère passé, il me fallut prendre mon mal en patience. J'allai inventorier les recoins de l'église. Un léger clair de lune filtrait à travers les vitraux. J'essayai les banquettes des confessionnaux ; il y en avait trois, toutes aussi inconfortables. L'endroit le plus hospitalier était encore offert par les travées de bois de la grande nef. Je pris un petit banc pour y poser ma tête et, allongé sur le plancher, le visage tourné vers la voûte, protégé des courants d'air par les deux manières de bat-flanc que formaient les travées, je songeai à m'endormir.

Depuis que je ne la remplissais plus de bruit, l'église avait retrouvé son calme. La lumière de la lune caressait doucement les sommets des piliers. L'odeur de l'encens subsistait. Je me recueillis, j'écoutai le silence.

Peu à peu, une vague crainte s'empara de moi. Les rayons d'or de la gloire en stuc me faisaient maintenant l'effet d'éclairs gigantesques. Les fentes des tuyaux d'orgue s'ouvraient comme des manières de gueules. Toute l'ombre qui m'entourait semblait se peupler d'une présence. Comme je déplaçais lentement les yeux, j'eus un sursaut : je crus apercevoir la jeune fille pour laquelle je m'étais lancé dans toute cette aventure, elle venait à moi, ouvrant ses deux mains… Mais je reconnus la statue de la Sainte-Vierge. J'avais les nerfs surexcités : il fallait dormir. Mais plus je le souhaitais, moins je m'en trouvais l'envie. Un claquement sec me fit tressaillir. Je me levai criant : « Qui est là ?… » La voûte résonna, puis le silence se rétablit.

Le bois d'un confessionnal devait sans doute travailler. Mais ce claquement me rappela les coups de pistolet entendus près du Vélodrome, puis les coups de canon du champ de tir, et en même temps, la phrase : « Il y a autre chose » fit irruption dans mon esprit. Mais cette fois, un grand frisson me parcourut, allant et revenant sur moi comme un archet sur une corde, car je sentais que cette *autre chose*, cette chose que j'avais cherchée toute la soirée, que je n'avais cessé de souhaiter en croyant chercher la jeune fille, cette autre chose allait venir…

J'ouvris tout grand les yeux sur la ligne des piliers qui montait vers la voûte. Elle montait haut, et je vis nettement s'y ouvrir des fenêtres. Je comptai quarante-deux étages. Des nuages bas enveloppaient le sommet de l'édifice, poussés par un vent frais que ne parvenait pas à réchauffer les rayons d'un soleil pâle, dispensant une lumière blanche

et presque lunaire qui m’éblouissait peu. Mais une animation étrange me pénétrait, m’imbibait. Il me semblait sentir mon sang courir plus léger, plus vif dans mes artères. Je venais de quitter le navire qui me ramenait au rivage, au pied de la ville aux gratte-ciel gigantesques où m’attendait *Autrechose*, celle que je ne connaissais que sous le nom d’Autrechose, ce nom qui lui plaisait au point qu’elle m’avait dit n’en vouloir jamais d’autre…

Autrechose était là, radieuse et gesticulante, de l’autre côté de la barrière où se pressait la foule attendant les passagers. Elle agitait sa grande écharpe à carreaux bruns. Son visage disait la joie de vivre et l’ivresse de sa propre jeunesse. D’elle, émanait ce même rayonnement qui, la veille, quand je l’avais rencontrée, m’avait cloué d’admiration sur le trottoir, à quoi elle avait répondu par un éclat de rire et l’offre de monter dans sa voiture.

Elle cria : « Hello !… »

— Autrechose ! fis-je à son oreille, car j’étais déjà tout près de son visage.

— Vite, fit-elle. Vous êtes en retard aujourd’hui !

Nous sautâmes sur les sièges par jeu, sans ouvrir les portières. Elle au volant, moi dans le sillage de son écharpe, et, déjà, nous partions à une allure insensée. Je clignais des yeux pour suivre la fuite des façades, des passants, des autres voitures que nous doublions à grands coups de klaxon. À un croisement, le signal rouge nous immobilisa en tête de la file. J’en profitai pour demander : « Recommençons-nous la randonnée d’hier ? »

Hier – je m’en souvenais très bien, comment avais-je pu l’oublier ? – après l’avoir rencontrée, nous étions passés chez elle, au dix-septième étage d’un bloc de marbre taraudé d’ascenseurs. Redescendus en trombe, nous avions fait un saut chez Teddy, pour prendre du champagne. Puis je me souvenais de l’immense foire où j’avais cru la perdre dans le labyrinthe, pour la retrouver sur le water-chute. Au cours de la descente en parachute, je l’avais embrassée pour la première fois, mais c’était au manège d’avions que j’avais perdu définitivement, à la fois mon cœur et mon chapeau. Nous étions retombés en plein milieu d’un orchestre de nègres, sous un hall immense décoré de palmiers et d’ananas. Dans la pluie des confettis et de ballons multicolores, je m’étais senti soudain étranglé : elle nouait autour de mon cou une poignée de serpentins pour m’entraîner au long d’une grande allée bordée de cocotiers. Là, nous avions retrouvé la voiture et bu le champagne pris chez Teddy. Je devais être ivre. Je m’étais dressé dans la voiture, j’avais crié « Vive l’Amérique ! » Elle était assise sur le pare-brise et s’était laissée tomber sur une grande

peau de fourrure dans le fond de la voiture…

— Hier ?… dit-elle. Aujourd’hui seul compte. Oh ! Regardez, cher…

C’était un arbre cierge, gras et poilu au bord de la route. Des mouettes tournaient autour. Une auto nous doubla. Les occupants crièrent : « Ho ! » au passage, agitant les bras vers nous. Autrechose répondit : « Ho ! »

— Rattrapons-les, fis-je.

La course commença, qui ne finit qu’à la plage, où, d’un seul coup, notre voiture s’enlisa des quatre roues. Déjà, debout sur le siège, Autrechose criait en agitant son écharpe : « La mer ! »

De grandes et très longues lames vertes déferlaient sur le sable.

— Goûtez le sel, dit-elle, en tournant vers moi ses lèvres.

À peine eus-je le temps de les effleurer qu’elle s’enfuit en criant : « À l’eau ! À l’eau ! »

Sous sa jupe, elle était en maillot de bain. Elle entra, elle courut dans la mer, levant très haut les bras, offrant ses paumes et ses aisselles à la belle lumière blanche. Les deux mains à sa taille, je la poussais devant moi, vers le large. Elle plongea la tête sous la vague et me souffla l’eau de l’océan à la figure, comme une jeune sirène. Pour me venger, j’essayai de pincer sa cuisse dure et lisse. D’un coup de talon, elle se libéra. Ses jambes glissèrent entre mes doigts comme des tentacules.

— Que faisiez-vous là-bas ? fit-elle tandis que nous nagions côte à côte.

— Je dormais, répondis-je.

— Je suis jalouse, très jalouse, savez-vous ?

Un instant, je pensai alors à la jeune fille, celle du piano et du jardin silencieux, celle qui, sans mot dire, mettait sa main sur mon front… Puis je dis : « Il y a autre chose. Il n’y a qu’Autrechose. »

Elle insista : « Dites-moi : comment est-elle ! »

— Aujourd’hui seul compte, répliquai-je.

Elle disparut sous l’eau, reparut, regagna le rivage, s’étendit au soleil. Je la rejoignis, me penchai sur elle. Brusquement, elle dit : « J’ai faim ! » J’allai prendre les sandwichs dans la voiture. « J’ai faim ! » répéta-t-elle. Et, comme elle parlait la bouche pleine, je vis dans sa bouche la tomate du sandwich comme une hostie rouge. Je l’embrassai, elle fit entendre un petit grondement sourd, puis quand elle fut libérée, elle poussa un soupir.

— Moi, j’ai de la peine, fit-elle, de la peine là-bas…

— Comment est-il ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— Je suis fière, savez-vous. Je ne ferai pas les premiers pas avec lui.

J’étais jaloux maintenant, bien plus qu’elle n’avait pu l’être de moi. Tendrement, pourtant, je m’enquis :

— Que vous a-t-il donc fait, l’autre ?

Elle écarta les mains pauvrement, et ses yeux eurent, durant un éclair, un regard de chien perdu. Puis, soudain, elle éclata de rire.

— Vous avez l’air d’un fox mouillé, déclara-t-elle en frottant durement ma chevelure de la paume de sa main.

Je répétai : « Que vous a-t-il donc fait, l’autre ? »

— Nageriez-vous jusque-là ? me demanda-t-elle en me montrant un signal assez loin sur la mer.

— Avec vous, au bout du monde !

— Ah ! Ne soyez pas bête. Nagez, ordonna-t-elle, nagez jusqu’au signal.

— Au moins, oublierez-vous l’autre ?

Elle répéta : « Nagez ! »

Je regardai la mer. À notre droite, se dressaient de grands rochers, gris et noirs, et les vagues, poussées par la marée montante, se brisaient sur eux avec fracas. Je songeai au bruit éternel de la mer, et me souvins que c’était l’image que j’avais choisie pour m’y réfugier à l’heure de la mort. Me penchant sur le visage d’Autrechose, je lui dis :

— Le bruit de la mer ! J’y pensais avant-hier. C’est le bruit que j’ai choisi pour mourir…

Elle me regarda, me secoua le bras vigoureusement.

— Qu’est-ce qui vous prend ? dit-elle.

Et brusquement, encore une fois, elle commanda : « Nagez ! »

Alors je m’élançai vers la mer, je nageai vigoureusement vers le signal. Debout sur la plage, elle me suivait des yeux. Je nageai toujours plus loin d’elle. Ce que nous avions cru être le signal était un grand navire qui m’attendait, le navire du retour. Comme j’en approchais, il bascula. Il bascula tout entier, ce grand vaisseau, pour m’accueillir, et je me retrouvai prisonnier de sa coque grise, de la voûte de pierre de l’église. Je n’eus pas à m’éveiller…

Un petit tintement de sonnette m’avertit que la première messe était commencée. Sans bruit, je passai la tête au-dessus de la travée. Personne dans l’église. Le prêtre et l’enfant de chœur tournaient le dos

à la nef. Je gagnai la porte ouverte. Je me souvenais parfaitement de tout. Je savais qu'Autrechose existait, aussi vrai que j'étais vivant. Je savais quelles mains humides d'eau de mer pouvaient dispenser le bonheur.

# CHAPITRE QUATRIÈME

Quand on avait amené la malade à l'hôpital Saint-Antoine, l'avant-veille au milieu de la nuit, l'interne avait fait une moue, mais l'infirmière-major, la mère Antoine, avait déclaré que ça irait. Puis, comme ce n'était pas une malade ordinaire que cette petite dame qui avait voulu s'empoisonner, à son âge, avec la jolie petite tête qu'elle avait, la mère Antoine l'avait prise sous sa protection.

Le soleil mordait largement sur le ripolin du mur, il allait être onze heures, et la malade dormait toujours. Pourtant, à certains signes, on pouvait voir qu'elle allait s'éveiller. La mère Antoine alla baisser les écrans devant les fenêtres, puis revint s'asseoir devant le lit. La tête sur l'oreiller était pâle et tirée de fatigue, mais le pouls tenait bon et, peu à peu, reprenait son rythme normal.

Un gémissement se fit entendre à la tête du lit. Des petites bulles de salive se formèrent entre les lèvres. La mère Antoine vint essuyer la bouche qui murmura : « Où suis-je ? J'ai mal à la tête… »

— Pour sûr, après la promenade que vous avez faite. Ne parlez pas, on vous soigne.

La malade se tut, mais ses yeux coururent d'un coin à l'autre du plafond, s'abaissèrent le long de la fenêtre. Elle dit : « L'hôpital ? »

La mère Antoine approcha une tasse pour la faire boire.

— Allez, ça ira bientôt mieux. Dormez…

La malade ferma les yeux, mais ne se rendormit pas. Maintenant, elle reprenait peu à peu conscience. Elle revoyait très bien le pharmacien derrière ses lunettes, les comprimés, l'attente, et la question qui se pose, toujours la même : « Vais-je le faire ? » Les images qui défilent les unes après les autres, et qui recommencent quand le défilé est terminé… C'est comme un outil qui tourne, tourne pour perforer une plaque, le besoin de vivre, qui résiste, mais dans lequel peu à peu se creuse un trou. Son nom « Odette » qu'on voit très bien gravé en noir sur une pierre. L'inutilité qu'il y a, ce soir, à brosser ses cheveux. Et, dans le silence de la chambre, le bruit que fait le manche de la brosse à dents tournant dans le verre pour écraser les comprimés… Aller ouvrir le verrou de la chambre, pour qu'on n'ait pas à enfoncer la porte… Se recoucher. Puis, ce charme du mot « dormir », du mot « dormir » dit si doucement que c'est à croire que la voix

maternelle de l’éternité elle-même le murmure à l’oreille…

Elle était là pourtant ; et la lumière aussi. Elle souleva les paupières pour voir la tache claire que faisait le soleil sur l’écran baissé devant la fenêtre.

La porte s’ouvrit sur un vieux monsieur en blouse blanche, suivi de deux ou trois personnes. Le vieux monsieur prit le poignet, considéra la feuille de température.

— Très bien, très bien… Les reins ? demanda-t-il à la mère Antoine.

— Fonctionnent bien, monsieur Leblanc.

— Alors, la bataille est gagnée. Faites-la boire le plus possible. Diète, bien sûr. Plus de saignée.

Il se tourna vers une jeune femme en blouse blanche qui faisait partie du cortège, et lui dit :

— C’est votre malade, ma chère consœur, vous l’avez sauvée.

— Je reviendrai ce soir, dit la jeune femme en blouse à l’adresse du visage posé sur l’oreiller.

La pièce se vida, et les heures ne furent plus occupées que par la marche du soleil sur le mur, et des idées très courtes, pareilles à des petites bêtes à bon Dieu, mais regardées de si près qu’elles semblaient géantes : conduire très vite sur une belle route, toute droite et menant à la mer… Se sentir soulevée par un grand vent chargé d’embruns. Courir se plonger dans les longues lames dorées par le soleil rasant… Rester sur la grève, étendue comme une étoile de mer, oubliant les heures en laissant couler entre ses doigts un filet de sable tiède et fin… Un pique-nique avec Teddy, avec du champagne, des pêches, ou simplement un épi de maïs bien jaune et ruisselant de beurre fondu…

Dans le courant de l’après-midi, passa la personne du Bureau des Entrées.

— Avant-hier, vous comprenez, vous ne pouviez pas répondre.

Maintenant, elle pouvait répondre :

— Odette Stevens, 22 ans, sans profession.

— Domicile habituel ?

— La Nouvelle-Orléans.

— Nationalité ?

— Canadienne, Canadienne française.

Odette demanda à son tour : « Est-ce que vous ne pourriez pas me faire donner une petite glace ? Je voudrais me voir. »

La personne du Bureau des Entrées tendit la glace de son sac.

— Oh ! Je ne me serais pas reconnue !

Puis ce fut encore la jeune femme en blouse blanche de la matinée, toute seule cette fois. Le même sourire relevait ses lèvres minces. Elle était assez jolie, cette jeune femme, avec son visage effilé, et une certaine expression vague et intelligente dans le regard. Elle était assez jolie pour qu'on ait honte de son propre visage.

— Je dois être si laide ! Alors, c'est vous qui m'avez soignée…

— Mais non, je n'ai rien fait, c'est le hasard. J'habitais le même hôtel que vous, et, comme je rentrais, j'ai trouvé le portier affolé qui m'a tout expliqué. Je suis docteur en médecine et je suis montée près de vous. Je n'exerce pas d'ailleurs en temps ordinaire, mais les circonstances étaient exceptionnelles… Vous êtes tout à fait bien. Dans huit jours, tout cela sera oublié…

— Oh ! Huit jours ! Je ne veux pas rester ici huit jours.

La jeune doctoresse s'était assise sur le bord du lit.

— Tout de même, reprit Odette, c'est grâce à vous… Et je ne sais pas même votre nom… Dites-moi…

— Audivisier, dit la doctoresse. Mais, moi aussi, je vais vous poser une question. Si ça vous ennuie, vous ne répondrez pas…

— Vous vous demandez pourquoi j'ai fait ça ?… Oh ! Je ne sais plus bien, ou plutôt, je ne comprends plus… J'étais déprimée, abattue… Fatiguée, vous comprenez, on supporte moins certaines choses… Une scène avec mon ami… Depuis quelques jours, ça n'allait plus.

— Un ami ? dit Marguerite Audivisier en caressant lentement la main qu'elle tenait dans la sienne.

— Oui, la vie est bizarre. Une rencontre sur le bateau, en venant. À bord, on se lie facilement, surtout dans les pays d'où je viens. Eh ! Mon Dieu, je n'avais rien à faire sur le continent, en arrivant à Hambourg, je suis restée avec lui. Je suis libre et je fais ce qui me plaît. Nous avons traversé la Hollande. Nous sommes restés quelque temps là-bas dans une petite maison à lui.

— En Hollande ?

— Ça vous intéresse ? Pour moi, vous comprenez, c'était nouveau, bien différent de ce que j'avais vu jusque-là. Il dansait bien. Fort et très caressant avec ça. C'est drôle un homme caressant. Et il y avait en lui quelque chose de secret, de caché, qui m'attirait… Enfin quoi ? Je perdais assez facilement la tête avec lui, et j'aimais lui plaire… J'aimais dire son nom : « Cyrill ».

— Cyrill ? Mais qu'est-ce que vous faisiez ici même ?

— Ici ?… Il avait quelqu'un à voir et nous allions dans le midi…

— Vous ne deviez pas séjourner ici ?

— Non, c'est-à-dire, je ne crois pas… Vous savez, moi, la géographie… J'étais en voiture avec lui, ça me suffisait. Il y avait des amis à lui, derrière. On s'arrêtait ici ou là, pour déjeuner ou dormir, je ne faisais pas bien attention…

— Vous avait-il dit ce qu'il faisait ?

— Lui ? Cyrill ? Dire quelque chose de ses occupations ? Oh ! Vous ne le connaissez pas !… Je ne savais rien, mais je n'avais pas besoin de savoir… Quand on se comprend, on n'a pas besoin de détails, on a confiance, et ça remplace tout. C'est très drôle, c'est la première fois que ça m'arrivait…

Marguerite se leva.

— Vous reviendrez ? demanda Odette.

— Peut-être. Je n'étais ici qu'en passant, pour des affaires personnelles.

— Oh ! Mais vous me direz où je pourrai aller vous voir, vous remercier…

Marguerite sortit avec l'infirmière. De l'autre côté de la porte, elle demanda :

— Elle a beaucoup déliré ?

— Ça n'arrêtait pas.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

— Ma foi, s'il fallait se rappeler tout ce qu'ils disent dans ces cas-là… Elle faisait des gestes comme si elle nageait.

— Ne lui parlez pas de son délire, recommanda Marguerite.

Elle quitta l'hôpital pour regagner l'Hôtel de l'Avenue. Comme elle traversait le hall de l'hôtel, Jules, le garçon, lui tendit une lettre qu'on venait d'apporter, il y a une demi-heure à peine, et il ajouta :

— Puis-je demander à mademoiselle comment va la jeune dame du 8 ?

— Beaucoup mieux, elle s'en tire…

Elle décachetait la lettre, et semblait penser à autre chose. Un quart d'heure après, elle redescendait pour annoncer au bureau qu'elle partirait le lendemain matin, et, sans hâte, les mains dans les poches de son imperméable, elle prit le chemin du quartier du centre.

Parvenue rue Mouillepêche, elle sonna à la porte cochère des Bonfils. Hortense l'attendait près d'un feu de bois, dans le petit salon du rez-de-chaussée.

— Je suis en retard, commença de sa voix calme et lente Marguerite, on m'a remis votre mot un peu tard. J'étais avec une malade à l'hôpital… Et ce sera aussi une visite d'adieu. Je suivrai votre conseil, je pars demain…

— Déjà ? dit Hortense. Mais vous avez raison de partir, je voulais justement vous dire : mon oncle a déjeuné avec le préfet. Si vous n'étiez pas rentrée de bonne heure, le soir de l'institut médico-légal, vous seriez, peut-être, déjà arrêtée, ma pauvre amie… Notre voisin, le docteur Leblanc, avec qui vous vous êtes trouvée hier, a été invité à se montrer circonspect… Quant à moi…

— Je vous compromets ? dit légèrement Marguerite qui ne semblait pas prendre les choses au sérieux.

Elle avait gardé son imperméable et tendait vers la flamme ses longues mains nues.

— Non, répondit Hortense, mais pour être franche, vous m'inquiétez. M'avez-vous bien tout dit ?

— Mais oui, fit doucement Marguerite qui se mit à sourire, tout ce qui peut se dire… Le reste n'a d'intérêt que pour moi…

Renversée dans son fauteuil, elle regardait Hortense à travers ses paupières à demi-fermées, et comme pour faire entendre qu'elle préférait parler d'autre chose.

— Depuis quand connaissiez-vous Desbois-Santerre ? demanda Hortense.

— Depuis toujours. Il m'a soignée lorsque j'étais malade.

— Était-ce grave ?

— Peut-être. Mais j'ai trouvé mon équilibre maintenant…

— Toujours étrange, Marguerite. On vient à vous, on ne vous trouve pas…

— C'est qu'on ne me cherche pas où je peux être…

— Ah ! Vous m'agacez, dit alors Hortense. Je voudrais vous en vouloir, et je ne peux pas…

Marguerite étendit la main et, un instant, joua avec la petite bague de la jeune fille.

— Vous avez été très gentille, ma petite Hortense, dit-elle de la même voix calme, vous m'avez rendu de très grands services, ici, où j'arrivais sans connaître personne. Et c'est très bien ce que vous avez fait avec vos amis, pour lui… Quand je reviendrai, vous me conduirez là-bas, dans la forêt, puisque maintenant c'est impossible et que vous êtes surveillée… Dites-moi encore : Desbois-Santerre a-t-il soigné des

gens pendant qu'il était ici ?

— Je ne crois pas, il n'exerçait pas. Vous savez, en dehors de nos petites réunions je le connaissais peu…

Marguerite reposa sa tasse de thé, dit simplement : « Il est tard. Je dois partir. » Elle se leva, replongea les mains dans les poches de son imperméable.

— Vous, dit Hortense en s'avançant vers elle, vous, avec vos cheveux coupés, votre allure de garçon manqué, vos yeux qui cherchent à plaire et qui n'avouent pas, vos mains toujours dans vos poches… Qu'est-ce que vous avez donc dans vos poches ?

— Dans mes poches ? dit Marguerite.

Elle sortit brusquement une main qui tenait un revolver. Hortense poussa un cri. Le revolver avait déjà disparu.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, Marguerite ? Ce revolver, pourquoi ?

— Il était dans ma poche, j'ai oublié de l'enlever. Dans ma chambre à l'hôtel, on aurait pu perquisitionner en mon absence… N'insistez pas, c'est un geste de gamine que j'ai eu.

Mais Hortense insista :

— Dites-moi, Marguerite, dites-moi franchement, aussi sincèrement que je me suis conduite envers vous, dites-moi ce que vous êtes venue faire ici ?

Marguerite hésita. Sa main s'avança vers la collerette d'Hortense, et, distraitement, elle en arrangea les plis. Enfin, comme l'autre paraissait suspendue à ses lèvres, elle dit :

— Eh bien ! Je suis venue aussi pour empêcher que l'on commette un crime. C'est tout. Ne m'en demandez pas plus. Je pars demain. Cette fois, bonsoir…

— Et peut-on savoir où vous allez ?

— À Amsterdam.

— Ah ! Vous me laissez toute glacée ce soir ! soupira Hortense.

Marguerite ne releva pas le propos et sortit.

La porte cochère retomba, et le bruit résonna dans la solitaire rue Mouillepêche. Activant le pas, Marguerite passa devant la caserne de gendarmerie, puis déboucha sur la place d'Armes dont elle fit le tour sans modifier son allure. L'heure du dîner avait fait disparaître la plupart des promeneurs. Au milieu de la place, le jet d'eau s'élevait tristement à sa hauteur du dimanche. Devant la station du tramway, l'employé essayait de mettre la perche du trolley sur le fil. Aveuglé par

le bec de gaz, il ne réussissait qu'à faire éclater de grandes étincelles. Cinq ou six personnages attardés à la terrasse du grand café considéraient ce spectacle avec intérêt. Marguerite passa devant eux et s'engagea dans une rue sombre qui menait vers les remparts. Là, elle ralentit sa marche. Bientôt, elle entendit un pas derrière elle, et ralentit encore… Dès qu'elle sentit le suiveur un peu proche, elle se retourna. Le grand jeune homme blond qui se trouvait derrière elle, dit en souriant : « Vous ne vous attendiez pas à me voir ? » et, claquant des talons, il s'inclina, comme pour lui baiser la main, ce qu'il ne fit pourtant pas.

— Au contraire, je suis passée devant le café uniquement pour que vous me suiviez et vous m'avez obéi sans le savoir. Je savais que vous étiez ici, Cyrill. J'ai vu tout à l'heure à l'hôpital votre dernière victime.

— Ah ! Odette, dit Cyrill avec un mouvement de surprise. Un alibi, ma chère, un alibi commode pour arriver ici, sans attirer l'attention.

— Et j'étais aussi hier au Vélodrome, continua Marguerite.

— Les coureurs-observateurs, fit l'homme d'un air détaché. Ils vous ont dit pourquoi ?…

— Oui, et c'est justement pour cela que je voulais vous voir.

Des militaires les croisèrent, et elle se tut pendant un instant.

— Vous ne dînez pas ? demanda-t-elle d'une voix indifférente.

— Je dînerai tout à l'heure. Auparavant, il faut…

— Auparavant, non, dit Marguerite. Et c'est justement ce que je voulais vous dire. Il ne le faut pas, je ne le veux pas.

— Mais, fit l'autre, vous n'êtes pas qualifiée pour dire : « Je ne veux pas. »

— Est-ce vous qui commandez le réseau ou moi ? Dès que je serai de retour à la Centrale en Hollande, j'expliquerai ce qu'il en est. En attendant, je vous demande, je vous ordonne de surseoir.

— J'ai déjà tendu mes batteries et je ferai très proprement le nécessaire, ce soir même probablement.

— Et si je vous faisais arrêter ? dit Marguerite.

Elle le tenait sous son regard. Lui, se dandinait, souple et indifférent ; un sourire découvrait ses dents blanches qui luisaient dans l'ombre.

— Ce serait drôle, fit-il, entre nous… Mais pourquoi ce revirement ? Seriez-vous accessible à la pitié ?

Marguerite haussa les épaules.

— En voilà assez, fit-elle, j'ai dit.

L'homme eut une quinte de toux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Marguerite.

— Rien, j'ai avalé un moucheron.

Un nuage de moucherons volait autour du bec de gaz.

Comme l'homme reprenait haleine avec un bruit rauque, Marguerite lui tendit la main.

— Inutile de prolonger cet entretien. Et encore une fois je vous dis : ne faites rien. J'espère pour vous que je me fais bien comprendre.

L'homme s'inclina sans mot dire. Au bout de cinquante mètres, elle se retourna. Elle ne vit pas que l'autre s'était dissimulé derrière le talus des remparts et qu'il la suivait silencieusement dans l'herbe.

# CHAPITRE CINQUIÈME

Mon retour à la maison, après la nuit passée à Sainte-Honorine, s'était effectué sans difficulté, contrairement à ce que j'avais craint. Tout le monde dormait encore lorsque j'avais regagné ma chambre, et je n'avais pas eu d'explications à fournir.

La journée du dimanche s'était ensuite écoulée de façon assez morne, comme à l'ordinaire. Je me sentais fatigué, mais ne m'étais pas reposé. À onze heures du soir, je me retrouvai dans ma chambre sans avoir encore aucune envie de dormir. Je venais en effet d'avoir avec ma sœur une discussion violente qui m'avait fort irrité. Cette petite sotte, interrogée par moi au sujet de la lettre, avait naturellement commencé par nier, puis elle avait avoué, était revenue sur ses aveux, entrecoupant le tout de supplications, de larmes, de protestations de tendresse, mais refusant de dire quoi que ce fût, et surtout ce qu'elle avait fait de la lettre.

À un moment où, particulièrement nerveux, je l'avais bousculée au point de la faire tomber, elle m'avait embrassé les genoux, me disant qu'elle m'aimait plus que tous les autres, qu'elle m'avouerait tout, mais plus tard. Je m'étais retenu pour ne pas la gifler : cela m'eût fait du bien.

Je l'avais reconduite dans sa chambre, la laissant sur son lit le visage caché dans l'oreiller. Ce qui m'irritait le plus, était tout ce qu'il entrait de bêtise dans cet entêtement de petite fille. Une mule, une véritable mule, voilà ce qu'elle était, et ce que je ne m'étais pas fait faute de lui dire.

Passablement secoué moi-même, et mécontent de n'avoir rien pu obtenir, je commençais à me déshabiller, quand on sonna à la porte. « Bon », me dis-je, « c'est papa qui a oublié ses clefs. » En effet, contre son habitude, mon père était sorti après le dîner. Il avait passé l'après-midi aux « Chrysanthèmes », et, revenu pour dîner, s'était aperçu qu'il avait oublié là-bas sa blague à tabac. Je lui avais bien offert d'aller moi-même lui acheter un paquet de tabac pour ce soir, mais il avait préféré remonter sur sa motocyclette et refaire vingt kilomètres pour aller chercher la blague oubliée. Je ne pus m'empêcher de penser que c'était là encore une manifestation de son avarice. Il ne pouvait supporter l'idée d'acheter un nouveau paquet de tabac quand sa blague était encore pleine, et ne voyait pas qu'en retournant aux

« Chrysanthèmes », il dépenserait bien plus en frais d'essence.

Au coup de sonnette, j'étais descendu. Comme j'ouvrais la porte, je trouvai deux gendarmes sur le perron. À leur vue, je pâlis, l'affaire Desbois-Santerre me revint d'un seul coup à l'esprit : « Ça y est », pensai-je, « me voilà arrêté ». Brusquement, je compris que ma sœur devait m'avoir trahi. L'un des gendarmes dit d'une voix sourde.

— Monsieur Desmoiseaux ?

— C'est moi, fis-je, et d'un geste instinctif je tendis les poignets pour qu'il me mît les menottes.

Mais le gendarme prit seulement mes mains, les serra, et balbutia ; « Mon pauvre Monsieur, mon pauvre Monsieur… »

Il était si étrange d'entendre ces mots dans cette grosse figure à moustaches, que je faillis éclater de rire. Devant l'incapacité de son collègue, l'autre gendarme, dont la poitrine était barrée par une grande courroie de cuir verni qui luisait étrangement dans le vestibule, prit la parole : « C'est votre père, Monsieur », dit-il. Puis, lui aussi, s'arrêta.

— Quoi donc ? m'écriai-je.

— Un accident, reprit le premier gendarme. Nous revenions d'inspection sur la route, mon camarade et moi, quand nous avons trouvé sur le côté du chemin, à cinq cents mètres d'ici, une motocyclette renversée et un homme étendu. Nous avons regardé ses papiers, et nous…

— Où est-il ?

— Là », dirent-ils. Et je vis, de l'autre côté de la porte, sur une sorte de brancard fait avec une bicyclette, mon père inanimé. Je me précipitai.

— Il vit ? demandai-je.

— Le cœur bat encore, dit un gendarme, c'est à la tête qu'il est blessé.

Sur ces entrefaites, ma mère arriva en robe de chambre. D'un coup d'œil, elle comprit tout. Elle n'eut pas un cri, mais un grand tremblement l'agita.

— Vite, dit-elle, venez l'étendre là-haut, sur le lit. Toi, René, cours chez le docteur Leblanc.

Je partis aussitôt comme un fou. « Ah mon Dieu ! » me répétais-je, sans trop savoir ce que je disais. Je courais, mais, tout en courant, je gardais assez de lucidité pour me dire que j'aurais mieux fait d'emprunter la bicyclette d'un des gendarmes, j'aurais été plus vite.

J'arrivai hors d'haleine rue des Arcades et tirai la sonnette de nuit

du docteur Leblanc. Le valet de chambre du docteur n'était pas encore couché.

— Vite, le docteur, lui dis-je, c'est pour mon père, monsieur Desmoiseaux.

— Ah bien, dit placidement cet homme en me faisant entrer dans le salon, c'est tous les soirs maintenant qu'on vient chercher le docteur.

Ce ton calme m'exaspéra. Heureusement, une porte s'ouvrit et mon camarade Pierre entra.

— J'ai reconnu ta voix, me dit-il, qu'est-ce que tu as ?

— C'est papa, lui dis-je, il était allé chercher sa blague à tabac…

Puis, je m'aperçus soudain qu'il était stupide de commencer comme ça, je voulus modifier ma phrase, mais ne trouvai plus mes mots, ou plutôt j'en trouvais trop à la fois. Enfin ne sachant plus comment faire, je restai coi…

— Un accident ? Calme-toi, papa descend, fit Pierre.

— Il se passe trop de choses à la fois, je ne sais plus où j'ai la tête, répondis-je avec un accent lamentable.

Alors Pierre vint à moi et doucement me prit par les épaules.

— Tout ira bien, tout ira bien, balbutiait-il ne sachant pas, lui non plus, quoi dire.

Enfin, parut le docteur.

— Où est-il blessé ?

— À la tête, répondis-je, et d'un geste machinal je portai moi-même la main à ma tête, comme pour être sûr d'être mieux compris.

Le valet de chambre avait pendant ce temps sorti la voiture. Pierre tint à nous accompagner. Quand nous arrivâmes tous trois à la maison, mon pauvre papa était mort. Le docteur se pencha sur le lit, puis embrassa, sans mot dire, ma mère qui se tenait toute droite dans sa robe de chambre. Effondrée sur un pouf, ma sœur sanglotait sourdement. La pensée qu'elle versait maintenant les mêmes larmes qu'après la scène grotesque que nous avions eue tout à l'heure, cette pensée donnait à son chagrin je ne sais quoi d'artificiel, de ridicule, qui me la fit détester.

Je reportai mes regards sur le lit. Mon père avait dans la tête un gros trou, affreux à voir. Sur la table de nuit, se voyaient encore la cuvette, la ouate avec laquelle ma mère avait essayé de laver la plaie. Le docteur fit un pansement, pour cacher la plaie je suppose… Pierre me répétait : « Mon pauvre ami, mon pauvre ami… »

J'avais tellement perdu le contrôle de mes idées que je me laissai

aller à dire une de ces pensées stupides qui vous passent par la tête en de pareils instants :

— Où donc sont les gendarmes ?

— Ils sont allés chercher la motocyclette, me répondit ma mère.

Et elle qui, jusque-là, avait été si merveilleuse de calme, se mit à fondre en larmes.

Je reçus sa tête sur mon épaule, je la serrai dans mes bras. Elle me disait au milieu de ses larmes : « René, ton papa, ton papa… » Je comprenais avec elle que l'idée de la motocyclette qui ne servirait plus, qui ne *lui* servirait plus, rendait plus sensible l'idée de sa mort, de sa disparition.

Pierre avait reçu les explications des gendarmes, leur avait donné tous les renseignements. Il avait réussi à obtenir de ma sœur qu'elle se retirât dans sa chambre, qu'elle essayât de dormir. Ma mère avait commencé la toilette funèbre. Je l'aidais maladroitement, pensant que c'était la deuxième fois en quelques jours que je voyais un mort. Quand ma mère eut fermé les volets, allumé des bougies de chaque côté du lit, elle s'assit dans la ruelle et prit dans sa main la main froide de mon père.

Je remerciai Pierre qui venait de me rejoindre, et j'insistai pour qu'il regagnât sa maison. Par un sentiment de vanité assez pénible à avouer, il m'était désagréable qu'il se trouvât mêlé aux petits détails domestiques de notre intérieur très modeste. Entre autres, je souffrais qu'il pût voir, sur le lit, les grosses chaussures de mon père dont les semelles étaient en très mauvais état, et portaient encore les morceaux de fer avec lesquelles il les réparait lui-même par mesure d'économie. Pierre crut que ma mère et moi préférions être seuls. Il m'assura que, le lendemain matin, il ferait toutes les démarches, et me donna une dernière accolade. Je l'accompagnai jusqu'à la porte.

Quand je revins dans la chambre, ma mère assise au pied du lit, tenait toujours d'une main la main de mon père, et de l'autre se cachait la figure. Je pouvais voir, le long de son cou, couler les larmes, mais elle ne sanglotait pas. Il était près d'une heure, tout était silencieux. Je restai debout, m'obligeant à regarder en face le visage de mon père éclairé par les bougies. L'ombre de ma mère, que la flamme projetait sur le mur, paraissait immense et montait jusqu'au plafond.

Mort. Je me répétais le mot intérieurement, pour m'en pénétrer, mais sans bien le comprendre. Je voyais encore mon père si semblable à ce qu'il avait été quelques heures plus tôt. Lui, si actif, toujours brusque dans ses propos. Je me rappelai ses dernières paroles – ah ! je n'aurais pas cru que ce devait être là la dernière fois que j'entendrais sa voix ! – il m'avait dit : « Allez, ouvre-moi la porte », car il sortait,

tenant des deux mains le guidon de sa motocyclette. Et je n'avais plus entendu que le bruit du moteur s'éloignant sur la route.

Je regardais la main de mon père, avec ses poils, ses ongles jaunis par le tabac, celui de l'index cassé par quelque travail manuel. Un peu de terre ou de poussière accusait les lignes de la paume, les plis des doigts contractés. La main sortait de la manchette comme un gant de peau oublié sur le lit, mais si semblable à ce qu'elle avait été vivante qu'à la considérer je me sentais repris par toute ma rancœur. C'était donc là cette main d'avare dont l'étreinte avait pesé sur ma jeunesse, m'avait tenu prisonnier dans la misérable atmosphère de cette ville de province… Mais cette étreinte allait se desserrer. J'allais enfin échapper à ces perpétuels rappels à l'économie, à cette hantise de la dépense, qui avaient sans cesse refréné mes ardeurs, mes désirs de vivre. J'allais pouvoir connaître maintenant autre chose, la liberté, l'évasion… L'amarre allait être larguée, et je la voyais glisser dans l'écubier que lui faisaient encore les doigts inertes de cette main frappée par la mort…

Je fis une profonde inspiration. La vie, j'en respirais les premières bouffées. Elle s'offrait tout entière devant moi… Mais, à l'horizon, là-bas, j'entendais pourtant, moi aussi, la sonorité du mot « mort ». L'évasion ? Une fuite plus rapide, une descente plus capricieuse de la rivière vers ce grand lac immobile de la mort où se confondaient indistinctement toutes les eaux… Oui, la mort était bien cela : un lac sombre, encaissé dans de hautes montagnes qui jetaient une ombre, des ombres qui se rejoignaient toutes, à la surface, et nous tous qui descendions les pentes pour rattraper les ombres des montagnes… C'était le dos de ma mère, avec son ombre énorme projetée sur le plâtre du plafond, qui me faisait penser à des montagnes… Je me tournai, je regardai mon ombre aussi sur le mur. Comme j'étais plus loin des bougies, mon ombre montait moins haut, elle n'atteignait pas la tringle des rideaux. J'étais plus loin de la mort, et, comme pour me faire plus petit encore, pour m'éloigner du grand lac, je m'assis dans un fauteuil, face à l'oreiller sur lequel se détachait, have et déjà jauni, le masque immobile de mon père…

Dans la chambre silencieuse, j'entendis un bourdonnement. C'était, une mouche – je crois que je pensai ; « Déjà ! » – et je me mis en devoir de la chasser. Sa présence avait quelque chose d'indécent. Je ne voulais pas la tuer, pourtant ; mais j'ouvris la porte pour qu'elle sortît. Tout ce manège, assez ridicule, ne réussit pas à tirer ma mère de son abattement. Je me rassis, je songeai alors à Desbois-Santerre, déjà sous la terre, lui, près du petit étang – « Tiens, un étang, un lac », pensai-je – et je retrouvai sans difficulté toute l'atmosphère où m'avait plongé, quelques jours plus tôt, la scène de l'exécution : la visite dans la

cellule, la foule qui me pressait de toutes parts, mon désarroi ; et je repensai à cette jeune fille qui m'avait pris la main – hallucination peut-être, mais hallucination qui m'avait soutenu, apaisé… Ici, la main qu'on tenait, c'était la main de mon père, et c'était ma mère qui jouait le rôle de celle qui apaise. Ma main, à moi, était vide. Qu'en faisais-je ? J'avais chassé une mouche avec elle ! Ma main restait vide… Où était la jeune fille ? Et qui était-elle, d'abord ? Presque aussitôt, je me fis cette réponse étrange : « L'ange de la mort ». Mais si elle était l'ange de la mort, sa place était ici, dans cette pièce. Que faisait-elle ailleurs puisqu'elle était celle qui devait apparaître quand frappe la mort ? À nouveau, j'entendis encore un bourdonnement. « Ah ! Cette mouche ! » J'ouvris encore la porte pour chasser la mouche…

Là, je ne sais pas exactement ce qui se passa, mais je perdis complètement le contact avec mes pensées précédentes, et je crus que, si j'ouvrais la porte, c'était pour sortir, pour descendre l'escalier.

Deux idées, deux mots plutôt, me restèrent seulement présents à l'esprit comme pour faire le pont entre celui que je venais d'être et celui que j'allais être, ces deux mots étaient : la « mouche » et l'« ange de la mort ». Je suivais la mouche, et c'était l'ange de la mort au-devant duquel j'allais ; l'ange de la mort qui était la jeune fille, laquelle devait m'apparaître ce soir, comme elle m'était apparue le jour de l'exécution pour prendre ma main dans la foule et me consoler par sa présence… La jeune fille, elle était – je le savais car je brouillais tout – elle était dans le Parc, autour du Vélodrome… Et, dans la nuit, je continuai mon chemin, j'allai vers le Parc, accompagné, guidé par un bourdonnement qui était le bruit de cette mouche, et qui, parfois, par intermittences, devenait comme le bruit d'un moteur, d'une motocyclette passant au loin, très loin, sur une route dans la campagne déserte…

Le Parc était fermé, j'escaladai la grille. La lune décroissante montait à l'horizon. Une légère vapeur baignait les allées, les massifs. Il faisait une fraîcheur exquise. Dans les bassins, les jets d'eau au ralenti laissaient entendre leur plainte monotone. Çà et là, un crapaud jetait de minute en minute sa note solitaire et voilée. J'allai dans le Parc désert, au hasard, sans hâte, faisant crisser le sable légèrement humide des allées, ayant presque oublié pourquoi je me trouvais là, et pénétré seulement d'une étrange sensation de bien-être. Jamais je n'avais soupçonné que la nuit pût être aussi belle, aussi douce et prête à se donner à celui qui allait au-devant d'elle. Comme j'approchais du banc où je m'étais assis la veille pour regarder la vieille dame qui appelait Marguerite, je vis une forme légère se déplacer au loin dans la clarté de la lune. Il y avait tant de brume qu'on aurait pu la prendre pour un fantôme. Je devinai que c'était la jeune fille. Et comme j'avais

une grande liberté d'esprit, je décidai de ne pas l'aborder tout de suite pour pouvoir l'observer quelque temps à distance.

La jeune fille marchait à pas lents, semblant perdue dans ses pensées. Autour d'elle flottait une robe légère et un voile lui encadrait le visage. Je ne me souvenais plus de la robe qu'elle portait lors de notre précédente rencontre, mais quelque chose d'identique se retrouvait dans la façon dont tombaient, à partir de la taille, les plis de ses vêtements. Une petite pèlerine couvrait ses épaules et ses bras, ne laissant voir que sa main nue qu'elle balançait doucement dans l'air comme si, traversant les champs, elle eût caressé au passage de hautes herbes, ou les ombelles des fleurs, par un matin de printemps, aigre et cependant agréable. Il me semblait l'avoir déjà vue dans cette attitude, sans pouvoir en situer le souvenir, quand, deux ou trois cris de crapaud se faisant entendre presque simultanément et composant comme un début de mélodie, je me rappelai le son aigrelet de la trompette de cavalerie entendue avant l'exécution de Desbois-Santerre. Ce son qui était un appel de mort, avait eu aussi quelque chose de clair et de joyeux évoquant pour moi, non pas un squelette affreux, mais la vision d'une jeune fille un peu maigre marchant dans les champs. Cette vision même se réalisait en ce moment sous mes yeux… L'ange de la mort, oui, c'était bien elle… Elle devait savoir le secret, et j'allais me faire reconnaître quand elle disparut derrière un massif.

Lorsqu'elle reparut, la stupéfaction me cloua sur place : une autre femme marchait à côté d'elle. Celle-ci, en tenue de ville, était enveloppée dans un imperméable sombre qui faisait ressortir la blancheur des habits de la jeune fille. Toutes deux marchaient du même pas, côte à côte, mais sans se toucher, sans échanger une parole. Elles remontaient l'allée qui les conduisait vers moi, la tête pareillement baissée vers le sol. Elles passèrent assez près pour que je reconnusse dans la nouvelle venue la jeune femme aperçue en compagnie du docteur Leblanc, celle qu'il avait appelée « ma chère consœur ». Elle tenait les mains dans les poches de son imperméable dont elle avait relevé le col. Je les suivais toujours des yeux bien qu'elles m'eussent dépassé. Alors je fus frappé de la similitude de leur démarche. Ce ne pouvaient être que deux sœurs, deux jumelles même.

Pour m'expliquer leur silence, j'imaginai qu'elles avaient dû trouver un moyen de correspondre plus subtil que la parole, et qu'à marcher simplement côte à côte elles pouvaient échanger leurs pensées. Cette clairvoyance que je leur supposais me rendit plus timide à les aborder, j'allais, pourtant m'y résoudre, quand il se produisit une scène étrange.

Les deux jeunes femmes s'arrêtèrent. Celle qui portait l'imperméable sortit de sa poche un revolver. La lune prenait l'allée d'enfilade, et m'aveuglait un peu des reflets qu'elle faisait naître. Les

deux femmes se mirent dos à dos, puis s'éloignèrent l'une de l'autre… Au bout de vingt pas, chacune fit demi-tour. Je vis lentement un bras se lever, armé du revolver. « Un duel ! » m'écriai-je. J'allais bondir, quand un coup de feu, un seul, retentit dans le silence. Ce fut un éblouissement, il me sembla être frappé en pleine tête. Je portai la main à mon front, à l'endroit où j'avais vu la blessure au front de mon père, mais seulement pour y cueillir comme une chose tangible, comme un fruit merveilleux, la magnifique pensée que, la veille, le coup de feu avait déjà fait jaillir de mes songes : « Il y a autre chose ».

Ah oui ! Par-delà l'ange de la mort, il y avait autre chose. Comment avais-je pu croire que j'échappais à l'étreinte de la main paternelle pour aller simplement retrouver le docile fantôme aux mains caressantes : l'ange de la mort, dont la douceur accueillante n'avait pour remède à la détresse que la triste compréhension de son regard ? Il y avait Autrechose, l'ivresse brutale du mouvement, l'éclat de la jeunesse et du métal poli. Il y avait Autrechose, la matière vivante à étreindre à pleins bras dans le vertige de la plus folle vitesse. Il y avait Autrechose !

Mais il n'y eut pas Autrechose… Je me retrouvai seul dans l'allée du Parc. Les deux jeunes femmes avaient disparu… Avais-je fait un rêve ? Me penchant sur le sable humide, je vis nettement des traces de pas, d'une chaussure de femme dont le talon plat avait enfoncé assez profondément. Tête baissée, j'essayai de suivre la direction prise par les pas. Hélas ! La piste se révéla embrouillée, illisible. Mais à la lueur de l'aube qui s'annonçait dans le ciel, j'aperçus dans le sable, presque au bord de l'allée, un point brillant. Je me penchai, ramassai l'objet : c'était la douille d'une cartouche de revolver. Je la tournai, la retournai dans mes mains. Son bord rond et tranchant imprimait sur le bout de mon doigt un petit cercle qui sentait la poudre. Je mis machinalement la douille dans ma poche avec l'impression bizarre que tout était fini, que j'avais recueilli tout le butin de ma vie, qu'il ne me restait plus qu'à mourir…

Presque inconscient, je me laissai aller, obéissant au poids de mon corps qui me ramenait à la maison comme un animal fidèle. Doucement, je montai l'escalier, poussai la porte de la chambre funèbre. Ma mère était assoupie, serrant toujours entre ses mains la main de mon père. Les deux bougies étaient presque à bout de souffle. À travers les volets fermés, une espèce de lueur sale, le jour, commençait à filtrer et à jeter au plafond des traînées pâles.

Je m'assis, tête basse, dans le fauteuil au pied du lit. Je me sentais las, si épuisé que je n'avais plus la force de regarder la mort en face. Il n'était point encore six heures. Dans la rue passa une voiture de laitier. J'avais soif. Je descendis à la salle à manger pour boire un peu d'eau.

Comme je m'efforçais d'ouvrir sans bruit le battant du buffet pour y prendre un verre, je remarquai sur la desserte parmi les enveloppes où nous pliions nos serviettes, un objet brun que je n'identifiai pas tout d'abord. Je le touchai : c'était la blague à tabac de mon père. Les larmes m'en vinrent aux yeux. Ainsi ce pauvre père qui croyait avoir oublié sa blague aux « Chrysanthèmes », qui n'était ressorti que pour aller la chercher, l'avait tout bonnement laissée sur la table de la salle à manger ! Et la bonne l'avait rangée avec les serviettes ! « Quelle fille stupide », pensai-je, « si elle nous avait avertis… »

Mais la fatigue m'avait donné une espèce de lucidité particulière. Tout d'un coup, une hypothèse se fit jour dans mon esprit, et y prit corps avec une rapidité stupéfiante : mon père n'était pas ressorti pour chercher sa blague, ce n'avait été qu'un prétexte. Les gendarmes avaient dit l'avoir trouvé sur la route à cinq cents mètres ; par conséquent sur la route de Huchemont. Pour aller aux « Chrysanthèmes », il aurait pris à gauche, traversant le faubourg de Pierrelatte. Mon père n'était pas allé aux « Chrysanthèmes ». Mais pourquoi lui, qui ne sortait jamais le soir, était-il sorti ? Et où était-il allé ?

J'entendis alors un gémissement venant de l'escalier. C'était ma mère qui, en s'éveillant, reprenait contact avec l'affreuse réalité. Rapidement, je remontai auprès d'elle.

# CHAPITRE SIXIÈME

À cinq heures et demie, comme tous les matins, M$^{me}$ Desclaux se leva. Elle ne pouvait plus dormir, et rester au lit lui donnait des crampes dans les jambes. Il fallait bien du reste qu'elle commence très tôt la journée, avec tout ce qu'elle avait à faire ! Aller à la messe de six heures à Saint-Germain, d'abord. Heureusement, c'était en face, l'Avenue à traverser seulement.

En sortant de la messe, M$^{me}$ Desclaux passa prendre son lait chez le marchand de Beurre, Lait, Fromages, qui faisait le coin de la rue. Ce n'était pas qu'elle aimât cette boutique, on y était servi par des jeunesses mal élevées : Fernande, la nouvelle employée, lui avait dit, en lui tendant le pot de lait : « Voilà grand'mère ». Mais, pour trouver un autre marchand, il aurait fallu faire cent mètres de plus, une vraie expédition, une chose impossible à entreprendre seule. Après le lait, elle acheta son journal : *La Dépêche du Nord-Est*, et rentra.

Sur le palier du premier étage, pour souffler un peu, elle ouvrit le journal. Un titre gras attira son regard.

ENCORE UNE VICTIME DE LA ROUTE

> Hier au soir, sur la route de Huchemont, les gendarmes Leprince et Radiguet rentrant de tournée ont trouvé inanimé auprès de sa motocyclette renversée, M. Desmoiseaux, 61 ans, habitant 37, rue de la Montagne. Transporté chez lui, le blessé ne reprit pas connaissance et un médecin appelé en hâte ne put que constater le décès. C'est une des sympathiques figures de notre ville qui disparaît, victime de la fatalité, dans cet accident stupide. Nous présentons à M$^{me}$ Desmoiseaux, à sa fille, et à son fils, nos condoléances émues. La date des obsèques n'est pas encore fixée.

— Desmoiseaux, Desmoiseaux ? Ça me dit quelque chose, murmura M$^{me}$ Desclaux… Ah ! Mais c'était un camarade de Paul. Les pauvres gens ! Il va falloir que j'aille à l'enterrement, quelle fatigue !… Et ce Paul qui ne me donne pas de nouvelles, c'est insensé ! Je commence à être inquiète. Ah ! Il a de la chance que je ne sois pas d'un naturel à me tourmenter.

Mais deux lettres attendaient sur le paillasson. « Une lettre de

Paul ! » s'écria-t-elle en reconnaissant l'écriture, « enfin ! »

Elle alla chercher ses lunettes, s'installa dans le fauteuil de la salle à manger, et commença par l'autre lettre : c'était une réclame pour la vente de charbon au prix d'été. « Du charbon, du charbon, » grommela-t-elle. Puis elle ouvrit la lettre de son fils.

*Amsterdam le 1er mai.* « Comment ? Il est à Amsterdam ! » *Ma bonne maman, tu dois être bien étonnée de ce départ si rapide et de mon silence.* « Ah bien, je comprends que je suis étonnée, on le serait à moins. » *Chargé d'une commission tout à fait urgente et extrêmement importante par un de mes amis, j'ai dû aller tout droit, devine où ?* « Comment veut-il que je devine ? » *Jusqu'en Hollande.* « En Hollande, mais c'est insensé ! » *Tout cela doit te sembler bien mystérieux, mais je t'expliquerai plus tard. J'espère que tu n'as pas peur seule dans l'appartement.* « Peur ! Peur ! Mais si, heureusement que j'ai pu avoir ma nièce ! » *Amsterdam est une ville très propre que tu aimerais beaucoup. On peut laisser les fenêtres ouvertes sans qu'il entre un grain de poussière dans les appartements.* « Il me laisse des jours sans nouvelles, et voilà maintenant qu'il se moque de moi ! Il ferait bien mieux de me dire pourquoi il est parti. » *Écris-moi que tout va bien, à Amsterdam, poste restante, où je suis obligé de rester quelques jours. J'ai hâte de t'embrasser.*

*Paul.*

Mme Desclaux soupira :

— Ah ! Ces enfants, ça ne sait pas écrire, ça ne dit rien ! Comment a-t-il trouvé l'argent du voyage ? Et où est-il installé ? Où mange-t-il pendant tout ce temps ? Il n'a même pas emporté de linge… Et avec ça il faut que je lui réponde maintenant… Comme si je n'avais pas assez à faire comme ça ! Marguerite ! Marguerite ! j'ai enfin des nouvelles de Paul.

Marguerite sortit de la chambre d'ami en achevant de rouler ses tresses sur ses oreilles.

— Ma petite, il va falloir que tu t'occupes ce matin de préparer le déjeuner, pendant que je répondrai tout de suite à Paul. Devine où il est ? À Amsterdam, en Hollande. Tu porteras la lettre à la poste en allant à ton magasin. Avec ça, ça tombe justement le jour où j'avais rendez-vous *Au bon goût* à dix heures pour essayer mon nouveau corset ! Jamais je n'arriverai à faire tout ça !

Marguerite proposa d'aider, de tout faire, mais rien n'avançait. Elle dut partir sans la lettre chez Mme Chitrine.

Au magasin, toute la devanture était à refaire avec les œillets et les

tulipes qu'on venait de recevoir. La patronne s'impatientait :

— Mais voyons, ma petite, si vous tassez tellement votre parterre de mousse, vous n'en aurez pas assez pour toute la vitrine. Allez vite baisser le store, voilà le soleil qui commence à tomber sur les pensées du Japon. N'oubliez pas aussi qu'il faut livrer du feuillage à la Préfecture, avant ce soir…

Puis la mère Chitrine passa sur le trottoir pour régler la mise en place, à un poil de mouche, des calices des tulipes. Elle faisait de petits gestes du doigt : à droite, à gauche. Marguerite, restée dans la vitrine, épiait les indications comme un exécutant la baguette du chef d'orchestre.

Un jeune homme entra qui commanda deux bouquets de roses rouges à porter chez Mme Desmoiseaux. Il demanda aussi le prix des couronnes, et laissa deux cartes, l'une au nom du docteur Leblanc, l'autre au nom de Pierre Leblanc.

— Ah oui ! expliqua la patronne à sa vendeuse, c'est à cause de l'accident. Je pense que ça nous rapportera des commandes. Ce sera une bonne occasion pour vous, ma petite, d'apprendre à faire des couronnes feuillage et fleurs. Tenez, descendez donc tout de suite à la réserve voir si j'ai encore des montures de paille…

En poussant un soupir de soulagement, Marguerite suspendait, à midi, au bec de cane, l'écriteau *Fermé de midi à deux heures*, quand petit coup de sifflet partit d'une ruelle : Totor attendait un pied sur la pédale, l'autre sur le trottoir.

— Ça va le boulot ?

Marguerite lui parla des couronnes.

— Ah oui ! fit Totor, le père Desmoiseaux, c'est bien la première fois qu'il fera travailler le commerce des fleurs, celui-là.

— Tu le connaissais ?

— Si je le connaissais ! C'était le seul type qui avait une moto *Ariel* dans le patelin, une machine épatante… D'ailleurs, je l'ai rencontré quelques minutes avant qu'il se casse la pipe, le long du mur du parc. J'ai bien reconnu sa machine. Il était avec une poule…

— Non ! Avec une poule ?

— J'ai pas pu voir qui. Ils discutaient le coup tous les deux, je resserrais mon pédalier dans l'ombre. J'avais ma pelure grise, ils ne m'ont pas vu.

— Qu'est-ce que tu faisais là, toi ?

Totor lui pinça la taille.

— Jalouse, la môme ? Je revenais de l'entraînement sur la route de Huchemont, mademoiselle… Quand est-ce que tu m'apporteras une fleur ? Et tu dis que tu m'aimes !

— Je t'en apporterai ce soir…

— Ce que tu marches ! Je m'en fous, moi, des fleurs. Où veux-tu que je les mette ? Amène-toi toute seule, ce sera bien suffisant. Adieu, môme, je les mets, je suis pressé…

Il donna encore un petit coup de sifflet et s'éloigna sans se retourner. Il avait son idée : passer au garage, voir son copain Ernest pendant que le patron serait à son déjeuner.

Ernest était, en effet, seul dans le hangar. Totor sauta de sa machine, criant :

— Vingt litres, jeune homme, et un bidon de Shell.

— Pour qui ? demanda Ernest en s'extrayant péniblement d'un châssis.

— Ah ! Tu as bien l'air noix ! Est-ce que j'ai une tête à avoir une bagnole ? Dis donc, vieux, amène-toi plus près, j'ai une combine, écoute…

Ernest se rapprocha.

— Tu as vu, dans le canard, le type qui s'est cassé la gueule ? Eh bien, il avait une moto épatante, mon vieux. En te décarcassant, en y allant dès ce soir, pendant que la famille est encore dans les larmes, on doit pouvoir l'acheter à rien. C'est une affaire, mais ne moufte pas à ton singe, il nous la soufflerait… Hein vieux ?… Une moto à nous deux… Pour ma part, je peux mettre 1 170 balles, pas un rond de plus. Et toi ?

— Oh, moi, tu sais, des affaires comme ça, dit Ernest en tournant ses doigts pleins de cambouis.

— Ah couillon ! s'écria Totor, puisque je te dis que c'est une affaire… Tu n'es vraiment pas démerdard. Tu ne dis rien, tu vas là-bas en sortant du boulot à six heures…

— Mais l'adresse ?

— Tu l'as sur le journal, ballot. Tu arrives, tu expliques que tu es employé au garage, ça donne confiance…

Il continua jusqu'à ce que l'autre promît d'aller voir. Totor l'accompagnerait jusqu'à la porte. Ils offriraient quatre mille francs, dernier prix.

— Tu comprends, dans ces circonstances-là, on doit être content de voir rentrer de l'argent pour payer les croque-morts. Ils sont foutus

d'accepter, dit Totor, optimiste, en enfourchant sa bicyclette pour regagner la Préfecture.

Comme il passait sous le porche d'entrée, Jules arrivait aussi.

— On ne voit que toi !

Jules venait déposer au service des objets trouvés deux trucs oubliés par un client.

— Fais voir, dit Totor.

Jules sortit de leur papier de soie, la bague et la petite boîte laissées par l'automobiliste sur la table du lavabo.

— Tu ne pouvais pas les faucher ? dit Totor. Cette bague, elle ferait très bien pour ma môme…

Il avançait la main, Jules l'écarta du coude.

— Le gérant m'a dit de venir faire la déclaration. Dans un an et un jour, ce sera à moi.

— Un an et un jour, tu n'es pas pressé.

Au service des objets perdus, l'employé sommeillait derrière la barrière au-delà de laquelle le public n'avait pas accès. Jules dut le réveiller en faisant du bruit à distance.

— C'est une boîte.

— Une boîte, grogna l'employé, qu'est-ce qu'il y a dans votre boîte ?

— On ne sait pas, on n'a pas pu l'ouvrir…

— On n'a pas pu l'ouvrir, on n'a pas pu l'ouvrir…

L'employé retournait la boîte entre ses doigts. Brusquement, il saisit un marteau qui traînait sur la main courante, et, avant que Jules ait pu protester, il en asséna un grand coup sur la tranche de la boîte. Elle s'ouvrit en laissant échapper de la poudre…

— De la poudre de riz, dit Jules.

L'employé, du bout des doigts, écrasait la poudre.

— De la poudre de riz, de la poudre de riz… Vous avez vu de la poudre de riz qui cristallise, vous ?

Une secrétaire était en train de se peigner devant un morceau de glace cloué au mur.

— Tenez, madame Leron, dit l'employé, portez ça tout de suite au laboratoire d'analyses du Service des Fraudes. Vous demanderez à M. Fabriolle qu'il dise ce que c'est que cette poudre…

Jules restait penaud derrière la barrière. L'autre le congédia d'un :

« Ça va bien, on vous préviendra ». Jules fila, heureux de s'éloigner. Dans la cour, il faillit se faire écraser par une auto qui démarrait. Totor, qui attendait en permanence chez le portier, lui décocha au passage : « Tu veux te faire monter dessus par le patron, maintenant ? »

Alors Jules regarda dans la voiture. Le préfet, M. Signac, répondait distraitement au salut de l'agent de police en faction. Jules n'était pas fâché de connaître l'amant de Mme Pertinet. Il ressemblait un peu au gérant de l'hôtel, importante nouvelle qu'il se promit d'annoncer à ce dernier.

M. Signac, en compagnie du secrétaire de la Préfecture et d'un attaché, se rendait à Sézardieux, pour l'inauguration de la nouvelle mairie. Calé dans les coussins, il déclarait :

— Si le vent tourne, comme il est facile de le prévoir, il faut que je sois gardé à carreau… Mais les élus du département le sentent bien, ils se méfient… Ils sont tout prêts à me faire grief de mon abstention dans l'affaire Desbois-Santerre, et, pourtant, je les ai laissés faire ce qu'ils voulaient… Pour l'instant, je me tais, mais mon silence parle. Au conseil général, Aussonne était d'une ironie qui frisait l'insolence. Ce vieux crétin qui se donne des airs de fin politique… Je suis sûr qu'il trafique quelque chose contre moi au ministère. C'est d'ailleurs pour ça que je pars ce soir…

Les autres écoutaient les confidences d'après-déjeuner du patron, avec un sourire vague.

— Vous savez que c'est après-demain qu'on enterre Desmoiseaux, dit l'attaché.

— Desmoiseaux ? dit le préfet.

— Qui s'est tué en motocyclette. Il était l'auteur du fameux rapport n° 395, dans l'affaire.

— On le sait qu'il en était l'auteur ? demanda le préfet.

— Au corps d'armée, certainement.

— Bon, eh bien, vous Béval, dit le préfet en se tournant vers le secrétaire général, vous irez à l'enterrement. Je pourrai toujours en faire état plus tard, comme d'une preuve de sympathie à l'égard de la cause de ces messieurs…

Il ricana et continua :

— Vous y avez cru, vous, à la trahison de Desbois-Santerre ? Un illuminé, un pauvre maboul, avec ses airs de mage prêchant un évangile oriental. Il assurait sa matérielle en trafiquant avec le 2e bureau, mais il était marqué par la Sainte-Vehme de la réaction. Ils

l'ont eu… Moi, au fond, je m'en lave les mains. Allons, passez-moi ce discours pour la mairie de Sézardieux, c'est la seule commune qui vote bien, il faut leur faire plaisir…

L'attaché lui passa le texte du discours. Le préfet commença à le parcourir.

— Le nouveau maire s'appelle Lapis. Faut-il faire sonner l'*s*, ou pas ? Vous n'en savez rien ? Mais si je fais sonner l'*s* contre l'usage, tout le monde va rigoler. Vous auriez dû téléphoner à l'avance, mon petit. Posez la question à l'arrivée, et soufflez-moi discrètement la réponse. Et puis, que tout soit mené rondement. Je veux être rentré à temps pour prendre le train de quatre heures. Je dois passer, demain matin de bonne heure, au Ministère.

L'attaché s'inclina en silence. Il savait qu'avant d'être demain au Ministère, le patron tenait à être ce soir avec Mme Pertinet.

— Joli temps, fit Béval en indiquant la campagne de mai.

— En fait de temps, dit le préfet, nous avons celui de fumer un cigare.

Il sortit un étui de sa poche et le tendit à la ronde.

# CHAPITRE SEPTIÈME

La veille, comme Hortense Bonfils était gentiment venue me voir pour me dire quelques mots émus, je l'avais longuement interrogée sur Marguerite Audivisier. Nous avions même parlé de Marguerite Audivisier beaucoup plus que de mon père. Je savais maintenant qu'arrivée quelques jours avant l'exécution, Marguerite Audivisier avait essayé de joindre Desbois-Santerre qu'elle avait connu jadis, qu'elle s'était heurtée à la rigueur des consignes, avait écrit, en désespoir de cause, à Hortense Bonfils, que c'était bien elle que nous avions vue sortir de l'institut médico-légal, enfin, qu'elle était malheureusement repartie, en Hollande vraisemblablement…

Ce qui m'intéressait encore davantage – et dont je ne soufflai mot – c'est que j'avais pu, grâce à ces renseignements, identifier Marguerite Audivisier avec l'inconnue à l'imperméable, qui s'était longtemps promenée de nuit en compagnie de la jeune fille dans les allées du parc. Le rendez-vous, surpris par moi au téléphone le premier jour, alors que j'étais chez la jeune fille, avait donc bien eu lieu – avec un peu de retard, il est vrai, mais j'avais pu mal comprendre la date et l'heure – et cela donnait du corps à tous ces épisodes étranges où je me refusais à voir des hallucinations, sans pouvoir, d'ailleurs, les insérer raisonnablement dans la trame de la vie quotidienne…

Durant ces dernier jours, je n'avais aussi cessé de ruminer les pensées qui m'étaient venues en retrouvant la blague à tabac : « Où mon père avait-il pu aller ?… Pourquoi était-il sorti ?… »

Je commençais à me rendre compte de tout ce qu'il y avait de mystérieux dans la vie de mon père. Jamais il ne parlait de lui ni de son passé. Nous ne savions rien de sa famille, rien de ce qu'il pensait ; et le plus curieux est que nous avions fini – ou tout au moins que j'avais fini – par trouver la chose normale, par considérer un père comme un individu à peu près inexistant, qui fumait sa pipe, s'occupait de son jardin, bricolait à droite et à gauche, ne sentant rien, ne comprenant rien, et n'ouvrant la bouche que pour dire des choses désagréables…

Il avait fallu ce hasard de la blague, suivi du malheureux accident, pour que j'apprisse qu'il avait fait un petit mensonge, lequel faisait comme une lézarde dans un mur et invitait à penser que derrière toute cette façade sans vie, sans tendresse, presque sans intérêt pour les

siens, il pouvait se cacher quelque secret insoupçonné.

Passant d'un extrême à l'autre, j'en venais à me demander maintenant si ce père, que nous considérions tous comme l'être le plus insensible de la maison, n'était pas celui de qui nous tenions, nous ses enfants, ce tempérament de sensitives que ma mère nous reprochait, à ma sœur et à moi…

Mon père avait dû s'abriter, comme il avait pu, sa vie durant, derrière un rempart d'avarice matérielle et morale, préférant se faire détester plutôt que de s'exposer à des possibilités de souffrance… Pourtant, chaque fois que j'avais essayé – oh ! Avec combien de ménagements ! – de lui faire part d'une émotion que j'avais ressentie, ou d'une idée qui me préoccupait, il avait ricané pour me rembarrer avec des réflexions comme : « Gagne donc d'abord de l'argent, et après tu auras le droit de faire le malin… » Ou encore, c'était un violent haussement d'épaules, accompagné d'un grognement : « Fumisteries, tout ça, fumisteries… » Il me suffisait de penser à ces répliques, pour retrouver aussitôt toute ma sécheresse de cœur en face de sa mort.

Le mensonge de la blague n'eût peut-être pas suffi à me lancer dans toutes ces pensées, si un autre incident ne s'était produit. Ma mère avait reçu la visite d'un employé du garage qui proposait d'acheter ce qui restait de la motocyclette. Elle avait accepté une offre de trois mille francs, je crois. Le lendemain matin, cet homme était revenu pour enlever son acquisition, en compagnie d'un ami en qui je reconnus le cycliste en maillot jaune rencontré dans le Parc. La motocyclette était contre le mur de la buanderie dans laquelle je me trouvais moi-même à ce moment, et j'entendis, sans le vouloir, la conversation de ces gens qui paraissaient heureux d'avoir fait une bonne affaire. L'un d'eux déclara :

— Si on avait pu acheter, en même temps que la moto, la gonzesse avec laquelle le vieux se baladait, ç'aurait été encore mieux…

Ces mots me firent pâlir. Qu'il y eût une femme dans la vie secrète de mon père, m'étonnait fort pourtant… L'homme voulait-il parler de ma sœur que mon père emmenait parfois avec lui ?… Je restai perplexe, toujours tracassé par la pensée qu'il devait y avoir quelque chose à faire pour tirer la question au clair.

Deux sœurs de ma mère, alertées par télégramme, étaient arrivées, vêtues de noir des pieds à la tête, et avaient pris possession de la maison dans le désarroi où nous nous trouvions tous. Ces deux tantes étaient franchement effroyables. Elles m'accablaient de leurs protestations tendres, et l'une d'elles répétait à chaque instant :

— C'est étrange, comme c'est, étrange !…

Je n'avais pas besoin de ce refrain qui s'enfonçait presque

mécaniquement dans ma tête, déjà assez houleuse. Cette tante, qui s'appelait Louise, se faisait répéter les circonstances de l'accident, demandait des détails avec une avidité de domestique. Elle avait un affreux regard, un œil enfoncé dans des paupières graisseuses dont les coins tombaient, et le plus pénible était qu'elle offrait une certaine ressemblance avec ma mère que je ne pouvais plus regarder sans voir l'atroce caricature que les années feraient d'elle, à l'exemple de sa sœur. Le « Comme c'est étrange !… » me poursuivait jour et nuit… Tant et si bien qu'à quatre heures du matin, ne pouvant dormir, je rencontrai enfin l'idée de cette chose à faire, vainement cherchée jusque-là…

Pour savoir exactement à quoi était due la mort de mon père, il suffisait de demander l'autopsie du corps. Mais je devinai que ma mère n'y consentirait jamais, voyant là une profanation inutile.

Je pris alors un parti extrême. J'avais fait de la dissection, et possédais des notions d'anatomie suffisantes. Je pris ma trousse, et sans m'habiller, en pyjama comme j'étais, je gagnai la chambre de mon père. Je n'avais pas de temps à perdre, la mise en bière devant avoir lieu le matin même. Elle avait même été exceptionnellement retardée par la mauvaise volonté de l'agent des pompes funèbres, fâché que nous ayons refusé un service religieux, mon père ayant demandé, dans son testament, un enterrement civil.

L'opération fut très simple. Je suspendis la lampe électrique au-dessus de la tête de mon père et défis le pansement auquel personne n'avait touché depuis que le docteur Leblanc l'avait posé. J'étais très calme et opérais avec une grande insensibilité, comme sur un cadavre quelconque à l'amphithéâtre. La boîte crânienne était défoncée sur quelques centimètres carrés presque au milieu de l'os frontal, mais légèrement à gauche. La matière cérébrale s'était en partie échappée par l'ouverture, il en restait quelques fragments dans le pansement. Avec mon bistouri, je sondai la plaie, et retirai de la cervelle quelques esquilles des os du crâne. Il avait dû tomber sur un caillou à pointe acérée. La violence du choc avait provoqué une fissure suivant la ligne de suture des os pariétaux qu'on pouvait faire jouer à la main. Les esquilles avaient pénétré assez profondément. Je les retirai une à une, légèrement sanguinolentes, et présentant des adhérences de matière cérébrale déjà desséchée. Avec la pointe du bistouri, j'en sentis une que je ne parvins pas à extraire tout de suite, la lame glissant sur elle. Alors je creusai franchement et amenai d'un seul coup à l'extérieur un gros fragment de matière blanche. L'esquille y était noyée. Je fendis le fragment pour y trouver un petit cylindre métallique allongé, d'un centimètre environ. De toute évidence, c'était une balle de revolver.

Je poussai un soupir de soulagement : avec cette balle, je pouvais

justifier maintenant ce que ma conduite précédente avait eu d'insensé. Mon père avait été tué d'une balle de revolver en revenant sur la route.

Je refis le pansement avec la même bande de gaze, m'attachant à faire coïncider les parties sanguinolentes pour que personne ne pût se douter de rien. Dans ma chambre, je nettoyai la balle avec soin, et, faute d'autre cachette, la mis provisoirement dans mon plumier d'écolier sur ma table de travail.

C'était un plumier noir, avec une décoration simili-chinoise. Il m'avait accompagné à travers toutes mes études. Je me souvenais l'avoir acheté à huit ans, avec une pièce de quarante sous que m'avait exceptionnellement donnée mon père, parce que je venais d'être second en histoire naturelle. C'était la seule largesse de sa part dont je me souvinsse. J'en avais tant eu envie de ce plumier ! Pendant des mois, je l'avais regardé à la devanture de la papeterie. Il coûtait 1 fr 95. À peine mon père m'avait-il donné les quarante sous inespérés, – je m'en souvenais très bien, c'était au déjeuner, – j'avais bondi chez le papetier pour revenir frémissant de joie avec mon acquisition. Je l'avais montrée à mon père, qui m'avait dit :

— Tu vois, dès que tu as de l'argent, tu le dépenses bêtement. Un plumier, ça ne sert à rien.

Je savais maintenant à quoi cela pouvait servir. Quant à lui, mon pauvre papa, il était écrit qu'il ne le saurait jamais…

L'heure vint où je dus m'habiller pour l'enterrement qui devait avoir lieu le matin même à dix heures. Mon costume noir, fait à la hâte, allait mal et sentait le drap de mauvaise qualité, ce qui me communiqua une maussaderie, d'assez heureux effet étant données les circonstances.

Dans la matinée, on apporta des fleurs et des couronnes. Bientôt arrivèrent les premiers invités. La vue de tant de visages, pour la plupart inconnus, me plongea dans un état de semi-prostration. Je recevais les gens dans la cour, devant la maison. Le cercueil était exposé dans le couloir d'entrée. Je vis passer M. Ciel, le proviseur du lycée, avec la redingote et le chapeau haut-de-forme qu'il mettait pour lire les places des compositions ; le père Lepoutre, le pharmacien, qui me glissa : « Du courage ! », comme s'il m'avait tendu un médicament ; nos cousins de Champlâtreux que nous n'avions pas vus depuis dix ans ; enfin des camarades, Pierre Leblanc, qui resta à côté de moi, Hortense Bonfils qui monta au premier étage pour rejoindre ma mère et ma sœur.

Peu après, arriva le colonel Sardagne, en complet de cheviotte bleue qui disait le militaire en civil ; il avait mis une cravate noire, pourtant. Il me serra la main à me casser les os, me prit à part, et

commença à prononcer une brève oraison funèbre, à laquelle je ne prêtai pas grande attention sur le moment :

— Un vrai citoyen, un brave, que votre père. Vous saurez ça plus tard, jeune homme. Pour l'instant, je ne peux rien dire de plus. Mais il a fait son devoir, tout son devoir, et vous pouvez être fier de lui, croyez-moi…

Je l'écoutais vaguement, il m'ennuyait ; je le trouvais ridicule avec son râtelier qui branlait entre les poils de sa moustache.

Je fus surpris de voir le maire, nous ne le connaissions qu'assez peu. Je supposai qu'Hortense, par gentillesse, lui avait demandé de venir. Il me dit :

— Le préfet s'est fait représenter par le secrétaire de la Préfecture, Monsieur Béval.

Et il me présenta à un homme maigre en jaquette, à figure habituée aux corvées officielles. Je ne pensais pas que tant de gens s'intéressassent à mon père.

La foule était maintenant assez dense. Tout d'un coup, je vis venir à moi la vieille dame du Parc que j'avais suivie jusqu'à l'église. Je me raidis, croyant à un retour d'hallucination, mais elle me dit :

— Je suis Mme Desclaux, la mère de votre ami Paul, qui m'avait souvent parlé de vous. C'est un bien grand malheur…

Paul, lui, ne m'avait jamais parlé de sa mère. Je brûlais de lui demander où était la jeune Marguerite qui l'accompagnait l'autre soir, mais je proférai seulement :

— Ah ! Paul, mais oui, où est-il donc ?

— À Amsterdam, me dit-elle avec une certaine fierté.

Les femmes voilées descendaient et le cortège se mettait en marche. Je pris la tête avec mes cousins. Pierre Leblanc était à côté de moi. Comme nous nous ébranlions, j'entendis la voix de la vieille dame dans la foule, cette voix chantante, facilement reconnaissable – elle ressemblait un peu à la voix de Paul, en effet – qui disait : « Mais où est donc le prêtre ? »

On dut la faire taire, et, malgré moi, je souris. Pauvre vieille, je la voyais dans l'église, agenouillée pendant le mois de Marie. Elle ne devait pas comprendre qu'on pût être enterré civilement…

Nous allions lentement au cimetière, situé de l'autre côté de la ville. Il faisait un merveilleux soleil, tiède et blanc, mettant dans les rues une atmosphère printanière de vie légère et facile.

— Eh bien, pensai-je, il aura bien beau temps pour sa dernière promenade… Mais s'en serait-il soucié s'il avait été en vie ?

Moi, je sentais très bien tout ce qu'apportaient de joie ces premiers rayons de chaude lumière. Les couleurs de la pierre des maisons, les échappées bleues entre les toits et les arbres des avenues, tout me plaisait, me ravissait. Au passage, je reconnaissais le facteur, sa boîte en bandoulière, revenant après la distribution du matin ; la femme de ménage dont le gros buste effondré se penchait à la fenêtre pour voir passer l'enterrement. Il me semblait que j'avais à voir et sentir toutes ces choses par délégation de mon père enfermé dans sa boîte noire. Et chargé de la mission de regarder pour lui l'univers, je m'en acquittais avec cette même conscience qui, enfant, m'avait permis de retrouver sur la route le raccord de pompe de sa bicyclette. C'était une vieille histoire.

Au cours d'une de nos promenades, mon père s'était aperçu qu'il venait de perdre son raccord de pompe. Nous étions revenus par le même chemin, et il m'avait recommandé d'inspecter avec soin toute la route. Du panier à roues traîné par sa machine, et où j'étais installé, j'avais alors, malgré la vitesse, scruté le sol avec une telle attention que, tout d'un coup, apercevant un petit serpent noir à moitié dissimulé dans la poussière grise, j'avais pu m'écrier : « Le voilà ! » C'était bien le raccord. Mon père avait souri, mais n'avait rien dit pour me remercier. Moi, j'avais trouvé la chose toute naturelle. Je la trouvais moins aujourd'hui. Et je me demandais, maintenant, si mon père n'aurait pas dû être pris de scrupules, s'il n'aurait pas dû regretter d'avoir mis au service d'une chose si futile – retrouver un accessoire sans valeur – toutes mes facultés d'attention qui auraient pu s'employer plus dignement, par exemple à contempler le paysage au cours de la promenade… C'était bien cela que je faisais en ce moment, c'était le paysage, qu'au cours de cette dernière promenade, j'inventoriais dans tous ses détails, pour en faire à mon père le rapport le plus circonstancié, le plus complet, sans que j'eusse à attendre de lui, cette fois comme l'autre, un remerciement. Car ce qu'il eût sans doute, maintenant encore, préféré, c'est que je lui rapportasse je-ne-sais-quel accessoire perdu, et qui lui manquait peut-être douloureusement dans le cercueil où il était pour toujours…

Et la merveilleuse lumière de mai, dont je prenais en quelque sorte conscience par ma nuque découverte, revenait avec insistance nourrir mes pensées, accentuait cette impression de bonheur de vivre, de participer à toutes choses, d'être mêlé à elles, au point que peu à peu se levait en moi une sourde protestation contre cette marche lente de mon corps derrière le corbillard par quoi je me rattachais sottement à l'aspect de mensonge et de mort du monde.

Sur la tranche d'une maison, une grande affiche jaune disait les mérites d'un apéritif. Cette affiche m'apparut comme un programme

splendide de vie, placardé en plein ciel. Au D, au triste D d'argent sur fond noir, que portait l'écusson au front du corbillard, s'opposait ce même D de la réclame Dubonnet, éclatant dans le panneau jaune d'or, illuminé par la lumière matinale. C'était une réplique étincelante, une réponse fière et arrogante, pleine d'affirmation et de certitude. Entre les deux, je n'hésitais pas, c'était l'or et le ciel que je choisissais, et je marchais les yeux fixés sur l'affiche éblouissante, beaucoup plus qu'en tête du convoi de mon père…

Nous allions passer devant l'hôpital Saint-Antoine, que je connaissais bien pour y avoir suivi les consultations pendant ma première année de médecine, quand, soudain, par la petite porte près de la grille, sortit une femme qui nous devança rapidement sur le trottoir. J'eus un choc en plein cœur : là son tailleur beige, à son écharpe claire à carreaux, je croyais reconnaître Autrechose ! Autrechose, en plein jour, là, dans notre ville ; Autrechose vers qui m'avait conduit la lumière, et dont la présence m'expliquait maintenant l'exaltation qui m'avait envahi à mesure que, sans le savoir, je me rapprochais d'elle. D'un geste brusque, j'avais tendu le bras pour saisir ce qui se trouvait à ma portée : le poignet de Pierre Leblanc.

— Qu'est-ce que tu as ? me dit-il à l'oreille.

J'avais peur d'être encore victime d'une hallucination, je lui demandai, le plus calmement que je pus :

— Là, devant nous, sur le trottoir de gauche, vois-tu une femme qui marche ?

— La jeune femme avec une écharpe à carreaux ?

Je me tus. Il la voyait, je ne lui en demandais pas plus.

Mais Autrechose, ennuyée peut-être par la présence de l'enterrement, hâtait le pas, nous distançait peu à peu. Comment supporter la pensée de la Voir sans pouvoir lui parler ? Mais aussi, comment pouvais-je, en tête du cortège, me mettre à courir pour essayer de la rattraper ? Ah ! Si j'eusse été seul derrière le corbillard, je n'aurais pas hésité une seconde. Le cadavre de mon père avait tout le temps de m'attendre ; mais les autres, les vivants, comment leur faire comprendre ?

Et, chose bizarre, ce n'était pas la pensée de ma mère, ou des membres de ma famille, pas plus que celle du maire ou de l'adjoint au préfet, qui me retenait le plus, mais celle de M. Ciel, mon ancien proviseur, en chapeau haut-de-forme.

Devant lui, je ne pouvais me laisser aller à un geste de fou ; et pourtant, il s'agissait de l'espoir de toute ma vie ! Intérieurement,

j'essayais de délibérer dans une agitation insensée de tout mon être. Il me devenait impossible de savoir où j'étais : Étais-je encore l'automate marchant derrière les fleurs et les couronnes sur le chemin du cimetière ? Ou étais-je déjà le jeune homme un peu ivre qui bondit sur les traces de celle qui rit, qui s'envole, de celle entre les dents de qui il a vu luire l'hostie rouge des fruits de la terre ?

Je vis l'écharpe de laine tourner dans une rue à gauche. Elle allait disparaître, elle était disparue. Je n'y tins plus, je me penchai vers Pierre : « Une seconde, j'ai un mot à dire à ma tante. »

Ma tante Louise était montée dans la voiture qui suivait le cortège. Les yeux baissés, je m'écartai un peu, et quand ils furent tous passés, je courus vers la rue où j'avais vu disparaître Autrechose.

Arrêtée devant une vitrine, elle ne me voyait pas venir. Je criai : « Autrechose ! »

Elle se retourna, mais au lieu du rire que j'attendais, je ne vis qu'un visage fermé, une ride d'incompréhension creusée entre les sourcils. Je dis, et mon cœur bondissait : « Autrechose, c'est moi, René. »

Elle me dévisagea, son regard me parcourut de la tête aux pieds, cherchant quel pouvait être ce grand garçon essoufflé, ridicule dans son habit noir ? Elle dit : « Je ne vous connais pas. »

Moi qui avais sacrifié tant de choses pour la rejoindre, elle ne me reconnaissait pas ! Je joignis les mains et je dis avec toute la persuasion dont j'étais capable : « C'est moi, René, le René de la plage et du grand navire. »

Elle dut me croire fou, haussa les épaules, et sèchement, déclara : « Laissez-moi. »

Déjà elle reprenait sa marche ; et je restai là, anéanti. Elle ne se retourna pas, accéléra l'allure…

Je ne sais comment je rattrapai l'enterrement, et montai dans la voiture des femmes. Ma tante Louise me dévisagea avec surprise : « Eh bien René ? » Je secouai la tête sans répondre. Ma tante me dit : « Ça ne va pas ? » Elle se pencha vers moi. Je vis sa figure fanée, inclinée sur la mienne, ses yeux méchants et tristes que les coins tombants des paupières faisaient plus tristes encore. Je regardai ce visage épaissi, fatigué, avili par la vie, ce visage tout proche de la mort, déjà lourd et gras comme la terre qui bientôt le recevrait. Je regardai le visage de ma tante Louise, alors que le visage après lequel j'avais couru était un visage de vie et de lumière, un visage plein de promesses dont l'éclat m'eût arraché à la nuit… Mais ce visage m'avait été brusquement fermé par un implacable : « Je ne vous connais pas », que maintenant je répétais à ma tante : « Je ne vous connais pas ! » Je ne voulais pas la

connaître, je voulais repousser loin de moi toute cette vieillesse laide, résignée, qui n'était plus capable que de gestes de pitié. Ma tante m'épongeait le front avec son mouchoir. Et dans ce linge qu'elle promenait sur mon visage, le plus atroce était qu'à travers une vague odeur de pauvre eau de Cologne, je sentais l'odeur de ma sueur et de mes larmes, de tout ce qui, en moi, était déjà de la mort et me faisait semblable à elle…

Enfin, je pus regagner ma place. Mais maintenant, j'appartenais bien à la mort. Personne n'avait compris à quelle tentative désespérée d'évasion je venais de me livrer. On m'avait repris, je retrouvais ma place à la chaîne. Tête baissée, je n'étais plus que le fils qui suit l'enterrement de son père.

Debout, près de la tombe fraîchement creusée, je regardais la terre d'un blanc sale, rejetée à droite et à gauche de la fosse. On descendait le cercueil à l'aide de cordes. Les deux fossoyeurs conjuguaient mal leurs efforts. Je devinai qu'ils eussent aimé pouvoir s'injurier librement, et qu'à ne pouvoir le faire devant tout le monde ils devenaient maladroits. Puis, je serrai des mains et des mains, tout en soutenant ma mère qui pleurait sous son voile. La foule s'écoulait.

À la fin, ma mère voulut s'approcher du bord de la fosse pour jeter un dernier regard sur le cercueil. Je regardai comme elle dans le fond du trou. J'étais sans pensées, et même incapable d'émotion. Mais la forme allongée du cercueil me rappela celle de mon plumier, et tout ce qui s'était passé avant l'aube. Du coup, je me retrouvai quelque raison d'être. Je respirai plus profondément. Moi seul savais pourquoi il était là, celui qui nous avait tous rassemblés. Moi seul savais qu'une autre boîte contenait une pièce à conviction et le secret de cette mort. J'en conçus un sentiment de supériorité que je cherchai aussitôt l'occasion d'affirmer. Mon regard rencontra le visage de ma sœur qui pleurait en silence. Elle leva vers moi ses paupières, avec une grande douceur, comme pour me demander de participer à sa peine et d'oublier tout pour la rejoindre dans la douleur. Je m'avançai vers elle et, – l'orgueil de mon secret me donnant une grande force, – je lui soufflai tout bas en plein visage ; « Voleuse ! »

Elle tomba évanouie. On la ramena à la maison, étendue dans la voiture des pompes funèbres.

## CHAPITRE HUITIÈME

Durant les jours qui suivirent l'enterrement, j'eus un violent mal de tête et me trouvai complètement abattu. Ma mère manifestait l'intention d'aller s'installer aux « Chrysanthèmes » pour changer d'air, d'ambiance surtout. Je ne sais si j'approuvai ou désapprouverai ce projet. Tout me dégoûtait, m'ennuyait, me semblait au-dessus de mes forces et de ma compréhension.

Un matin, je m'étais installé au fond du jardin quand je vis venir ma sœur, très calme, toute droite dans sa robe noire, avec une expression de gravité qui lui était-inhabituelle.

— Je n'ai plus aucune raison de garder le silence, commença-t-elle, et je peux maintenant répondre à toutes les questions que tu me poseras.

Ce préambule pompeux et inhabituel me parut annoncer la scène que je craignais. Prendre ce ton n'était pas du tout me donner l'assurance qu'elle serait sincère, au contraire. J'avais mal à la tête. Je dis : « Pas aujourd'hui. »

— On dirait que tu prends plaisir à prolonger le temps où tu m'en veux, reprit-elle. Eh bien, je parlerai toute seule… Voici : Il y a quelque temps, j'ai reçu cette lettre que tu peux lire.

Elle me mit sous les yeux une lettre :

*Hôtel de l'Avenue.*

*Vous ne me connaissez pas, je ne vous connais pas, mais j'aurais grand besoin de vous voir pour une question excessivement grave. Voulez-vous me fixer un rendez-vous quelque part en ville ? Je regrette d'accentuer le caractère mystérieux de cette lettre en vous demandant de ne pas en parler à votre entourage. Car il serait préférable que notre entrevue restât secrète. Croyez à ma sympathie.*

*Marguerite Audivisier.*

Je lui rendis la lettre. Elle continua :

— J'allais répondre, je m'étais installée dans la salle à manger pour écrire, quand papa est entré brusquement. J'ai voulu cacher la lettre, il

l'a vue, m'a demandé des explications, a soupçonné je-ne-sais-quoi. J'ai dû lui montrer la lettre pour lui prouver que je ne faisais rien de mal. Alors, il est devenu tout rouge, et d'un air fort autoritaire m'a ordonné de répondre que je ne pouvais aller à aucun rendez-vous. Il m'a même dicté une lettre assez impolie que j'ai dû mettre devant lui sous enveloppe, et qu'il est allé porter lui-même à la boîte.

« C'est ici que j'ai eu tort, continua ma sœur en baissant la voix. J'ai écrit une seconde lettre, expliquant tout, et fixant le rendez-vous demandé. C'est cette seconde lettre que je t'avais donnée à mettre à la poste.

« Au rendez-vous, je n'ai rencontré personne. Alors, René, j'ai cru que tu n'avais pas mis la lettre dans la boîte, que tu l'avais gardée pour la montrer à papa, et comme tu étais resté endormi ce jour-là, – tu te rappelles cette crise de sommeil que tu as eue – je suis allée dans ta chambre, j'ai cherché et trouvant une lettre sous ton traversin, je l'ai prise… »

— Qu'est-ce que tu en as fait ? m'écriai-je.

Ma sœur, très calmement, continua :

— C'était le jour où papa m'avait emmenée aux « Chrysanthèmes » pour l'aider à arranger la maison. Là-bas, il a été très gentil, beaucoup plus gentil que lorsqu'il était ici. D'ailleurs, dès qu'il n'était plus en présence de maman, il devenait tout différent, aimable, cherchant à faire plaisir. Après le déjeuner, nous nous sommes promenés, il m'a promis que, cet été, nous aurions une petite chèvre. Alors j'ai eu honte de lui cacher quelque chose, je lui ai tout avoué, et je lui ai montré la lettre que j'avais trouvée chez toi parce qu'elle me semblait avoir un rapport avec l'autre. Cette lettre, tiens, j'en ai une copie, si tu veux la voir…

Je la lui pris violemment des mains, et je lus :

*Dédé chéri,*

*Non, je n'avais rien à te cacher, mais je n'osais pas te le dire, tu me faisais peur. Tu aurais dû deviner. Et maintenant, devines-tu ?… Tu vas être furieux, ou tu vas me quitter peut-être ?… Que sais-je ?… Et pourtant, je suis bien heureuse… Tu as deviné ?… Je voudrais que ce soit une fille, je l'appellerais Marguerite, à cause du bouquet dans le grand pré, tu te souviens ?… Tu n'auras à t'occuper de rien, je te le promets. Dis-moi que tu m'aimes quand même…*

*Léonce Audivisier.*

*P. S. Le petit oiseau que tu m'as donné vient de chanter dans sa cage ; c'est bon signe et j'ai confiance.*

— Papa a lu la lettre, très lentement, comme tu viens de le faire, poursuivit ma sœur. Il fronçait les sourcils comme toi, avec la même expression. Il est devenu très grave, a regardé l'adresse sur l'enveloppe, m'a posé des questions : « Où avais-je trouvé cette lettre ? Comment l'avais-je entre les mains ? » Je ne savais rien, je ne voulais rien dire. Il m'a menacée. Ne pouvant répondre, je pleurai. Alors j'ai dû promettre de ne parler de cette lettre à personne, de ne pas avouer que je l'avais prise. Papa était très animé, ses mains tremblaient au point qu'il ne pouvait plus ouvrir son portefeuille pour y glisser la lettre. J'étais au désespoir. Dans la journée, je l'ai surpris, une fois encore, en train de relire la lettre, et je l'ai entendu murmurer : « Ah ! C'était donc sa fille, eh bien ! Nous verrons… »

Je me dégageai avec rudesse, murmurant : « Ça va bien, ça va bien, laisse-moi… »

— Je vais tout dire à maman, dit-elle.

Alors, je me levai, et prenant sans le vouloir, – mais moi-même, je m'en aperçus – la voix de mon père, je lui dis : « Je te le défends, je te le défends !… »

Elle balbutia : « René, mais pourquoi ? »

— Plus tard, plus tard, il faut que je sorte, répondis-je.

En effet, en apprenant que Marguerite Audivisier était la fille de Desbois-Santerre, je m'étais subitement senti l'énergie de faire une démarche devant laquelle j'hésitais depuis trop longtemps.

Je montai dans ma chambre, pris dans le plumier la balle de revolver, et me rendis chez l'armurier, près du marché couvert. Il examina la balle, consulta quelques catalogues, prit un pied à coulisse, et me dit :

— Ce n'est pas une arme d'un modèle courant, pas même français, c'est un calibre de 8 millimètres 4. Je n'ai pas de balles de ce genre en magasin, il faudrait que je les fasse venir…

— Alors, c'est trop compliqué, fis-je, tant pis.

Je sortis, sans avoir l'impression d'être beaucoup plus avancé qu'avant. Je me demandais même à quel mobile j'avais obéi en cherchant à connaître le calibre de la balle. À nouveau la torpeur m'envahissait, ainsi qu'une espèce d'indifférence à l'action. Pourtant, comme je passais par hasard devant l'hôpital Saint-Antoine, j'eus encore un sursaut d'énergie.

Je connaissais la personne du Bureau des Entrées, qui avait été l'amie de Paul Desclaux. J'entrai, en visiteur, et après quelques phrases

banales, demandai incidemment si elle n'avait pas vu une jeune femme avec une grande écharpe claire, signalement auquel j'ajoutai divers détails.

— Mais c'est la malade de la mère Antoine, s'écria-t-elle. Elle a quitté l'hôpital dernièrement.

Elle me montra la fiche d'entrée sur laquelle je lus « Odette Stevens », nom qui ne me disait rien. Quel rapport pouvait-il y avoir entre cette Odette et Autrechose ? Je repris la fiche d'entrée.

— Tiens, elle habite Orléans, fis-je.

Elle regarda la fiche. « La Nouvelle-Orléans », dit-elle.

Mon esprit était encore si loin de tout ce que je faisais, que je demandai : « La Nouvelle-Orléans, mais où est-ce donc ? »

— Mais voyons, c'est en Amérique !

— En Amérique ! » m'écriai-je. Tout d'un coup, je bondis, le visage épanoui. Je frappai la table du plat de la main, je m'écriai : « C'est elle ! C'est elle ! » Et sans donner d'autres explications, je m'enfuis comme un fou, répétant ; « C'est elle ! C'est elle ! » Je ne m'étais pas trompé : Autrechose était vivante, bien vivante !

Je rentrai à la maison d'un trait, j'allai aussitôt dans la penderie chercher mon complet bleu – je n'étais pas encore en deuil, cette nuit-là – et, de la poche du pantalon, je retirai la douille. Je savais ce qui me restait à faire : l'armurier me l'avait appris. Je pris dans la boîte à outils de mon père le pied à coulisse, et, l'appliquant contre la douille, je vérifiai sans peine que le calibre en était de 8 millimètres 4. « Vive l'Amérique ! » m'écriai-je alors.

Coup sur coup, je venais d'obtenir deux recoupements : Autrechose et l'Amérique, d'une part ; la balle et la douille, d'autre part. Deux petits morceaux du puzzle s'emboîtaient. Mais tout le dessin de l'image m'était encore invisible et incompréhensible…

Une première idée me vint avec assez de netteté, encore qu'elle fût difficile à formuler : il fallait séparer les choses que j'avais vues seul, et les choses que d'autres avaient pu voir. Les choses que j'avais vues seul : Autrechose en Amérique, la jeune fille dans le Parc, tout cela était à moi, rien qu'à moi, et je ne pouvais pas trop m'y fier. Mais pour ce que je pouvais vérifier sur les autres, il y avait la balle que l'armurier avait vue, et la douille qu'en ce moment même je tenais. Or, j'avais trouvé la douille dans le Parc. Il me manquait des précisions sur l'endroit où on avait relevé mon père. Lors de l'accident, je n'avais pu interroger les gendarmes, mais je pouvais chercher à les retrouver sous prétexte de quelque gratification à leur donner. Je pensai alors au colonel Sardagne et décidai d'aller le voir.

Le colonel était en veston d'intérieur et en pantoufles, derrière une grande table. Il fumait sa pipe, la pièce sentait la fumée froide. En pliant le journal qu'il lisait, il me désigna une chaise.

— Eh bien ? Jeune homme, eh bien ?

Il s'arrêta pour cracher dans son mouchoir, ce qui me dégoûta profondément. Néanmoins, je commençai d'une voix hésitante. Je le remerciai des marques de sympathie qu'il nous avait données. Il m'interrompit :

— Je connaissais bien votre père, un vieil ami, un vieux camarade… Je le voyais moins, à la fin… Pris de mon côté, lui du sien… Mais je l'ai bien connu : nature d'élite, vraie âme de soldat… Il disait ce qu'il pensait, tout net ; ou il ne disait rien…

Cette oraison funèbre me rappela ses vagues confidences du jour de l'enterrement. Il avait fait alors allusion à des services qu'aurait rendus mon père. Je m'arrangeai pour poser quelques questions. Le colonel semblait assez disposé à parler, mais répondait toujours à côté :

— Nous sommes environnés de fripouilles. Il y en a partout, et les plus grosses sont les plus haut placées, bien entendu. À la Préfecture… Ah ! Tout ça… tout ça… » Il eut un geste rapide de la main au-dessus de son bureau comme pour balayer tout. « Douze balles dans la peau, comme cette canaille de Desbois-Santerre. Là, justement votre père… »

C'était la première fois que j'entendais le nom de Desbois-Santerre associé à celui de mon père. Je me fis attentif.

— C'est lui qui a vu clair le premier, continua le colonel. Il est venu me trouver, s'est assis là sur la chaise où vous êtes assis, il m'a parlé… Mais je ne peux rien dire encore, l'instruction contre les complices n'est pas close…

À ce moment, j'eus peur, car les complices – ou ceux que le colonel appelait ainsi – je les connaissais bien. Mais qu'est-ce que mon père avait bien pu raconter sur Desbois-Santerre qu'à ma connaissance il n'avait jamais vu ? À tout hasard, je dis :

— Papa m'avait bien dit…

— Oui, reprit le colonel, il l'avait connu autrefois au quartier latin. Pendant deux ans, ils avaient été comme cul et chemise, pour finir par se battre en duel. Nous étions tous des gamins. J'étais à Saint-Cyr, moi, j'ai été témoin de votre père. Vieille, vieille histoire…

Ces nouvelles m'ahurissaient. Je savais que mon père avait fait son droit avant d'entrer dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, je n'en savais pas plus. Il avait déjà démissionné comme j'arrivais à l'âge de raison, et, pour moi, il n'avait jamais été que le sombre tyran de la maison familiale. Malheureusement, le colonel

avait changé de sujet.

— Votre mère, comment supporte-t-elle ?… Je suis à sa disposition si elle a besoin de quelque chose… Action auprès de la compagnie d'assurances peut-être ?… Il était bien assuré, je pense ?…

— Je ne sais pas, fis-je, mécontent de voir combien j'étais malhabile à obtenir d'un interlocuteur les renseignements que je désirais avoir.

— Conseil de tutelle ? continuait le colonel qui faisait l'inventaire des moyens par lesquels il pourrait être utile. Vous, vous êtes majeur ? Mais la petite sœur ?

À ce moment, une femme fit irruption : « Écoute Ernest, » je t'avais déjà dit que… »

Elle s'arrêta en me voyant. Le colonel fronçait les sourcils. Il dit en me montrant :

— C'est le fils de Desmoiseaux.

La femme du colonel s'avança vers moi.

— Ah ! Nous avons bien compati… Votre pauvre papa… Ces motocyclettes sont si horribles. Il a été tué sur le coup, n'est-ce pas ? Ou il avait perdu connaissance ?…

Elle se tourna vers son mari, et, sans plus prendre garde à moi : « Écoute Ernest, tu as encore laissé l'électricité allumée dans la pièce du fond. Elle a au moins brûlé pendant deux heures. »

« En voilà une qui se serait bien entendue avec mon père », pensai-je. Pour échapper à la scène de ménage, je me levai, je dis :

— Mon colonel, est-ce que je ne pourrais pas obtenir la faveur de voir les gendarmes qui ont ramené mon pauvre père à la maison ? Je voudrais les remercier.

Je n'osai pas parler de gratification, mais le mot même que j'avais employé était de trop.

— Remerciements ? fit le colonel, pas de remerciements. Mes hommes font leur devoir, et c'est tout.

Je me retrouvai assez brutalement dans la rue, désorienté, et accablé par mon incapacité. Je n'arrivai à rien de ce que je me proposais de faire, pas même à revoir deux gendarmes ! Comment parviendrais-je jamais à voir clair dans tout le mystère qui enveloppait la mort de mon père ?… La vie était décidément trop difficile et je n'étais pas fait pour l'action. Je n'avais jamais été bon à rien, il n'y avait pas de raison pour que ça change… Alors comme je passais devant le cinéma de la rue Poinsot, je décidai brusquement d'y entrer. Les gens qui me connaissaient pourraient se scandaliser à leur aise de me voir là, en dépit de mon deuil : je n'allais pas laisser peser encore

sur ma vie et mes distractions le cadavre de mon père. La tyrannie avait duré vingt ans, c'était suffisant.

Assis dans le fauteuil d'une rangée libre sur les côtés, j'éprouvai tout de suite une impression de bien-être. L'ombre, l'absence de voisins immédiats, la perspective de ne pas avoir à soutenir une conversation avec un de mes semblables, autant de facteurs favorables.

Le film racontait l'histoire des Trois Mousquetaires que je prenais au milieu. Manteaux et épées s'agitaient selon la tradition. Je mis quelque temps à comprendre qu'il s'agissait d'un duel, et que ce mot « duel » semblait décidément me poursuivre. Je venais d'apprendre que mon père s'était battu en duel. L'autre nuit, j'avais cru assister dans le parc à une manière de duel entre Marguerite Audivisier et la jeune fille baptisée par moi ange de la mort. Coïncidence, peut-être. Mais, de ma promenade dans le Parc, j'avais ramené une chose vraie : la douille. Il avait donc été tiré un coup de revolver dans le Parc. Mais était-ce celui qui avait tué mon père ? À l'heure où je me trouvais dans le Parc, mon père était déjà mort, étendu sur son lit. Le coup de revolver que j'avais entendu était venu bien après, à moins que… Et ici, il me fallut quelque temps pour me formuler l'idée qui me vint… Il me fallut penser que l'histoire des Trois Mousquetaires que je voyais en ce moment, à laquelle j'assistais comme j'avais assisté au duel dans le Parc, s'était passée bien des années avant ce moment même ; que l'on pouvait voir des événements en dehors du temps où ils étaient censés s'être produits. Il était possible que le coup de revolver tiré sur mon père eût pris place seulement quelques heures plus tard dans le monde anormal des choses qui n'appartenaient qu'à moi, dans le monde de mes hallucinations… cette espèce de cinéma intérieur qui se déroulait en moi à certaines heures.

C'était l'entr'acte, on ralluma, et le cours de mes réflexions fut interrompu. De nouveaux venus entraient. J'entendis : « Par ici, Marguerite. » Je me retournai : c'était le cycliste qui avait acheté la motocyclette de papa, en compagnie de la jeune fille que j'avais rencontrée avec la mère de Paul Desclaux. Cette petite avait de bien mauvaises fréquentations. Dire que c'était elle que j'avais suivie si longtemps, jusqu'à passer la nuit dans une église ! Mais ce prénom de Marguerite ramena ma pensée vers Marguerite Audivisier, et je me rappelai qu'Hortense m'avait dit l'avoir vue avec un revolver. Brusquement, la phrase du cycliste dans la buanderie me revint aussi à l'esprit : « Si on avait pu acheter la gonzesse avec la moto… » Cet individu avait rencontré mon père avec une femme, une femme qui devait être Marguerite Audivisier. D'un seul coup, tout commença à s'éclaircir.

Mon père, en apprenant que Marguerite Audivisier était la fille de

Desbois-Santerre, lui avait donné rendez-vous, et y était allé le soir où il avait prétexté l'oubli de sa blague à tabac. C'est à ce moment que le cycliste les avait rencontrés. Puis mon père était revenu avec une balle dans la tête. La conclusion paraissait s'imposer : Marguerite Audivisier avait tué mon père.

Mais pourquoi ? Marguerite Audivisier avait-elle voulu se venger de mon père qu'elle accusait d'être responsable de l'exécution de Desbois-Santerre, comme le laissaient entendre les confidences du colonel Sardagne ?

La lumière s'éteignit à nouveau, la séance recommençait. Maintenant, je m'agitais avec impatience sur mon siège. Il me semblait que la présence dans l'assistance de ces deux êtres, le cycliste et la jeune Marguerite, troublait l'atmosphère dans laquelle j'avais jusque-là posément raisonné. D'un côté, le cycliste me rappelait cruellement cette conclusion, à laquelle j'avais abouti : « Mon père a été tué par Marguerite Audivisier » ; et de l'autre côté, la jeune fille me rappelait ma longue soirée dans le Parc, mon entrée dans l'église sombre, sombre comme l'était la salle de cinéma précisément, et toute l'étrange hallucination où j'avais rencontré Autrechose. Le grand film commença. Pour mon malheur, c'était un film américain.

Je déraillai complètement. Car tout ce que je voyais maintenant, me rappelait cruellement Autrechose, Autrechose avec laquelle je n'étais plus. Sur l'écran, l'héroïne et le héros se pressaient l'un contre l'autre à tous les virages du toboggan qui les emmenait à une allure fantastique. Ces deux-là s'étaient retrouvés dans la foule, ils avaient parcouru toutes les baraques de cette immense fête foraine, et, maintenant, je les voyais assis côte à côte, sur la grande plage de sable, devant l'océan qui roulait ses longues lames. Cela, je le voyais, je ne faisais plus que le voir, alors que, dans ma nuit à l'église, je l'avais non seulement vu, mais vécu. C'était moi-même, alors, moi qui avais été assis devant la mer. C'était moi qui avais ouvert la bouche pour mordre l'air salé, et qui avais goûté cette même saveur de l'embrun sur les lèvres de celle qui m'accompagnait. Je l'avais vécu, cela, et maintenant je ne pouvais plus que le voir…

Et le doute me venait de la réalité de mon aventure. Avais-je jamais vu, réellement vu Autrechose ? N'avais-je pas seulement, au cours de ma nuit dans l'église, anticipé simplement sur l'après-midi que je passais en ce moment au cinéma ?… Oui, oui, je tenais en ce moment l'explication, la hideuse explication de ce qui avait été pour moi un moment de vie étrange et si magnifique ! Tout mon monde magique s'écroulait. Il n'y avait eu, derrière ma randonnée en Floride, que la salle de cinéma à dix francs où je devais m'asseoir quelques jours plus tard…

Et la vague roulait et s'abattait sur la grève déserte, aux pieds de ceux qui se tenaient serrés l'un contre l'autre, ceux que j'avais cru être Autrechose et moi-même. Alors, dans mon rêve, pour revenir, j'avais dû, je m'en souvenais, plonger dans la mer. Ici, pour sortir, allais-je être obligé de traverser l'écran ? Allait-ce être encore la même chose, la même fin ? Je voulais encore que ce fût moi, celui qui levait sa tête au-dessus de l'horizon des mers tandis que le vent emportait sa chevelure déchiquetée, je voulais que ce fût moi… Comment ne savait-on pas que c'était moi qui étais là, sur l'écran, qu'il n'y avait plus d'écran, mais une vraie mer, un vrai ciel, un vrai moi, et que tout cela qu'on croyait être un film, n'était que ma vie, m'a vraie vie que je laissais voir à d'autres ?… Je m'étais redressé sur mon siège, je crispais les doigts sur le dossier du fauteuil devant moi. Allait-on tout leur montrer, tout leur expliquer à ces spectateurs accroupis dans l'ombre ? On ne voyait plus sur l'écran que le visage en gros plan de la femme étendue sur le sable, un visage qui riait, une bouche qui allait manger le sandwich aux tomates… Mais ce visage, par une épouvantable tromperie, n'était pas celui d'Autrechose. On l'avait changé pour me meurtrir, pour me tuer. Quoi ? Quoi ? Quelle était cette fille brune, au nez trop court, aux pommettes trop saillantes ? Qu'avait-elle à faire dans ma vie, celle-là qui disait, en traînant les syllabes : « *Are you sure* ? » quand on m'avait dit : « Nagez, nagez jusqu'au signal ! » Pourquoi avait-on changé tout cela ? De quel droit ? Je n'y tins plus, je me dressai, je criai à ce visage de femme qui n'était pas le visage attendu, je criai pour qu'il se fit à l'image de mon rêve : « Autrechose ! Autrechose ! » Je criai de toutes mes forces, sans me soucier de l'entourage, pensant qu'à force de l'appeler, ce serait bien Autrechose qui viendrait sur l'écran et lèverait vers moi le regard de ses yeux clairs où je reconnaîtrais toute son âme…

C'est un homme galonné qui vint à moi, me frappa sur l'épaule pour dire : « Si vous n'êtes pas content du spectacle, sortez s'il vous plaît. »

Je le suivis. Il y eut à la caisse une scène ridicule. Le directeur du cinéma était là : il me déclara qu'il choisissait toujours ses films avec le plus grand désir de satisfaire les goûts de son cher public, qu'il comprenait bien néanmoins qu'on préférât autre chose, mais qu'il était obligé de passer des films américains parce que la production nationale était insuffisante…

J'eus l'air d'accepter ses excuses. La lumière de la rue faisait papilloter mes yeux. Il tombait une petite pluie, fine et froide. Je relevai le col de mon veston, et, courbant le dos, partis à grands pas. Toute la carapace de la vie me retombait sur les épaules, grise, froide, hostile comme le ciel.

Je ne comprenais plus rien à rien, et j'étais résolu à ne plus

chercher à comprendre.

Arrivant à la maison, je fus surpris de voir devant la porte une voiture attelée, sorte de tapissière chargée de valises. Ma mère, des paquets entre les mains, débouchait dans la cour.

— Ah bien te voilà ! Où étais-tu donc ? Nous te cherchions partout, il ne manquait plus que toi…

— Pour quoi faire ? demandai-je tout étonné.

— Voyons, René, tu seras toujours dans la lune, je t'ai dit ce matin que nous allions nous installer aux « Chrysanthèmes ».

Ma sœur et la tante Louise arrivaient sur ces entrefaites, toutes prêtes, le chapeau noir sur la tête.

Je dis brusquement : « Écoutez, partez toutes, ne changez rien à vos projets, moi je resterai seul ici. »

— Par exemple ! Mais qui est-ce qui s'occupera de toi ? Tout est fermé, rangé dans la maison.

— Partez, je me débrouillerai bien, ne vous occupez pas de moi, fis-je avec décision.

Et je les aidai à monter dans la tapissière dont les rideaux de cuir étaient rabattus à cause de la pluie qui tombait toujours.

Du seuil de la maison, je les regardai partir, j'agitai ma main. On me cria : « Viens le plus tôt possible. » Je fis oui de la tête. Je sentais, présente derrière moi, la maison, ma maison que j'allais avoir à moi tout seul, comme un asile. Malgré la pluie, je restai sur le pas de la porte jusqu'à ce que la tapissière eut disparu. Je voulais m'assurer qu'elles étaient parties, bien parties. Alors, seulement, je poussai la porte. Dans le couloir, je m'arrêtai une seconde pour me préparer à voir les choses, toutes les choses lorsqu'elles sont seules et loin des hommes.

# CHAPITRE NEUVIÈME

M. Fabriolle, directeur du Laboratoire des Fraudes, parapha son rapport avec complaisance. La conclusion était formelle : la poudre blanche contenue dans la boîte était de la cocaïne. Il y en avait cent cinquante grammes, quantité trop importante pour qu'on se trouve en présence de la provision d'un particulier. Il s'agissait donc de l'oubli d'un fournisseur attitré.

L'ouverture d'une instruction fut décidée, et le rapport transmis à M. Vinereau, juge désigné pour instruire l'affaire. Il n'était pas dans son cabinet ce matin-là, mais Mastre, le greffier qui ouvrait le courrier, savait ce qu'il y avait à faire. Il convoqua le brigadier Carton.

— J'avertis aujourd'hui la brigade des stupéfiants qui enverra un inspecteur si elle le juge utile. En attendant, si tu es un as, tu débrouilles la piste avant l'arrivée de ces messieurs de la capitale, et, du coup, tu passes à la première classe…

— Ça va, dit Carton. Donne-moi un mandat d'amener en blanc…

Il empocha le papier, et prit sans hésitation le chemin de l'Hôtel de l'Avenue. Jules dut raconter encore l'histoire de la jeune dame du 8 et de l'empoisonnement au véronal.

— Empoisonnement au véronal ? Mon œil, déclara Carton. Elle avait prisé un coup de trop, voilà tout.

— Mais puisque je vous dis que la boîte n'était pas à elle, mais à l'autre, celle qui avait les joues trop roses.

— Tu as vu des poules qui voyagent ensemble et qui n'aient pas les mêmes fournisseurs ?

Carton alla poursuivre son enquête à l'hôpital Saint-Antoine. Là, naturellement, l'adresse était incomplète sur la fiche de la malade, et il fit une scène dans le Bureau des Entrées. La pauvre employée du service en fut terrorisée. À tout hasard, elle déclara qu'un jeune homme était venu quelques jours plus tôt pour consulter la fiche.

— Qui était-ce ? s'écria Carton.

L'employée ne se rappelait plus le nom.

— Naturellement.

— Mais c'est un étudiant en médecine, un ami de M. Desclaux qui

habite au 104 sur l'Avenue.

Quelques minutes plus tard, Carton sonnait au 104.

— Police, dit-il en exhibant un morceau de carte d'identité. Monsieur Desclaux ?

— Mon mari est mort depuis vingt ans, monsieur, répondit Mme Desclaux. Sans doute est-ce à mon fils que vous voulez parler ? Il est à Amsterdam, mais doit rentrer d'un moment à l'autre.

— À Amsterdam ? Qu'est-ce qu'il est allé faire là-bas ?

— C'est justement qu'il ne m'en a rien dit…

— On ne passe pas la frontière sans raison. Vous le savez, mais vous ne voulez rien dire.

Alors Mme Desclaux se redressa :

— À qui croyez-vous donc parler, je vous prie, monsieur ?

Carton dut battre en retraite.

— Nous verrons plus tard… Il doit revenir bientôt, je reviendrai aussi… Votre fils connaît une certaine Odette Stevens, n'est-ce pas ?…

— Odette Stevens ?… C'est un nom que je n'ai jamais entendu. Mon fils est un garçon sérieux, monsieur… En tout cas, il ne parlerait pas à sa mère de connaissances qui ne seraient pas dignes de lui être présentées…

— Je vois ce que c'est, on ne sait rien, on ne veut rien dire, mais la police ouvre l'œil, dites-le lui, et tenez-vous le pour dit.

Mme Desclaux faillit en avoir une attaque après son départ.

À soixante-sept ans, voir venir la police chez soi ! Pour se remettre, elle décida d'aller faire une petite prière à Saint-Germain. Avec ça, si elle rencontrait le nouveau vicaire, elle pourrait peut-être lui demander conseil…

Pendant ce temps, Paul qui venait de la gare sonnait une fois, deux fois, sans succès. De guerre lasse, il descendit chez la concierge.

— Est-ce que ma mère… ?

— Monsieur Paul ! Votre maman, justement, vient de sortir, dans un état ! Il paraît que la police vous cherche !…

— La police ?

— Un inspecteur, à ce qu'il paraît… Même qu'il était d'une impolitesse…

— Mais où est ma mère ?

— Elle ne m'a pas dit où elle allait tellement elle était toute

retournée…

Paul laissa sa valise dans la loge et se rendit aussitôt aux nouvelles chez Pierre Leblanc.

— Ah ! Par exemple ! fit l’autre, te revoilà !

— La police me cherche, paraît-il ?

— Première nouvelle. S’il y avait quelque chose, je le saurais puisque nous sommes dans le même bain. Mais pourquoi as-tu filé si brusquement ?

— Pour faire l’exécuteur testamentaire… On ne m’y reprendra plus… Ah ! Mon ami !…

Pierre sonnait le domestique pour avoir à boire. Paul but son verre de porto d’un seul coup.

— Raconte, fit alors Pierre en remplissant le verre à nouveau.

— Voilà… Quand Desbois-Santerre a vu que ça n’allait plus, il m’a remis un paquet cacheté à porter en cas de malheur à une personne habitant Amsterdam. Je n’ai eu le nom que le dernier jour : Marguerite Audivisier.

— Marguerite Audivisier, mais elle était ici !

— C’est ce que j’ai appris plus tard… Comme un bon couillon, je suis parti pour Amsterdam. Je débarque dans le patelin, j’ai assez de peine à trouver l’adresse indiquée, au milieu d’un tas de bicoques à pignons triangulaires. Il fallait dire un mot de passe. On me reçoit avec des airs étranges : la personne est en voyage, reviendra dans quelques jours… J’attends, je repasse, toujours rien. Je m’embêtais, j’allais foutre le camp quand on me dit qu’il y a du nouveau. On m’embarque dans une vedette automobile. Une demi-heure de navigation dans le brouillard. Nous accostons à une péniche. À bord, des gaillards masqués nous palpent, je commençais à ne plus rigoler. On me pousse dans une grande cabine où se trouvaient déjà une dizaine de types, hommes et femmes, tous masqués. Je pensais qu’on avait dû se tromper, m’aiguiller de travers… Un homme et une femme s’engueulaient devant les autres. « Non, pas un assassinat, un duel », disait l’homme, « et vous avez essayé de me trahir ! » Je n’y comprenais rien. Alors je décide de leur faire une blague, je déclare : « Je voudrais parler à Marguerite Audivisier de la part du professeur Desbois-Santerre. » Ah ! Mon ami, quel silence ! Tous les masques se tournent vers moi. Brouhaha, on me pousse dans une pièce voisine. Un grand costaud me demande des explications. Je les donne de bon cœur. Il sort, revient avec la poule qui s’engueulait avec le type, une grande bringue maigre : c’était Marguerite Audivisier… Dis donc, il est joliment bon, ton porto…

— Vas-y. Et alors ?

— Alors, elle m'a posé des questions sur nous, sur notre groupe, sur l'activité de Desbois-Santerre quand il était ici. Elle paraissait surtout désireuse de savoir s'il avait soigné quelqu'un. Je lui rends les papiers, et je me fais reconduire chez les honnêtes gens le plus vite possible. Toute cette mascarade m'avait gelé. Desbois-Santerre était décidément embringué dans trop d'histoires louches. Je ne demande plus qu'à me tirer les pieds de toute cette affaire… Et cette histoire de police à mon retour ! Ça la fiche mal ! Avec ça, il faut que j'aille voir si ma pauvre vieille n'est pas rentrée…

Au 104, il sonna trois coups avec l'autorité d'un homme qui n'a plus soif. À travers la porte, il entendit la voix de sa mère : « Je parie que c'est lui ! »

— Mais oui, c'est lui ! cria-t-il, mi-furieux, mi-joyeux.

# CHAPITRE, DIXIÈME

Quand je m'éveillai, le lendemain, il faisait beau. Les roses du jardin avaient fleuri sous l'averse de la veille ; les oiseaux, sentant la maison abandonnée, s'étaient donné rendez-vous sur la pelouse. Je restai longtemps à la fenêtre de ma chambre au deuxième étage, regardant au loin par-dessus les clôtures et les toits les échappées vers la campagne où flottait une brume bleue, çà et là assombrie par les premiers contreforts de la forêt des Sept-Pies. Puis, j'allai m'habiller dans le cabinet de toilette de mes parents où se trouvait la baignoire. Je me sentais heureux d'avoir tant de place pour moi seul, de pouvoir me promener, presque nu dans les couloirs, sans crainte de rencontrer personne.

Je me rasai devant la petite glace très commodément vissée par mon père, à bonne hauteur dans le bois de la fenêtre. Mon rasoir n'était pas fameux, je m'avisai que ceux de mon père pouvaient être meilleurs. J'en essayai un. Le manche en avait été lentement jauni au contact journalier de ses doigts. Cette pensée m'émut et, du coup, je me coupai légèrement le menton. Dans un tiroir, je trouvai une petite pierre antiseptique comme en ont les coiffeurs, et dont mon père devait se servir en pareille occasion. Il y avait encore beaucoup de petites choses à lui dans ce tiroir : un sac à éponge, une boîte à savon en aluminium, un vieux fer à friser les moustaches, qui ne devait plus lui servir depuis longtemps puisqu'il portait les moustaches en brosse. Mais, qui sait ? Peut-être était-ce le fer dont il faisait usage à l'époque où, au quartier latin, il sortait avec Desbois-Santerre ?… Je me demandais maintenant pourquoi Desbois-Santerre, qui savait bien que j'étais le fils de son ancien camarade, ne m'en avait jamais parlé, à moi qui l'approchais de plus près que les autres, et me montrais attentionné comme un disciple ? Pourquoi m'avait-il caché cela ?

Les volets du bureau n'avaient pas été ouverts depuis le soir de l'accident, ma mère évitant d'entrer dans cette pièce. Mais elle avait rassemblé sur le buvard les objets retirés des poches de mon père. Je trouvai là sa pipe, son revolver (il portait toujours un revolver depuis que nous avions été cambriolés aux « Chrysanthèmes »), sa montre, une grosse montre en nickel avec une chaîne terminée par une espèce de patte de bretelle qu'il attachait d'une façon désuète à un bouton de son pantalon. Je m'étonnai de voir combien il avait peu changé dans ses habitudes, et combien, dans ces petits détails, il était resté tel qu'il

avait dû être aux environs de la vingtième année. Était-ce par goût, ou par avarice, qu'il se montrait si conservateur ? Il y avait aussi son portefeuille qui contenait le permis de conduire, un carnet de timbres entamé, des cartes de visite, sa carte d'électeur, une lettre du Ministère des Finances annonçant que sa demande de mise à la retraite était acceptée – cela remontait à seize ans presque – et enfin l'original de la lettre adressée à Desbois-Santerre et que m'avait volée ma sœur.

La nuit me surprit au milieu de l'inspection des divers tiroirs du bureau. J'avais passé toute l'après-midi enfermé, mais je ne ressentais aucune envie de voir des figures humaines. J'allai faire un tour dans le jardin. Je ne pensais à rien, sauf peut-être à cette question que je me répétais intérieurement : « Pourquoi Marguerite Audivisier a-t-elle tué mon père ? »

Durant la nuit, j'eus un cauchemar. Dans ce cauchemar, je m'étais trouvé en présence d'un homme à barbe, sale et déguenillé, et ayant toutes les apparences d'un animal traqué. Soudain, il avait arraché sa barbe, et j'avais reconnu Desbois-Santerre. Il m'avait dit :

— Ma fille est venue me chercher à l'institut médico-légal…

— Votre fille, votre fille, lui avais-je dit, pourquoi a-t-elle tué mon père ?

— Ce n'est pas elle, c'est moi, j'avais encore une balle à tirer depuis le quartier latin. Croyez-vous que ma fille aurait eu, seule, la force de porter le cadavre du Parc sur la route ?

Puis il avait pris une tête d'oiseau, de merle, et s'était mis à siffler :

*La p'tite Léonie*
*M'avait bien promis*
*De m'faire un tapis…*

J'avais fermé le poing pour lui lancer un coup direct dans la figure en poussant un grand cri qui m'éveilla.

J'étais trempé de sueur. Il était huit heures du matin. Dans la maison silencieuse, je restai au lit, songeant à mon cauchemar. Il ne ressemblait pas du tout à mes autres hallucinations. De celles-ci, je gardais le souvenir d'avoir été en présence de personnages véritables, tandis que, dans cette image de Desbois-Santerre, je voyais aisément qu'il s'agissait d'un fantôme de ma seule imagination. Pourtant, une phrase du fantôme me semblait pleine de bon sens : « Croyez-vous que ma fille aurait eu la force de porter le cadavre du Parc sur la route ? »

Dans la matinée, je recommençai à inventorier les tiroirs de mon père. Ils contenaient quelques dossiers relatifs à l'achat de la propriété

des « Chrysanthèmes », à un litige que nous avions eu avec le voisin au sujet d'un mur. J'admirai comme les pièces étaient en ordre et soigneusement épinglées. Mon père avait conservé de ses habitudes d'ancien fonctionnaire un goût pour les paperasses. Comme je n'avais absolument rien à faire, je lus tous ces documents, même les imprimés. C'était tout le passé de la famille qui défilait sous mes yeux. Je retrouvai, ce faisant, ce tic qu'avait mon père et qui, étant enfants, nous frappait ma sœur et moi : il se tirait les poils du sourcil gauche pendant toutes les lectures qui demandaient une certaine concentration d'esprit.

Un autre tiroir contenait les papiers de famille : l'acte de naissance de ma sœur et le mien, le contrat de mariage de mes parents que je lus de bout en bout. Je reconnaissais au passage certains objets mentionnés dans le contrat : la grande pendule à balancier de la salle à manger, la commode de l'antichambre… Rien n'avait changé… J'aurais souhaité trouver des documents antérieurs à l'époque du mariage de mon père, mais là je me trouvais en présence d'une lacune. Devant la méthode dont il avait fait preuve pour le classement de ses archives, il semblait bien que la lacune eût été voulue.

Dans un coin de la pièce, j'avisai une vieille caisse, dont mon père, – je reconnaissais bien là son travail, – avait transformé un côté en panneau mobile faisant battant d'armoire. La caisse contenait plusieurs années du journal : *La Moto pour tous*, et toutes les factures acquittées au cours des dernières années. Elles étaient classées par ordre de date. Je commençai à dépouiller les liasses, et vis ainsi se succéder tout ce qui était peu à peu entré dans la maison : la moto, la petite auto que nous avions eue avant, les rideaux du salon, la baignoire… Puis ce furent les trimestres du lycée, les notes des fournisseurs, de l'eau, du gaz, mes notes de tailleur, celles des chapeaux de maman et de ma sœur, la fameuse caisse de champagne… Je remontai jusqu'à l'achat du berceau, dont la facture portait à quelques jours près la date de ma naissance… Toute l'histoire de la vie, de la famille se trouvait rassemblée là, dans la monotonie de ces règlements périodiques de loyer, de gaz, d'électricité… La pensée que, moi aussi, plus tard, j'aurais à acquitter peu à peu, jour après jour, les mêmes notes, et que toute ma vie pourrait se raconter ainsi avec des quittances, cette pensée me rendit malade d'ennui et de tristesse… J'allai me coucher la mort dans l'âme.

Je rêvai de mon père. J'étais assis dans un coin de son bureau, tout enfant, dans le petit fauteuil d'osier, – le même dans lequel j'attendais si douloureusement l'heure où allait venir mon professeur d'anglais pour la leçon supplémentaire, – et mon père, qui épinglait des factures, disait : « À quoi ça sert-il un plumier ? Dès que tu as de l'argent, tu le

dépenses bêtement. » Puis, il tombait mort, tout d'un coup. Moi, j'allai m'asseoir à sa place. De cette place, je regardais le petit fauteuil d'osier qui restait vide dans le coin, je lui disais adieu, comme à quelque chose qu'on quitte pour toujours. Avec ses barreaux, il me faisait l'effet d'une cage où les oiseaux ne chanteraient plus jamais. Et je continuais, comme avait fait mon père, à épingler les factures restées sur le bureau…

Au matin, je me rappelais encore très bien ces rêves qui n'étaient que des rêves. Mais il me suffisait de plonger la tête dans la baignoire pour les dissoudre et en être délivré. Car, chaque matin de ce mois de mai qui était merveilleux de tiédeur et de clarté, je connaissais un instant d'allégresse durant lequel j'oubliais tout avec facilité. Je laissais la fenêtre du cabinet de toilette grande ouverte, et, du fond de la baignoire, je regardais le ciel, les cimes des arbres, avec toutes leurs feuilles maintenant, j'écoutais les bruits venus du jardin, et je suivais à travers l'eau tiède le trajet des rayons du soleil qui venaient jeter des taches jaunes sur mon corps nu.

Une après-midi, j'allais et venais dans le cabinet de mon père, fumant sa pipe, en prenant, sans y penser, une de ces poses favorites : les mains derrière le dos, les épaules un peu effacées, la tête penchée vers le sol… Je l'avais souvent vu se promener ainsi dans le jardin après le déjeuner… Et, de même qu'il s'arrêtait parfois devant un arbre ou un rosier pour regarder une éraflure d'un tronc, ou des pucerons qui mangeaient les feuilles, tout en fronçant les sourcils avec un air qui le rendait méchant, je m'étais arrêté devant l'étagère où il rangeait ses livres, fronçant aussi les sourcils car j'étais mécontent de ne voir là que des volumes aux titres affligeants.

Mon père avait horreur des livres, parce qu'il fallait les acheter, je suppose. Sur les rayons, il n'y avait guère que des règlements d'administration publique, des livres de Droit, quelques dictionnaires, toutes choses qui avaient dû lui servir dans son métier et qu'il avait gardées comme il gardait tout. Au hasard, je pris un petit code Dalloz, à reliure souple, et je le feuilletais distraitement quand je tombai entre deux pages sur une carte-lettre très vieille et jaunie. Elle était adressée à mon père, à l'Hôtel de la Sorbonne, à Paris. L'encre toute pâlie rendait difficile la lecture. En m'approchant de la fenêtre, je déchiffrai :

*Tout va très bien. J'ai commencé à parler de la chose et ils ne m'appellent plus que « la fiancée ». Ne fais pas de folies pour la bague, si tu savais ce que je m'en fiche ! Et puis, je te défends d'aller chez Nénette pendant que je n'y suis pas, je suis jalouse. Tous les pommiers sont en fleurs, admirables, je voudrais que tu sois là, avec moi. Et si tu savais les beaux pigeons qu'ils élèvent ici ! Dans le train, en venant, il y avait un type*

*qui me regardait, j'aurais voulu que tu voies sa tête ! Je ramènerai un jambon qu'ils ont promis de me donner, et mardi prochain, mon coco, tu me verras débarquer à la gare. Je sentirai, le chemin de fer mais tu m'embrasseras bien quand même, dis ?*

*Léonie.*

*P. S. – Ils n'en revenaient pas, tous, de voir mon manteau de fourrure !*

Du portefeuille, je retirai la lettre adressée à Desbois-Santerre, je comparai les écritures. Il ne pouvait y avoir de doute, c'était bien la même personne. L'histoire se lisait assez clairement : une vieille aventure au quartier latin, une petite fille qui change de mains, la brouille et le duel entre les deux amis de la veille. Je considérais la lettre et la carte adressée à chacun des rivaux, et qui, après plus de vingt ans, se trouvaient réunies dans ma main. J'avais recueilli ce double héritage…

J'essayai de me figurer quel genre de personne pouvait être Léonie Audivisier, cette première fiancée de mon père : une grisette du quartier latin portant un cabriolet, une robe à tournure, qui volait sur les balançoires de Robinson. Et voilà ce qui avait été cause de toute l'histoire !… Ce n'était que ça !… Ce n'était que ça !… Je me sentais déçu, comme on l'est dès qu'on a la solution de l'énigme.

Comme il faisait ce soir-là une chaleur exceptionnelle, je m'installai pour dîner dans le jardin. Je dressai la table en fer sous les branches basses du cerisier où s'emmêlaient des ramifications de la glycine. Je pris le plus confortable des fauteuils pliants et, tout mon repas étalé sur la table afin que je n'eusse plus à me lever, je commençai par songer lentement dans la tiédeur de l'air et l'odeur des feuilles chaudes.

Le couchant devant moi était magnifique. Le ciel était chargé de nuages, mais à l'horizon s'était produite une éclaircie par laquelle filtraient de grands rayons qui faisaient de l'amoncellement des nuées une manière d'apothéose à la gloire du soleil du soir. J'avais été prendre à la cave une de ces bouteilles de champagne dont je venais de retrouver la facture. Dans la douceur du crépuscule, j'en bus un verre, puis deux, puis trois… J'allumai un cigare, un de ceux que mon père tenait en réserve. Le monde devant moi n'était plus fait que de ces volutes qui planaient très haut pour capter des reflets d'or sur leurs bords. Un mot me paraissait correspondre au spectacle avec une exactitude qu'aucune peinture n'eût pu atteindre : ce mot était l'Oubli, avec un O majuscule. « L'Oubli », je répétai le mot tout haut, et cela était moelleux comme les grappes des glycines qui pendaient au-dessus de ma tête, et presque de la même couleur, à peine un peu teinté de

gris. Je voyais le mot « Oubli » s'inscrire en grandes lettres devant moi sur le ciel, et c'était vers lui que j'allais, tout en le contemplant. Mais, de même que dans « Oubli », un point perdu sur l'*i* semble ne pas faire partie de la coulée du mot ; de même, dans le ciel sur ma tête, je voyais encore une petite touche d'espace, bleu de nuit, et par cette ronde déchirure, qui était le point sur l'*i* de ma vie, je prenais conscience qu'au-delà de mon oubli se préparait une voie par laquelle j'allais m'évader de la grisaille des choses. Par cette imperceptible fissure au firmament de mon songe, il me serait donné de m'enfuir pour retrouver mon monde, le monde des choses qui n'appartenaient qu'à moi… Un instant, je me sentis en équilibre avec la liberté d'osciller entre la terre et l'au-delà, ludion aisé qui peut monter ou redescendre au gré de son désir, mais déjà je hâtais le pas, déjà je me pressais de peur d'être en retard. L'horloge, à la façade de la gare, m'avertissait que je n'avais plus que cinq minutes avant l'arrivée du train…

Elle sauta légèrement du compartiment sur le sol. Piqué sur le cabriolet dont elle était coiffée, un nœud de taffetas bleu pâle faisait paraître plus bleus les iris de ses yeux. Comme entre deux doigts elle étirait sa jupe dont les grandes fleurs brodées s'étaient froissées pendant le voyage, elle semblait faire la révérence, et la tête penchée laissait voir sa nuque où volaient des frisons. Un peu ému devant son élégance, je ne trouvai rien à dire. Je voulus prendre les bagages, et devant un paquet enveloppé de papier transparent, murmurai : « Ah oui ! C'est le jambon. » – « Mais non », dit-elle, « comme tu es sot ! Ce sont des fleurs », et déchirant un coin du papier, elle me fit voir un grand bouquet de marguerites.

— Nous repartons tout de suite, dis-je, je t'emmène ; ce soir nous dînerons à Robinson.

Je pris son bras, que je serrai, ému de sentir sa chair mobile autour de l'ossature fragile.

— Oh ! Tu sais, dit-elle mollement, la campagne, je sors d'en prendre.

Cette trivialité me déplut ; et aussi son absence d'enthousiasme pour accueillir le projet que j'avais si lentement mûri avec ravissement. Je l'entraînai pourtant, un peu malgré elle.

Nous entrâmes dans une guinguette, l'arbre était libre. Elle fit quelque résistance pour monter. Quand nous fûmes sur la plateforme, au milieu des branches, elle retrouva un pâle sourire. Le vent du soir jouait avec les brides de son chapeau ; le petit volant de dentelle qui bordait son ombrelle palpitait comme une chose vivante.

— Tu es belle, dis-je.

Comme elle semblait triste, moins allante que je ne l'espérais, je soupirai : « Léonie, ma chérie, qu'as-tu ? Es-tu fatiguée par le voyage ? »

— Rien, rien », fit-elle. Mais je la sentais lointaine, en proie à quelque pensée où je n'avais pas part.

— J'ai une surprise pour toi, murmurai-je en m'approchant.

Je lui tendis l'écrin qui contenait la bague. Elle la mit à son doigt, écarta la main pour juger de l'effet. J'étais le plus attendri de nous deux, je balbutiai : « Léonie, mon cher amour… ». Elle se laissa embrasser, sans résistance, mais sans élan. Je prolongeai l'étreinte. Enfin ! Je la tenais dans mes bras, je la retrouvais ! Elle se dégagea brusquement. D'en bas, le garçon m'appelait pour que je débarrasse le monte-charge des plats qu'il envoyait. Je mis le couvert, je disais : « Comme je me suis trouvé seul durant le temps où tu n'étais pas là !… Si tu savais comme j'ai pu être bête, pensant à toi sans relâche. J'étais si seul… André, lui-même, était parti aussi… » Elle tourna vers moi un regard rapide quand je prononçai le nom d'André, et je précisai :

— André Desbois-Santerre, tu sais bien qui je veux dire ?… Où es-tu donc ce soir, ma chérie ? Parle-moi. Dis-moi ce qu'ils ont dit là-bas. Alors, ils ont accepté ? C'est fait ? décidé ?

— Demain, demain, fit-elle d'une voix lasse. Laisse-moi reprendre mes idées.

Je me rapprochai d'elle. Elle, de la main, s'amusait à jouer avec ma cravate lavallière, – pour me tenir à distance peut-être. Mais comme nous avions commencé par manger les oranges, je sentais sur ses doigts l'odeur du fruit mêlé à celle de sa chair, qui venait à moi comme une ombre chaude et vivante.

— Ma chérie, je voudrais tant que tu sois heureuse. Vraiment tu étais fière du manteau que je t'ai donné ? Tu verras, plus tard, quand je pourrai, quand je serai très riche, je te donnerai tout, tout ce qui te fera envie…

Elle dit : « Mais je serai vieille. »

— Jamais, bien sûr, et nous ferons tant de choses ensemble que tu n'auras pas le temps de t'apercevoir du temps qui passe.

— Il passe pourtant », soupira-t-elle, et elle ajouta assez brusquement : « Toi, tu ne seras jamais riche ! »

— Eh bien, je m'en fiche, après tout, dis-je. Je m'en fiche, si tu m'aimes…

— Moi, je pourrais gagner de l'argent, dit-elle après un silence.

Elle semblait peu à peu s'éveiller, retrouver la parole.

— Et comment ? demandai-je.

— Avec des pigeons, » fit-elle. Et je sentis, plutôt que je ne vis, un sourire sur ses lèvres.

J'en profitai pour rire, pour me forcer à rire. J'allais la plaisanter sur son amour des oiseaux, quand elle me dit :

— C'est plus sérieux que tu ne crois.

Et, brusquement, d'un ton qui me fit mal, elle décida : « Rentrons. »

Chez elle, je vis d'abord sur la table une cage avec un oiseau. Elle changea l'eau du petit abreuvoir, glissa un morceau de sucre entre deux barreaux. L'oiseau chanta. Attendait-elle ce signal ? Elle se tourna vers moi pour dire :

— Pardonne-moi si je te fais de la peine, mais je ne peux plus continuer, je ne peux plus continuer cette vie… Toi et moi, c'est impossible… Une occasion m'est offerte… Je gagnerai ma vie, je la gagnerai bien, ailleurs… Pour toi, ce sera une charge de moins…

Je reçus le coup en plein cœur. Je comprenais tout maintenant : sa froideur, ses silences. Dans un cri rauque je demandai : « Qui ? Qui est-ce ? »

Elle continuait, avec des phrases maladroites, mais l'air farouchement décidé :

— J'en ai assez, comprends-tu, je veux vivre. Vivre, tu sais ce que ça veut dire ? Je ne veux plus être pauvre. J'en ai assez des omnibus, des bottines percées, des repas à dix sous, de ces envies qui rongent sans que jamais on puisse les satisfaire… Moi aussi, je veux des voitures et des toilettes dans mes placards, et connaître autre chose que l'attente éternelle sous la lampe… Attendre, toujours attendre… La vie n'est pas ici. C'est autre chose que je veux, que j'aurai… Quant à la patrie, c'est une idée de riche ; moi, j'étais trop pauvre… Le métier que je vais faire n'est pas celui que tu crois. Ne cherche pas à me revoir, jamais. Tu aurais honte, et tu ne comprendrais pas…

— C'est André, hurlai-je, je le tuerai, je le tuerai.

Je donnai dans la cage un coup de poing qui la fit voler à travers la pièce. Puis, sans forces, je tombai dans un fauteuil, la tête dans les mains.

Une grande lueur rouge vint m'emplir les yeux. L'explosion m'arracha à moi-même. J'ouvris tout grands les yeux, mais ce ne fut que pour voir un nouvel éclair, tandis que le grondement du tonnerre secouait les couches d'air alourdi.

J'étais seul, sous l'orage, étendu dans le fauteuil au milieu de la pelouse devant la maison familiale. En un clin d'œil, la pluie me

trempa jusqu'aux os. Je me précipitai à l'abri de la maison. Des bouffées de vent secouaient portes et fenêtres, faisant claquer les volets sur les murs. Les éclairs se succédaient sans arrêt. Alors, pour mieux voir, je montai au grenier, j'ouvris la lucarne du toit et, sans me soucier de la pluie qui me fouettait le visage, je regardai les cimes des arbres s'incliner très bas devant l'orage, les jeunes feuilles, arrachées comme des feuilles d'automne, voler à travers les airs. Plus loin, les éclairs tombaient sur la forêt des Sept-Pies. Des flammes même jaillissaient çà et là, tandis que le vent emportait en trombe des colonnes de fumées qui prenaient des colorations fantastiques. C'était un vrai cyclone.

De voir le monde réel, le monde ordinaire, bouleversé par l'orage et devenir fantomatique à la lueur des éclairs, le faisait plus proche de mon monde intérieur. Il semblait plus fragile, plus propice à recevoir mes songes. Oui, c'était bien Léonie Audivisier qui venait de m'apparaître, cette fille enfuie avec Desbois-Santerre, plus riche, plus séduisant peut-être que ne l'avait été mon père… Mais maintenant, je comprenais, la comédie n'avait pas été inutile, je comprenais la colère de mon père devant la trahison de celle qu'il aimait. Il me suffisait de penser à mon propre désespoir en ce jour de détresse où, devant moi, s'était fermé le visage d'Autrechose, ce jour où la mort avait fait place à la vie. J'avais été vaincu, cette fois-là, mais ici je ne me laisserais pas faire. Je me sentais repris par le sang qui coulait dans mes veines. La vieille querelle, je la faisais mienne. Et je vengerais mon père ! L'orage qui grondait sur la forêt des Sept-Pies n'était que la manifestation de la colère de ce Desbois-Santerre, que je reniais, et qui, enterré près de la petite mare, communiquait à toute la nature son ressentiment de me voir, moi le fils et le vengeur, au courant de l'aventure !

Je bravai cette colère, je ricanai, la tête passée dans la lucarne du grenier, sans me soucier des grêlons qui me criblaient le visage. La lutte commençait entre moi et l'orage, entre moi et la colère de Desbois-Santerre. Mais j'étais invincible, dressé sur le toit de la maison paternelle. Et comme l'orage redoublait, je hurlai dans le vent des imprécations à l'adresse de ce Desbois-Santerre et de sa fille l'Audivisier. Non, il n'y avait pas Autrechose, il n'y avait qu'une chose : la vengeance.

Je brandissais le poing dans la direction de la forêt. Bientôt, cette menace me semblant insuffisante, pour faire aussi ma partie dans le concert, pour répondre à cette provocation de la voix de l'orage, de la voix de Desbois-Santerre, j'allai chercher le vieux revolver de mon père. Dressé sur le toit, je déchargeai les douze balles dans la nuit, dans la direction de la forêt des Sept-Pies, pour donner au vieux séducteur un premier avertissement. Il m'entendit, car, après le dernier

coup de revolver, le tonnerre cessa.

Mes vêtements étaient à tordre quand je redescendis. Je rechargeai avec soin le revolver, et le posai sur la table de nuit. Puis, sachant qu'avant tout, pour accomplir la tâche que je m'étais fixée, il me fallait du calme et des forces, je m'étendis et m'ordonnai de dormir.

# CHAPITRE ONZIÈME

Au matin, avant de me mettre à ma vengeance, je décidai de rendre visite à la tombe de mon père. Elle était toujours recouverte de terre, la dalle commandée n'étant pas encore posée. Au-dessus des fleurs de l'enterrement, déjà fanées, se dressait la croix noire provisoire portant son nom, notre nom. Je m'étais proposé d'y méditer un instant, mais je n'éprouvais pas du tout d'émotion. Le matin, j'ai toujours l'imagination plutôt calme. Sous le soleil clair, le cimetière était désert, je préférai m'y promener un peu.

Je souhaitais aussi m'habituer à la compagnie des morts, avant d'aller dans la forêt des Sept-Pies procéder à l'exhumation profanatrice que je méditais. Mais je trouvai la compagnie des morts aussi discrètement indifférente que celle des arbres et des pierres ; et c'est en vain qu'en marchant dans les petites allées, j'évoquai la présence proche des cadavres pour créer en moi une mentalité d'oiseau de proie.

Deux moineaux s'abattirent sur une dalle, mêlant leurs ailes et se becquetant au milieu d'un concert de cris aigus. Je considérai leur manège, trouvant plaisant qu'ils aient choisi une tombe pour s'ébattre. Désireux de connaître le mortel favorisé de ces honneurs posthumes, je m'approchai de l'inscription. Je fronçai les sourcils, je croyais lire Audivisier. Je ne me trompais pas, la pierre portait : *Léonie Audivisier*, suivi de deux dates. Elle était morte quinze ans plus tôt. La stupéfaction me cloua sur place. Que faisait là ce cadavre ?

Un jardinier, qui désherbait l'allée, ne put me renseigner. Quand je lui eus montré la tombe, il me dit :

— Ah oui ! C'en est une – il voulait dire une tombe – qui, a toujours été entretenue. Les fleurs qui sont là – il montrait une gerbe toute fraîche d'arums – j'ai vu la personne qui les a apportées ce matin quand elle a passé la grille. C'est une jeune dame en imperméable qui a l'air pas commode.

J'appris ainsi que Marguerite Audivisier était revenue. Et aussitôt, la pensée me vint que j'avais été bien imprudent de sortir sans mon revolver. Mais cela fut très fugitif, et je questionnai encore avec assez de liberté d'esprit le fossoyeur. Pour obtenir des renseignements sur les tombes, il me conseilla de m'adresser à la mairie, au service municipal des pompes funèbres.

À la mairie, un vieil employé à cheveux blancs, à moitié sourd, mit sa main en cornet pour m'écouter. Je n'osai pas trop crier, mais je vis son visage s'éclairer.

— Léonie Audivisier, me dit-il, mais justement il y a quelque temps on est déjà venu me trouver à son sujet, je n'ai rien pu dire de bien précis. Ici, je ne m'occupe que de la répartition dans le cimetière, j'ai seulement le plan, la durée des concessions. Mais cette Léonie Audivisier, je me rappelle, et je l'avais dit à ce monsieur, oh ! Voilà bien quinze ans qu'elle doit être là – c'était l'année où mon petit-fils est mort de la coqueluche, oui, c'est bien ça, ça fait quinze ans – on en avait parlé dans les journaux, elle s'était empoisonnée. C'est la municipalité qui s'est occupée de l'enterrement. Elle avait de l'argent sur elle, on a pu faire les choses assez bien. Mais il y a eu une affaire de saisie sur les sommes qu'elle détenait, ça a fait des tas d'histoires… Ah ! Si tous les morts nous donnaient autant de mal !

— Elle s'était empoisonnée ?

— Oui, on en avait parlé à l'époque. Il y avait une affaire militaire là-dessous. Mais ça, je ne me souviens plus. Si ça vous intéresse, vous devriez aller voir M. Delorge.

— Monsieur Delorge ?

— Oui, l'archiviste départemental. C'est un homme qui sait tout. Il n'est pas souvent aux Archives, mais vous le trouverez chez lui : il habite à côté du nouveau magasin d'alimentation générale, au coin de la rue des Bons-Pêcheurs. Allez donc le voir, c'est à dix minutes d'ici, cinq minutes peut-être pour vous qui êtes jeune et avez de bonnes jambes…

Par extraordinaire, l'archiviste n'était pas chez lui, mais à son bureau. Je dus prendre le chemin du bâtiment des Archives, à l'autre bout de la ville. Je parvins devant la porte peinte en marron sur laquelle s'enlevait en lettres blanches : *Bureau de Monsieur l'Archiviste*. Je frappai, j'entrai et exposai fort posément mon désir d'obtenir des renseignements sur Léonie Audivisier. Le personnage qui était derrière le bureau me demanda :

— À quel titre ?

Je compris aussitôt, et peut-être plus encore au timbre de sa voix qu'à l'expression de son visage, que j'avais à faire à un humoriste. Cette pensée me fut un peu consolante. Avec une discrète sympathie, je répondis de façon ambiguë :

— À plus d'un titre, car c'est très important pour moi.

Le personnage ajusta son lorgnon, gratta de chaque côté de sa bouche, les poils d'une petite barbiche rousse, et dit :

— Aux termes d'un arrêté préfectoral en date du…, la date m'échappe, la communication des archives n'est autorisée qu'aux personnes justifiant d'un diplôme de licencié.

Je déclarai que j'étais bachelier. L'homme leva les yeux. Toute sa physionomie feignit la consternation, et enfin, levant sa lèvre sur des dents jaunes, il me demanda :

— Monsieur, aimez-vous le Pernod ?

Je fis oui au hasard.

— Et vous jouez aux dames, sans doute ?

— Sans doute, fis-je en écho.

— Alors je vais voir ce que je peux faire pour vous. Suivez-moi.

Il m'entraîna à la terrasse d'un café sordide où il commanda deux Pernods et le jeu de dames. Je ne protestai pas ; j'étais à sa discrétion. Tout en plaçant les pions sur le damier crasseux dont la seule vue me faisait lever le cœur, il déclara d'un ton sentencieux :

— Il n'y a pas cinq personnes par an qui viennent consulter les archives. Félicitons-nous en, monsieur, car le passé doit dormir. Il y a quelque impiété à troubler son repos…

Je voyais bien qu'il profitait de ce qu'il pensait être ma naïveté pour jouer avec plus d'aisance son stupide personnage. Mais j'entrai dans son jeu, plus par lassitude que par habileté. Il manquait une dame blanche qu'il se mit en devoir de remplacer avec une rondelle de bouchon, en bougonnant dans sa barbiche :

— L'affaire Léonie Audivisier, une vieille affaire, monsieur, vous deviez être bien jeune…

Il se tut, absorbé par la confection de la dame manquante.

— Léonie Audivisier ! reprit-il en posant la rondelle sur la case vide, – comment peut-on s'appeler Léonie ? – Ah ! vous êtes bien tombé, monsieur, je connais cette affaire, il suffira que je feuillette ma mémoire devant vous, et vous échapperez aux redoutables embûches que dressent sous les pas du chercheur les catalogues des Archives… Je la connais cette affaire ; elle vient de revenir sur l'eau ; elle en avait besoin tant elle était couverte de poussière. Le Conseil de guerre qui jugeait l'affaire Desbois-Santerre a demandé communication du dossier, je l'ai reconstitué, constitué, devrais-je dire. Il m'en a coûté un mois de travail, soit deux mille cent, douze francs quatre-vingt-quinze, augmentés, il est vrai, de l'indemnité pour charge de famille. Et l'on dit que les fonctionnaires volent l'État !

Je l'écoutais, mais je tenais les yeux baissés sur le damier pour ne pas trahir l'excès de ma curiosité. Il crut que je méditais un coup.

— Ah ! Si vous jouez la défense Krakover, c'est le pion d'angle qu'il fallait pousser, mais maintenant c'est joué… Il y a quelque quinze ans, cher monsieur, la belle Léonie tirait ses ressources les plus claires du Service des Renseignements d'une puissance étrangère. Elle avait aussi d'autres ressources : en cette ville de garnison, le militaire s'ennuie et songe à l'amour… Donc, elle allait dans les cafés, – ici même, peut-être, sait-on jamais ? Et du client portant l'Uniforme de Mars, cette prêtresse de Vénus tirait quelques subsides sans doute, quelques renseignements peut-être, qu'elle s'entendait à monnayer, auprès de la puissance étrangère précisément… Sur le point d'être prise, elle préféra la mort. On trouva plus de dix mille francs dans le sac à main qu'étreignait sa main crispée… La revanche, maintenant, vous avez les blancs…

D'un air méprisant, il poussa un pion du coin de son lorgnon en fil de fer dont il venait de nettoyer les verres.

— Vous êtes-vous demandé quelquefois, monsieur, ce que les espions à la solde de l'étranger peuvent bien espionner ?… Moi, qui depuis trente ans habite cette ville, je n'ai jamais eu vent d'aucun secret intéressant la défense nationale, mais les militaires se font, paraît-il, d'autres idées à ce sujet. Mon ami, le greffier du Conseil de guerre, m'a dit qu'une seconde ligne de défense fortifiée passe non loin des collines qui entourent la ville. C'est bien possible, je ne vais jamais à la campagne… Il faut prendre, eh ! Oui, il faut prendre… Et que dites-vous de ce coup-là ?

Il éclata de rire en me raflant sept pions.

— L'instruction ouverte, après la mort de la belle, révéla, cher monsieur, un goût assez curieux de cette femme pour les oiseaux… Une cage était dans sa chambre, et son hôtelier avait ordre d'apporter chaque jour du mouron frais, du millet et des os de seiche où, comme vous le savez, ces bestioles aiguisent leurs becs. Mais les militaires s'attendrissent peu sur l'aviculture. Un sous-officier du train des équipages, envers qui l'infortunée Léonie n'avait pas été cruelle, déclara avoir surpris dans les doigts de sa maîtresse un de ces tubes légers dans lesquels l'œil expert peut reconnaître l'enveloppe où se glissent les dépêches que l'on souhaite confier à l'aile des pigeons voyageurs. Au hasard d'une promenade, un lieutenant des Eaux et Forêts découvrit un colombier rustique dans la forêt des Sept-Pies. Il n'en fallut pas plus, et ce fut tout.

— Dans la forêt des Sept-Pies ? dis-je avec un certain retard.

— Eh oui, fit-il en me soufflant au visage, dans un ricanement qui tenait du hoquet, son haleine anisée, cette forêt porte un nom qui la prédestine à servir de gîte à la gent emplumée… Un poète comme moi

ne saurait s'en montrer surpris, car je suis poète, cher ami… Donc, j'en étais à ce point où, avec les années, la triste aventure de Léonie, la traîtresse, était si bien classée qu'elle était sortie de toutes les mémoires quand, au cours de l'affaire Desbois-Santerre, une dénonciation révéla que l'inculpé avait jadis été l'amant de cette femme. Du coup, la nécessité de l'archiviste départemental s'avéra impérieuse. On se tourna vers moi, comme vers la lumière, à venir. D'entre les casiers de sapin sur lesquels j'exerce ma garde vigilante, je pus alors sortir le fragment du passé dont je viens de retracer pour vous la rapide esquisse, et je le livrai tel quel à l'ingéniosité de l'accusation qui sut faire le reste et obtenir le résultat que vous savez sans doute…

— Ah ! Monsieur ! dis-je, me laissant aller malgré moi à son ton, c'est en effet cela que je désirais apprendre. Ne pourrais-je voir les documents ?

— Ils sont aux mains de la Justice militaire, me répondit-il, et portent en travers un grand coup de tampon bleu disant : *Confidentiel*. Car pour un militaire, n'est-ce pas, tout est confidentiel. Autant vous dire que vous pouvez appliquer à votre curiosité, l'inscription même que lisait, au-dessus des portes de l'enfer, mon confrère Dante, le poète : « Vous qui entrez… »

Comme il continuait à s'embarrasser dans des phrases, je le quittai assez brutalement.

— Et apprenez à jouer aux dames, jeune homme ! me jeta-t-il encore, en vidant le verre que je lui abandonnais.

Je revins par les rues, la tête un peu flottante, au milieu des soldats et des officiers. Jamais, jusqu'à ce jour, je ne m'étais autant rendu compte du désagrément qu'il y a à habiter une ville frontière. L'odeur de pipe et de crottin me poursuivait. Des moustaches d'adjudant semblaient se profiler sur tous les murs. Une atmosphère de guerre et de mort s'interposait entre le soleil et les choses. La boue, la crasse, la misère sans espoir, voilà dans quoi jusqu'à ce jour j'avais essayé de vivre. Voilà dans quoi avait vécu Léonie Audivisier ! De quelles stupides plaisanteries n'avait-elle pas dû rire. Combien de parties de piquet n'avait-elle pas dû faire dans les arrière-salles des cafés en attendant que ses amants eussent quartier libre ! Il n'était plus question de Robinson. Je l'imaginai roulant par les rues de la ville, relevant sa jupe à volants sur son mollet éclaboussé, chantant dans les bouis-bouis à l'heure de l'apéritif. Elle aussi, avait souhaité autre chose, et le tube de poison le lui avait apporté… Le monde où vivaient les humains était vraiment trop ignoble !

Ah ! pouvoir le prendre à la gorge, le terrasser, le détruire ! Il fallait

que je fisse quelque chose, tout de suite, n'importe quoi, mais quelque chose… J'étais rentré à la maison, j'étais dans la cuisine, je pris la saucière et, de toutes mes forces, la lançai contre les dalles du parquet dont la disposition me rappelait trop cruellement le damier où je venais d'apprendre le destin de Léonie Audivisier. Le bruit résonna longuement dans ma tête, je souris à ses répercussions, et, de m'être ainsi vengé, m'apaisa quelque peu.

Un coup de sonnette me fit tressaillir. Je réfléchis, je supputai, – car j'aime à prévoir dans des cas semblables, et je me trompe rarement, – que ce devait être Hortense. J'allai ouvrir : c'était Marguerite Audivisier.

Elle était debout sur le pas de la porte, en tailleur sombre, son imperméable jeté sur ses épaules, le chapeau assez enfoncé sur les yeux. Ma première pensée fut pour mon revolver, oublié au premier étage. Elle dit : « Monsieur René Desmoiseaux, n'est-ce pas ? »

J'inclinai la tête sans répondre, et de la main lui montrai le chemin. Je la fis entrer dans la cuisine, sans savoir pourquoi. Et ma pensée ne fut plus occupée que de rechercher pourquoi je la faisais entrer dans la cuisine. Évidemment, c'était la seule pièce du rez-de-chaussée dans laquelle j'avais ces derniers temps l'habitude d'entrer. Mon geste pouvait n'avoir été qu'irréfléchi et machinal. Marguerite Audivisier avait jeté un coup d'œil rapide sur les morceaux de saucière qui jonchaient les dalles, mais, sans faire aucune réflexion, elle s'assit sur une chaise de bois. Je fis de même de l'autre côté de la table.

Sur l'évier, toute la vaisselle des derniers jours attendait encore le moment d'être faite ; heureusement, la fenêtre grande ouverte assurait l'aération de la pièce. Ma visiteuse commença à parler, mais je ne cherchai pas à comprendre ce qu'elle disait. Je n'écoutai que le timbre de sa voix grave qui me faisait penser à ces râles de basse d'un orchestre par lesquels s'annonce généralement une catastrophe symphonique. Si j'avais eu mon revolver, je me serais senti plus à l'aise… Les poches de l'imperméable ne contenaient visiblement pas d'arme. Le sac qu'elle portait sous le bras était bien petit pour renfermer un revolver. D'autre, part, je remarquai que le tiroir de la table de cuisine, où se trouvait le couteau à découper, était de mon côté. D'un geste rapide je pouvais ouvrir le tiroir qui glissait très facilement, saisir le couteau, et me défendre sinon attaquer. « Voilà donc, » pensai-je, « pourquoi je l'ai fait entrer à la cuisine ! » J'entendis qu'elle disait : « Il n'y a aucun mystère dans les choses, et tout est très banal quand on sait de quoi il retourne… »

Je n'aimais pas ce « de quoi il retourne » et grimaçai machinalement. Elle continua :

— Dès que j'ai su par des papiers qui m'ont été remis à Amsterdam que vous aviez été soigné par Desbois-Santerre, je suis revenue. Hier soir, j'étais là, votre voisine, et, aujourd'hui, j'ai voulu tout de suite vous prévenir, pour que vous sachiez… J'ai été soignée, moi aussi, par Desbois-Santerre, et cela explique bien des choses. Vous savez sans doute que, je suis sa fille… Mon père a fait sur moi ses premières expériences. Mais il ne pouvait prévoir certaines choses, ces choses auxquelles nous devons les rapports bizarres que nous entretenons…

À ce moment je lui posai cette question saugrenue :

— Si vous êtes sa fille, pourquoi ne vous a-t-il pas reconnue ?

Elle ne manifesta aucune humeur.

— C'est notre histoire que vous désirez savoir ? La voici : Mon père et ma mère s'étaient fixés en Belgique où je suis née. Ma mère s'est enfuie avec un autre amant quelques mois après ma naissance. Mon père me mit en nourrice, en pension. Je ne le voyais que rarement. De ma mère, nous n'eûmes aucune nouvelle jusqu'au jour où nous apprîmes, avec près de quinze ans de retard, qu'elle était morte et enterrée ici, comme vous le savez peut-être. C'est la raison pour laquelle mon père s'attarda en cette ville. Il avait conservé un culte, étrange pour ma mère…

Je dis à ce moment :

— Le mien aussi…

Cela fit que le silence s'établit entre nous et que, de part et d'autre de la table, nous nous observâmes. Je savais qu'elle se demandait ce que je pouvais avoir découvert, je restai muet. Elle reprit :

— Il sera mieux de continuer mon histoire. Déjà, avant la crise où je faillis mourir, l'éducation d'orpheline que j'avais reçue avait développé en moi un goût de la méditation et de la retraite, un peu exagéré peut-être. Vers l'âge de dix-huit ans, je fis une maladie de langueur d'où je réchappai grâce aux soins de mon père, soins assez extraordinaires, mais auxquels je dus d'être débarrassée de l'oppression de ma pensée par une tendance à la rêverie inconciliable avec les nécessités de la vie. Cette tendance n'habite plus maintenant que les rêves de mon sommeil, à la manière d'un double, et ces rêves me délivrent. Mais ce que mon père ne pouvait prévoir, et ce qu'il n'a, je crois, jamais nettement su, c'est que deux sujets par lui traités, s'ils ne sont pas trop éloignés l'un de l'autre, voient s'unir leurs rêves, à leur insu, donnant à leurs visions un caractère d'authenticité, d'hallucination vraie, qui n'en font plus tout à fait des rêves ordinaires, non plus que de la vie véritable…

« Nos rêves se sont rencontrés déjà trois fois : le jour de l'exécution

de mon père, où, pour oublier, j'avais pris un somnifère dans ma chambre d'hôtel, et où j'ai rêvé que j'assistais à l'exécution, trouvant un plaisir féminin à consoler un jeune homme inconnu, écrasé par l'iniquité de l'acte qui se commettait. Je vous ai rencontré une autre nuit, dans le Parc où je me promenais après l'entrevue secrète que je venais d'avoir avec votre père. Et, hier soir encore, comme j'étais arrivée ici uniquement pour vous avertir, j'ai rêvé que j'étais ma mère, ma pauvre mère Léonie, et c'est vous qui avez joué avec moi le rôle de votre père à l'époque où nos parents se sont connus, n'est-il pas vrai ? »

Je balbutiai : « Mais il y a… »

— Autrechose, dit-elle avec un sourire, je sais que vous l'avez ainsi baptisée. Voici : lorsque j'ai constaté que mon rêve s'unissait au vôtre, j'ai pensé que ma compagnie ne pouvait guère vous convenir. Je suis trop loin de ce qu'espèrent les rêves de la jeunesse, pour que nos rencontres puissent avoir une vertu thérapeutique. Le hasard voulut qu'à l'hôtel, j'eus à soigner une jeune femme. Je le fis à votre intention. Vos rêves iraient alors chercher près d'elle ce que les miens ne pouvaient…

Je ne l'entendais plus. Depuis quelques instants, une voix criait dans ma tête : « Quoi ? Quoi ? Marguerite Audivisier, cette espèce de vipère maigre, non contente d'avoir tué mon père, veut encore à petits coups de langue et de sa voix égale et raisonnable détruire ce monde merveilleux où je vais chercher de quoi aimer et vivre ? Que me reste-t-il si je n'ai plus même Autrechose ? »

Je me dressai, et, appuyé sur la table car j'avais peine à me tenir debout, je lui dis d'un ton menaçant :

— Et le reste, le reste que vous ne me dites pas ?

— Le reste ? fit-elle.

Elle aussi s'était levée, un peu surprise et désemparée devant ma fébrilité.

— Calmez-vous, je suis venue pour vous calmer, pour vous expliquer. J'avais bien senti qu'une tête un peu frémissante comme la vôtre, ne pourrait pas supporter tout ce que les événements lui avaient apporté durant ces dernières semaines. Mais il suffit de voir clair pour être guéri. Puisque vous avez aimé mon père…

— Moi, l'aimer ? m'écriai-je. Aimer celui qui a volé la fiancée de mon père pour en faire une fille à soldats !

Elle pâlit.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Que je hais votre père, lui dis-je, que, moi qui l'avais enterré,

j'irai dès demain jeter son corps aux oiseaux charognards de la forêt…

Elle me regardait d'un œil calme avec une extrême attention. Elle devait me croire fou. De toutes mes forces, je lui hurlai en plein visage :

— C'est vous qui avez tué mon père !

Une grimace crispa sa bouche. Mais moi, j'y puisai un courage insensé. D'une main preste, j'ouvris le tiroir de la table, de l'autre j'empoignai le couteau, et je me jetai en avant pour le lui enfoncer dans le corps. Mon pied glissa sur un morceau de porcelaine, je m'allongeai sur la table, dans le bois de laquelle la lame pénétra. Elle, elle s'était enfuie dans le couloir. Je la poursuivis. Déjà la porte d'entrée claquait sur elle. Je ne fis qu'un bond jusqu'à ma chambre. Le temps de prendre le revolver, d'ouvrir une des fenêtres donnant sur la rue, elle était déjà hors de vue. Ma colère tomba tout d'un coup, je me dis : « Je suis fou. »

Puis, la pensée terrible que la folie allait venir en travers de ma vengeance et m'empêcher de l'accomplir ; la pensée que je n'aurais peut-être pas le temps de tuer Marguerite Audivisier, me fit trembler de tous mes membres. Je n'avais plus devant moi que quelques heures de lucidité, je les devais avant tout à ma vengeance.

À ce moment, j'entendis s'ouvrir la porte d'entrée. Le revolver dans la poche de mon veston, je descendais avec prudence l'escalier quand je reconnus dans le vestibule la silhouette de ma mère.

— Maman ! » m'écriai-je en poussant un soupir de soulagement. Et pour donner le change : « Ah bien ! Tu sais, tu ne m'as pas prévenu, tu vas trouver tout en l'air… »

— Je m'y attendais bien, dit-elle d'une voix résignée.

Elle avait déjà pendu son chapeau à voile de crêpe au porte-parapluie, elle poussa la porte de la cuisine et soupira :

— Quel désordre ! Ah ! Ces hommes ! Voyons René, tu ne devrais pas planter les couteaux comme ça dans les tables !

# CHAPITRE DOUZIÈME

Marguerite Audivisier, une légère valise à la main, quitta le Grand Hôtel, refusa un taxi, et se dirigea à pied vers la gare. En passant devant la boutique de la fleuriste, elle entra. La petite Marguerite qui changeait l'eau des lilas, s'avança, les mains humides, un sourire hésitant sur les lèvres.

— Vous me reconnaissez ? demanda Marguerite. Je suis venue acheter des arums ce matin. En avez-vous encore ?

La jeune vendeuse jeta sur la vitrine un regard consterné.

— Ça ne fait rien, déclara Marguerite Audivisier, c'est seulement pour demain. Gardez-m'en un bouquet comme celui de ce matin, je passerai le prendre vers midi.

— Alors Mademoiselle ne s'en va pas ? se risqua à dire la jeune Marguerite en ébauchant un geste vers la valise.

— Je pars, je vais coucher en dehors des limites du département, répondit sur un ton de plaisanterie Marguerite Audivisier, mais je reviens demain matin, et j'espère vous revoir… toujours aussi fraîche que vos fleurs.

La petite Marguerite rougit, rit, un peu gênée. La main sur la porte, Marguerite Audivisier continua :

— J'aimerais bien mieux rester ici, au milieu des fleurs, avec vous qui ressemblez à une tulipe vivante…

Elle sortit, passa en face dans le hall de l'Hôtel des Postes et prit une formule de télégramme. Dans la marge de la feuille, elle amorça son stylographe en traçant de petits traits bien réguliers. Elle réfléchissait, hésitait. Une goutte d'encre s'arrondit en tache. Elle murmura : « C'est la seule personne qui puisse faire quelque chose pour lui. Après tout, il suffit qu'elle vienne dormir ici… » Elle écrivit :

*Cyrill BO403. Amsterdam*
*Dire Odette me rejoindre. Très urgent. M. A.*

Elle se relut, ajouta : *Répondre Poste Restante*, après *Très urgent*, et alla au guichet du télégraphe.

— Treize mots, dit l’employé. Mettez votre adresse dans le bas.

Marguerite Audivisier écrivit docilement *Hôtel de l’Avenue*, pendant que l’autre calculait l’application du tarif étranger. Elle paya, et prit le chemin de la gare.

La formule du télégramme passa pour l’expédition dans les locaux interdits au public. Douze heures plus tard, au même endroit, l’appareil récepteur déroulait :

*Marguerite Audivisier. Poste restante.*
*Arriverai demain deux heures. Affectueusement.*

*Odette Stevens.*

L’employé du service de veille qui sommeillait vaguement, s’était redressé au bruit. Il déchira la bande, la colla sur une formule bleue.

— Bon, fit-il. Poste restante, pas besoin de distribuer.

Par acquit de conscience, il consulta la liste, établie par la Sûreté, des correspondances à Surveiller. À *Audivisier*, rien. À l’S, figurait *Stevens Odette*. « Eh ! eh ! » fit-il avec un sourire malin. Il recopia le télégramme sur une formule jaune, décrocha le téléphone et demanda la Préfecture.

— Allo, oui, fit une voix endormie.

— C’est toi, Pinçonnet ? Donne-moi la rousse.

Il attendit, rien ne vint.

— Y a personne, dit la voix de Pinçonnet. C’est pourquoi ?

— Un télégramme suspect.

— Ça ne peut pas attendre demain matin ?

— Bien, je ne sais pas.

— Qu’est-ce que ça raconte ?

— Arriverai demain deux heures.

— Deux heures du matin ?

— Oh ! Je ne pense pas, ça doit être l’après-midi ; c’est adressé poste restante.

— Alors, fous-nous la paix, dit Pinçonnet, j’enverrai chercher le papier demain matin.

L’employé raccrocha, alluma sa pipe, et plaça le télégramme dans la boîte du service de la poste restante. Le télégraphe recommençait à marcher. Il s’approcha. Mais il fut rappelé par une sonnerie du

téléphone.

— C’est toi, Briard ? dit la voix.

— Oui.

— Ici, Pinçonnet. Il y a le cycliste qui vient de passer. Il a sa moto, je te l’envoie. Tu lui donneras le papier.

— Dis-lui d’entrer par la porte du Service des Dépêches, c’est la seule ouverte. Il n’a qu’à monter l’escalier en face.

— Ça va… Dis donc, vieux, à propos, tu ne veux pas un billet pour la Loterie ? L’acheter après minuit, ça porte bonheur…

— Tu peux le mettre aux chiottes ton billet. J’ai jamais gagné, moi, à ces trucs-là.

Il raccrocha, alla insérer le télégramme dans une enveloppe portant la mention Secret. Sur le tout, il écrivit : Sûreté Générale. Quand Totor arriva, il lui tendit l’enveloppe :

— On a une moto, maintenant ?

— C’est pas la princesse qui la paye, pour sûr, dit Totor, mais on se débrouille. Je fournis la mécanique, on m’offre l’essence, et j’économise mon huile de pattes… Tu viens prendre un verre, je te l’offre…

— Et la mitrailleuse, fit l’autre en montrant le télégraphe, tu crois qu’on peut laisser ça comme ça ?… Si j’en jouais un air, il y aurait là un paquet de serpentins pire qu’un jour de mi-carême… C’est sérieux mon service à moi, c’est pas un boulot de vadrouilleur…

— Comme tu veux, dit Totor en raflant la dépêche.

Les rues, à cette heure, étaient désertes. De la Poste à la Préfecture, il put y aller à toute allure. L’échappement libre résonnait entre les façades que c’était un plaisir à entendre. Il était seul à vadrouiller, mais bon Dieu ! C’était la grande vie. Le pinceau de son projecteur dansait sur les pavés comme un feu-follet.

# CHAPITRE TREIZIÈME

Je n'appartenais plus qu'à ma vengeance. Pour commencer, il fallait soustraire à son repos le cadavre que, dans ma naïveté, j'avais contribué à sauver des amphithéâtres de dissection. Je balançai un instant si je n'écrirais pas à la police en indiquant l'endroit de la tombe, puis je résolus d'agir moi-même et, dès l'aube, je partis à pied pour la forêt des Sept-Pies.

Cela tient en une phrase : je partis à pied pour la forêt des Sept-Pies, mais, en quittant la maison, je savais que je m'en allais pour toujours. Je me retournai pour considérer les murs entre lesquels s'était écoulée mon adolescence. Mes regards allaient du jardin où, enfant, j'avais appris à monter sur des échasses, à ce grenier où, jeune homme, je m'étais installé un cabinet secret de lecture, et de là à la gouttière où devaient dormir les douilles des balles tirées par moi contre la forêt des Sept-Pies, le soir de l'orage… Ainsi il avait fallu plus de quinze ans pour que le petit garçon qui jouait dans le fond du jardin ait pénétré tous les secrets de la maison, et, en ayant atteint le faîte, pût partir pour remplir sa mission sur la terre. Mais enfin, l'oiseau, l'aile suffisamment garnie, quittait le nid…

Le soleil tapait fort. Cette chaleur était loin de me déplaire. J'enlevai même mon chapeau pour qu'elle me pénétrât plus directement dans la tête. Elle retrouvait sur ma nuque la chaleur qu'y avaient laissée les premiers rayons du printemps, en ce matin où j'avais suivi l'enterrement de mon père. J'avais cru voir, alors, dans ces rayons, un message de vie m'invitant à me détourner de la mort. Mais aujourd'hui, les rayons du soleil, loin de me distraire, me poussaient vers le but, me poussaient vers la mort. Je ne marchais plus derrière le cercueil de mon père, je suivais un autre enterrement, beaucoup plus solennel ; et ce grand enterrement que j'étais seul à suivre, était à la fois celui de ma jeunesse, et celui de tous les Desmoiseaux, l'enterrement de notre nom qui, doucement, montait vers la forêt des Sept-Pies en cette chaude matinée de mai…

À vrai dire, je ne suivais pas tant un convoi funèbre que je ne marchais à mon propre supplice dans le décor splendide de mai. Moi qui avais été tant ému en voyant passer le fourgon cellulaire de Desbois-Santerre, maintenant que j'étais à sa place, maintenant que j'étais le condamné, je n'éprouvais plus aucune émotion pénible, mais

seulement une immense sérénité. Et la force tranquille qui faisait mon pas si ferme, était si implacable, que l'autre force, celle de la Nature qui poussait les bourgeons hors des écorces épaisses, qui roulait le soleil dans l'étendue du ciel, ou encore, là-bas, grondait sur la plage avec le retournement des vagues hautes qui se brisent ; cette autre force, la Nature, me semblait hésitante, versatile, indécise… Et je comprenais que je n'avais plus besoin de choisir une pensée pour m'y réfugier au moment de la mort – le dernier conseil de Desbois-Santerre étant faux comme tout ce que je tenais de lui – car ma pensée était plus forte que la mer et le ciel, et n'avait nul besoin d'aide pour souhaiter de se perdre.

Cependant, toute la lisière de la forêt se déroulait devant mes yeux comme un volant de dentelle au bas d'une jupe de femme. La lumière, prenant à revers le feuillage, semblait y rester prisonnière et frissonnait dans le réseau des brindilles comme une écume lumineuse au filet d'un pêcheur, ou comme la frange de feu qui vient ourler la braise sous le souffle de l'air. La forêt se faisait vivante pour m'accueillir, belle pour me plaire, et moi qui marchais vers elle d'un pas égal et sûr, sans hâte de l'atteindre, son impatience féminine ne m'invitait qu'à plus d'indifférence hautaine… Mais devant la forêt, fraîche et parée, femme et fébrile, il advint que je crus deviner parmi les allusions de ses branches et ramures, une phrase ; une phrase qui se dessinait tout au long de la lisière comme se découvre l'inscription magique à qui sait regarder le lacis inextricable de l'énigme, et cette phrase était : « *Au hasard d'une promenade, un lieutenant des Eaux et Forêts découvrit un colombier rustique dans la forêt des Sept-Pies.* » *Au hasard,* commençait là-bas du côté de Tréfaille-le-Sec, et la fin de la phrase : *la forêt des Sept-Pies*, s'inscrivait devant moi en lettres majuscules, hautes comme les troncs des arbres, et c'était là, entre ces derniers mots, que je décidai d'entrer pour découvrir le secret de la forêt, ce secret qui, durant ces derniers jours, s'était imposé peu à peu à moi, et que maintenant, sans encore l'avoir pénétré, je pouvais formuler, car il tenait dans ces mots : « *Le colombier de Léonie* », le colombier perdu, le cœur invisible de cette grande dame noblement assise dans sa robe à ramages où jouaient l'orage et les oiseaux.

Je ne me souciai point d'avoir à en découvrir le chemin, les mots mêmes m'y conduiraient. Il suffirait de murmurer tout bas, sans hâte, à travers les sentiers : « *le colombier de Léonie* », et les choses me guideraient…

Tantôt, un papier oublié m'invitait à choisir entre les chemins d'un carrefour ; tantôt, l'inflexion d'une branche de bouleau ou d'une digitale ; tantôt, le cri d'un coucou me faisait marcher vers son appel, jusqu'à voir l'oiseau s'envoler, lourd et gris, vers le colombier de mon

songe… Ainsi je traversai le rond-point des Amazones où, jadis, j'avais fait un pique-nique avec ma sœur et André Cerneau, un camarade mort de méningite l'année suivante, le premier mort que j'eusse vu. C'était lui qui m'avait prêté son propre porte-plume, un jour de composition d'Histoire où j'avais oublié mon plumier. Je ne l'en avais pas même remercié. Avec bien du retard, je m'acquittai de cette dette, et, près des ormes où nous étions assis, je criai : « Merci André ! » Aujourd'hui, j'avais mon porte-plume. Pour m'en assurer, je portai la main à ma poche : le revolver était là. Je le sortis, et le gardai à mon poing.

J'eus à me frayer un chemin dans les gorges de Hautelombe, puis je poursuivis ma route à travers la hêtraie de Chenonceaux. Sans hésiter, je pris le sentier de Plombs-la-Romaine, traversai le carrefour du Pendu, pour obliquer dans cette partie de la forêt qu'on appelait la Grande Noire à cause des sapins qui la faisaient plus sombre, et où, autrefois, nous allions couper des branches à la veille de Noël. Je passai à travers lieux et souvenirs me disant qu'il fallait bien, évidemment, qu'il y eût de tout sur le chemin du colombier de Léonie, puisqu'au fond ce chemin était le chemin de ma vie et qu'il était trop tard pour y changer quoi que ce fût.

Il devait être midi et la chaleur devenait étouffante, j'enlevai ma veste, ma cravate. Pendant un temps, je portai le veston sous mon bras, puis, m'avisant que je n'aurais plus besoin de veston désormais, je le jetai aux ronces. Il me suffisait de garder mon revolver, moi qui, sur la terre, n'était plus chargé que d'amener un revolver à l'endroit d'où jaillirait la balle, fin de la randonnée. Et cette pensée fit que s'infléchit la course que je suivais avec autant de détachement et de netteté qui si elle eût été tracée devant moi au tableau noir. Le colombier de Léonie ne m'apparaissait plus que comme un objectif accessoire, quelque chose comme le sommet de ma trajectoire, le point le plus élevé sans doute, mais non le plus essentiel qui est celui où la courbe rencontre le sol et où l'obus éclate… Ma course s'infléchissait, me ramenait maintenant vers la terre, vers ce qui était dans la terre, vers la tombe de Desbois-Santerre. Qu'importait le colombier de Léonie ! Tant pis si je n'étais point monté assez haut dans l'air pour le reconnaître au passage. Seul avait compté mon désir de l'atteindre, lequel m'avait permis de prendre assez de hauteur et de vitesse pour pouvoir maintenant retomber, implacable, sur le sol.

À distance, je reconnus enfin les sommets des grands saules qui marquaient l'emplacement de l'étang. Je quittai le sentier, et, en rampant, m'enfonçai sous le taillis. De temps à autre, je m'arrêtai pour prêter l'oreille : je reconnus, faible et lointain encore, le pépiement des oiseaux qui nichaient dans les joncs de l'étang. Une ronce m'égratigna au passage l'index de la main droite. Le trait de l'épine, suivant la base

de la phalange, y laissait un cercle sanguinolent qui me parut être l'anneau passé à mon doigt par la mort, et je suçai le sang de l'égratignure, moins pour guérir que pour baiser cet anneau symbolique.

Dès qu'entre les jeunes feuilles vertes je vis briller la surface de l'étang, j'armai le revolver. Le sol faiblement spongieux faisait ma marche silencieuse. À peine si, de temps à autre, quelques grenouilles sautaient à l'eau. Assise sur une feuille, l'une d'elles me regarda au passage. Je rampais entre les tiges desséchées des glaïeuls et des iris. Le terrain restait ferme, mêlé d'une espèce d'herbe jaune, desséchée, qui ressemblait à du varech. Des moustiques ou des insectes bourdonnaient à mes oreilles. Je reconnus très bien le nid d'une poule d'eau qui couvait et que mon passage ne parut pas déranger. J'approchai : un bruit de voix me l'apprit. J'aperçus des couleurs voyantes qui ne pouvaient appartenir qu'à des personnages étrangers à la forêt. Je redoublai de précautions. Enfin, j'écartai les dernières tiges.

Il y avait là Hortense Bonfils que je voyais de face, et Marguerite Audivisier, de dos, légèrement tournée. Celle-ci tenait à la main une gerbe d'arums semblables à ceux que j'avais vus sur la tombe de Léonie Audivisier. « Oh ! La bonne petite fille », pensai-je, « on vient mettre des fleurs sur la tombe de sa maman, puis sur la tombe de son papa, et, pour ne pas faire de jaloux, on choisit le même bouquet. Attends un peu, je t'en foutrai, moi, des fleurs sur les tombes ! » À cette dernière pensée qui me vint à l'esprit avec l'intonation même que lui eût donné mon père, je fus saisi d'un accès de rire étouffé que j'eus toutes les peines du monde à refréner. Les muscles de mon ventre se tordaient, tellement je luttais pour empêcher le rire de me secouer.

— C'est là, disait Hortense Bonfils, à même la terre, nous n'avions rien emporté qui permît de faire un cercueil…

— Oui, fit Marguerite Audivisier.

Je reconnus son timbre de voix et, du même coup, le sang-froid me revint.

J'étais allongé sur le sol, dans la position idéale du tireur couché. Je passai à travers le rideau de joncs mon bras droit au bout duquel j'avais le revolver bien en main, j'appuyai le coude sur la terre, et, durant un instant, je commençai à viser le corps, quand, heureusement, je me repris, m'avisant que c'était à la tête qu'il fallait consommer la vengeance puisque c'était à la tête que mon père avait été atteint.

L'œil gauche fermé, ce que je voyais dans le champ restreint de mon œil droit accommodé sur le guidon du revolver, prenait un aspect étrange et un peu flou qui me faisait penser que j'avais mis l'œil au nombril de l'espace. Il était donc écrit que, dans toute l'étendue du

monde, je devais choisir comme objectif, comme point de chute, ce que me révélait en ce moment mon œil : un tout petit rond dans lequel il y avait la boîte crânienne de Marguerite Audivisier recouverte d'un chapeau de paille dont le nœud de ruban blanc allait singulièrement faciliter ma tâche de tireur. Tel était donc le mille que, depuis plus de vingt ans, je cherchais à atteindre sans le savoir. Étrange sensation que celle d'être en face du but de sa destinée !

Toutes ces pensées se déroulèrent durant le temps que je mis à appuyer sur la détente.

Le coup de revolver déchira le voile de mon temple intérieur, si je puis dire. J'aspirai le bruit, l'air ébranlé, comme une brise de libération. C'était fait, j'avais vécu. Je bondis hors de ma cachette, comme pour rejoindre le cri qu'avait poussé Hortense, et qui se mêlait au battement d'ailes de tous les oiseaux de l'étang affolés par la détonation. Je bondis, et je poussai à mon tour mon cri : « Autrechose ! Autrechose ! »

Marguerite Audivisier était tombée sur le sol, sa main avait laissé échapper le bouquet de fleurs. Hortense s'était précipitée à genoux, essayant de la prendre dans ses bras. Je criai encore : « Autrechose ! » en regardant vaguement le cadavre. Puis j'eus un geste de la main droite, très désinvolte je dois le dire, et dont la désinvolture me plut fort : je levai cette main à hauteur de mon visage, tout en écartant les doigts pour jeter derrière moi le revolver. C'était le geste dont le peuple accompagne parfois l'exclamation : « À la gare ! » Je ne suis pas sûr que je n'aie pas dit : « À la gare ! » précisément, tant ce geste et la signification de cette exclamation s'identifiaient avec mon intention de rejeter derrière moi toute ma vie.

Je tournai le dos à l'étang, à la tombe de Desbois-Santerre, au cadavre de Marguerite Audivisier, à Hortense, à tout ce que j'avais pu être, et je ne pensais plus qu'à Autrechose dont ce coup de revolver final devait, j'en étais sûr, m'annoncer la venue. Et j'allais au-devant d'elle, je le pressentais, j'allais au-devant d'elle, car j'étais soulevé en ce moment par l'indicible impression de légèreté que seule me procurait son apparition prochaine. Je n'avais plus à porter le poids du revolver, le poids de mon hérédité, le poids de ma vie. Je n'avais plus besoin de regarder la terre à laquelle je n'appartenais plus. J'épousais la liberté, j'étais une chanson, je n'étais plus qu'une chanson. Et tout le long de mon chemin, comme ces conscrits qui vont sur les routes de la guerre et de la mort, je me chantais la chanson de Desbois-Santerre :

*La p'tite Léonie*
*M'avait bien promis*
*De m'faire un tapis…*

Je chantais comme jamais ne chantèrent tous les oiseaux de la forêt des Sept-Pies. Avais-je le visage et les mains déchirés ? La chemise en lambeaux ? Les cheveux mêlés à toutes les poussières et les boues du chemin ? Je ne m'en souciais pas. Rien ne comptait plus de ce qui touchait à mon corps. Au bout de tout cela, il y avait Autrechose. Comme j'arrivais en ville, mes yeux, qui depuis longtemps ne regardaient plus, tombèrent sur une façade haute en briques sévères. Au fronton du bâtiment, je lus, sous un drapeau tricolore, les mots : *Gendarmerie Nationale*. J'entrai, et me constituai prisonnier.

# CHAPITRE QUATORZIÈME

— Tiens, fit Totor du fond de la Permanence, en voyant passer sous le hall la petite voiture de la Police mobile, on va encore en coffrer un, l'équipe est au complet.

Le brigadier Carton avait mobilisé pour son expédition la voiture de l'inspecteur et deux hommes en civil.

— On va ?… demanda le chauffeur.

— À la gare, répondit Carton.

— Vous partez en congé ? lança le chauffeur.

— Et je reviendrai avec une jolie fille, je ne vous dis que ça, fit Carton.

Il était de bonne humeur, l'affaire s'annonçait comme devant être facile. À la gare, il s'aboucha avec le sous-chef et revint avec lui vers la sortie des voyageurs.

— Quel est l'employé qui ramasse les billets ?

— Ils sont deux, dit le sous-chef. Au rapide de 14 h 11, ce seront les mêmes qu'en ce moment.

— Alors les enfants, dit Carton aux employés, quand une voyageuse vous remettra un billet venant d'Amsterdam, d'Amsterdam, hein, attention, vous me ferez un signe discret.

— Mais le rapide ne vient pas directement d'Amsterdam, dit le sous-chef, la voyageuse peut avoir pris deux billets.

— Ah ! Nom de Dieu ! fit Carton.

— Vous n'avez pas sa photo ? demanda le sous-chef de gare.

— Eh non, je ne sais même pas la tête qu'elle a… » Il se frappa le front : « Ne bougez pas, j'ai encore une demi-heure, attendez-moi. »

Il bondit dans l'auto qui attendait devant la gare.

— À l'Hôtel de l'Avenue, en vitesse, lança-t-il au chauffeur.

Jules était dans le hall en discussion avec le gérant. Il avait pris son courage à deux mains et, profitant de cette heure creuse, avait commencé d'exposer les raisons pour lesquelles il devait être augmenté. La sueur perlait à son front, il lui fallait beaucoup de courage. Carton fit irruption au milieu de son discours.

— Je viens réquisitionner le larbin.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda le gérant.

— Allons, c'est pressé, dit Carton à Jules, va passer ton veston et monte dans la bagnole.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Jules.

— C'est pas toi, c'est Odette Stevens qui revient.

— La petite dame du 8 ! fit Jules, elle revient.

— Oui, elle a demandé que tu viennes l'attendre à la gare, fit Carton.

Quand ils furent à la sortie des voyageurs, Jules commença à soupçonner quelque chose.

— Mais qu'est-ce que vous voulez lui faire ?

— On veut l'inviter à dîner, dit Carton.

— Vous ne voulez pas l'arrêter au moins ? demanda Jules. Je vous ai déjà expliqué que la boîte n'était pas à elle. Ce n'était pas elle, c'était à l'autre…

— Pas d'explications, dit Carton, quand elle passera, tu me pousseras le coude, compris ?

Le train entra en gare, avec un long coup de sifflet qui perça le cœur de Jules. Les premiers voyageurs commencèrent à apparaître. Dans la foule qui débouchait du passage souterrain, il la reconnut tout de suite, avec ce même joli visage allongé et ses yeux bleus qui riaient. Elle n'avait plus son écharpe, mais le col relevé de son manteau de voyage mettait une manière de fraise autour de ses mèches blondes. Elle était trop jolie, ils allaient la reconnaître… Mais ce ne serait pas lui qui la trahirait, non, ce ne serait pas lui. Il s'efforça de rester impassible.

Le billet était timbré d'Amsterdam. Carton et son acolyte encadrèrent la voyageuse. Elle dit : « Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? »

Jules la vit entraînée vers la petite voiture de la police. La scène avait été si rapide que presque personne ne s'en était aperçu. Près de Jules pourtant, un officier, un capitaine en tenue, dit : « On l'arrête, ah ! Par exemple ! »

— Vous la connaissiez ? demanda Jules.

— J'étais dans le compartiment… Jolie fille, trop jolie…

— Et elle n'a rien fait pourtant, mon capitaine, je vous le promets, elle n'a rien fait, j'en mettrais la main au feu…

Le capitaine, craignant des confidences, s'éloigna. Jules resta seul

sur le trottoir.

À peine le brigadier Carton eut-il provisoirement déposé à la maison d'arrêt la jeune enfant, si facilement coffrée, qu'il dut prendre d'urgence le chemin de la forêt des Sept-Pies. On le demandait là-bas. Le Parquet alerté, M. Vinereau juge d'instruction en tête, était déjà sur les lieux. Quand Carton arriva, on avait fait ouvrir à moitié la fosse de Desbois-Santerre ; l'autre corps était resté dans la position où il était tombé. Ces messieurs discutaient. La nuit venait.

— Carton, vous prendrez vos dispositions pour ramener ce soir les corps, dit le substitut.

En rentrant à la Préfecture, Carton jeta à Totor : « Va louer un camion ; qu'il soit ici dans un quart d'heure. C'est pour aller chercher des macchabées dans la forêt. »

Totor bondit au garage où travaillait Ernest.

— Vieux, une affaire ! cria-t-il.

— Peuh ! dit le patron du garage, la police, ça paie mal. Mais il faut pas mécontenter ces gens-là. Ernest, vous prendrez le camion Renault, allez-y.

— Tu viens avec moi ? demanda Ernest à Totor.

— Penses-tu, fit Totor, j'ai rendez-vous avec la môme, je suis pas fossoyeur.

Le camion partit. À la Préfecture, on chargea Carton, deux gendarmes, un brancard, et le véhicule prit la route de Huchemont. Il faisait nuit. On dut allumer les phares avant d'entrer dans la forêt.

— C'est là, fit Carton qui s'était assis à côté d'Ernest. Amène-toi le plus près possible de la mare en marche arrière qu'on n'ait pas à coltiner les faisans trop longtemps.

Les gendarmes prirent le brancard. Carton marchait en tête. On n'y voyait rien. Le brigadier dut revenir dire à Ernest de faire demi-tour pour éclairer l'emplacement avec les phares du camion.

— Prenez d'abord la fille, dit Carton.

Le corps était allongé, la tête tournée vers le sol. Les trois hommes considérèrent le petit paquet d'habits que ça faisait dans l'herbe : une tache sale éclairée par la lumière crue des phares. L'un d'eux se baissa.

— Elle est déjà froide, dit-il.

Il relevait la tête du cadavre.

— Elle était encore jeune, dit l'autre. Tout de même, elle a été bougrement bien descendue.

— Allez-y, dit Carton, nous ne sommes pas là pour nous amuser.

Les gendarmes posèrent le brancard dans l'herbe à côté du corps qu'ils firent rouler sur la toile.

— Baisse-lui sa robe, dit un des gendarmes.

— Oh ! Elle peut bien montrer ses jambes, ça n'excite plus personne, dit l'autre.

Il fut le seul à rire.

— C'est pas une femme du pays, ça, ajouta-t-il pour s'excuser.

Ils vidèrent le brancard à l'intérieur du camion. Ernest était descendu de son siège pour venir voir.

— À l'autre maintenant, fit Carton.

Les gendarmes revinrent avec le brancard.

— Où est-il ? demanda l'un d'eux.

— Là, fit Carton en indiquant la fosse de Desbois-Santerre.

Les gendarmes restaient perplexes au bord du trou.

— Le vieux commence à renifler, dit l'un.

— Vous n'avez pas quelque chose avec lequel on puisse le pêcher là-dedans ? demanda Carton à Ernest.

Ernest alla prendre dans le camion un bout de câble.

— Attache-lui les pieds, et tire-le de son trou, commanda Carton à un des gendarmes.

— Pourquoi est-ce qu'on le laisse pas tranquille ? dit le gendarme. Il était bien là, le vieux.

— Pas de discussion, fit Carton. Le Parquet a donné des ordres pour ramener tout le lot.

— Je voudrais bien les y voir, grommela le gendarme. Ils n'avaient qu'à le faire eux-mêmes. Ce sont des coups à attraper la peste, ça…

Tout en grognant, il avait ficelé les chevilles de Desbois-Santerre avec la corde.

— Aide-moi à tirer dessus, ordonna-t-il à son collègue. Les deux hommes s'attelèrent à la corde.

— Nom de Dieu, pourvu qu'il vienne d'un seul morceau, grogna l'un d'eux.

— Ça gaze, dit Carton en voyant démarrer tout le paquet. Desbois-Santerre, empaqueté dans la toile, prit le chemin du camion.

— Calez-les un peu là-dedans, que ça ne ballotte pas trop. Ils vont nous foutre tous leurs microbes si ça danse, dit Carton.

Le gendarme ficela les corps. Mais il ne voulut pas monter à

l'intérieur et préféra s'asseoir sur le marchepied.

— Où est donc l'autre copain ? demanda Carton.

C'était le gendarme qui était descendu dans la fosse.

Accroupi au bord de l'étang, il essayait de se laver les mains dans l'eau.

— On s'en va, lui cria Carton.

Il revint, s'essuyant les mains dans un grand mouchoir à carreaux.

— Un sale boulot, dit-il.

Tout le monde était de son avis. Le camion avec son chargement au complet prit le chemin du retour. Il était près de dix heures quand on arriva en ville. Il fallait aller doucement parce que, sur les pavés, ça dansait beaucoup.

# CHAPITRE QUINZIÈME

Les deux seules choses que j'aie clairement vues, entre le coup de revolver et le moment où je me retrouvai en cellule, étaient : « Gendarmerie Nationale » et « Maison d'Arrêt. » Elles se recouvraient dans ma mémoire. « Gendarmerie Nationale » était à vrai dire gravé en demi-cercle sur l'arche décorant la porte de la caserne, tandis que « Maison d'Arrêt » s'enlevait en lettres noires, peintes en ligne droite sur le crépi jaune du mur. Néanmoins, les deux inscriptions avaient ce point commun qu'elles indiquaient clairement la destination du bâtiment, et cette précision était reposante.

J'avais beau être étendu sur la couchette de ma cellule qui était assez dure, constater que j'étais entouré de murs nus dans lesquels ne s'ouvrait qu'un petit soupirail grillé par où passait la lumière d'une lampe électrique ; enfin, selon tous les signes extérieurs, m'assurer que j'étais en prison ; la pensée que le bâtiment où je me trouvais portait en lettres grasses et noires la mention : « Maison d'Arrêt » me semblait infiniment séduisante. Je ne trompais personne. Si on venait me voir, le visiteur n'avait pas à craindre le piège qui se cache sous une façade anonyme, je jouais franc-jeu. Je m'imaginais, me promenant en ville, rencontrant des amis, Paul Desclaux ou Pierre Leblanc, et leur disant : « Moi, je suis à la Maison d'Arrêt. » Cela me dispensait d'en dire davantage. C'était quelque chose comme le « Moi, je suis mort », dont j'avais souvent pensé qu'il faisait l'orgueil des cadavres alignés dans les cimetières. Et la nudité des murs de la cellule, la froideur des dalles du parquet, la pauvreté du mobilier : une table, une chaise, un balai, et des cabinets, la solidité de la porte et des barreaux du soupirail, augmentaient ma sécurité, en me confirmant que j'étais parfaitement à l'abri, parfaitement protégé du monde extérieur. Jamais je ne m'étais senti chez moi comme dans cette prison, où, me dis-je, je me trouve replacé dans les conditions mêmes du fœtus au sein de la matrice maternelle.

Cette dernière comparaison me plut. Elle expliquait que j'atteignais un terme, le point final pour tout le cycle de pensées dans lequel je m'étais trouvé entraîné depuis la mort de Desbois-Santerre. Tous ces souvenirs d'enfance qui à chaque instant m'assaillaient, tout ce passé sous lequel j'avais été submergé, je l'avais maintenant entièrement remonté, et je retrouvais enfin la sensation première d'avant ma venue au monde. Si je devais remonter plus avant encore, c'est pour le coup

que je rencontrerais autre chose… Car, si je n'avais pas eu l'impression de vivre depuis le coup de revolver, c'était aussi que mon esprit était resté suspendu dans l'attente d'Autrechose, à moi promise par la détonation.

Le gardien de la prison faisait marcher sa radio, et j'entendais un air de valse. Bercé par la musique, les mains croisées derrière la nuque, je suivais du regard les murs, le dessin des ferrures de la porte, les barreaux du soupirail, le plafond, mon monde à moi, tout mon monde poli et nu. Je me demandais de quel côté entrerait Autrechose. Serait-ce par le soupirail, entre le troisième et le quatrième barreau ?… Du troisième barreau mordu par la rouille, se détachait une petite fibre de fer qui devait avoir une signification spéciale… Ou plutôt, ne serait-ce pas par la boucle en S du fer plat qui maintenait la plus haute des charnières de la porte ? Pourquoi ce fer plat, au lieu d'être droit comme celui du gond inférieur, se pliait-il en forme d'S ?… C'est qu'elle s'appelait Odette Stevens. Stevens avec un S, et c'était dans la boucle de l'S qu'Autrechose devait m'apparaître.

Songeant alors au forgeron inconnu qui avait assemblé la porte de ma prison, j'imaginai son étonnement, et même son incrédulité, si je lui avais donné l'explication enfin découverte de la forme spéciale choisie pour cette ferrure. Non, non, il était bien évident qu'on ne pouvait comprendre, et que le monde où j'allais vivre avec Autrechose était impénétrable à tous les autres humains, enfermés chacun dans leur monde… Ah ! Tous ces mondes dont chacun est porté par une tête ! Tous ces mondes qui s'empilent dans le grand sac qu'on appelle la réalité, sans jamais se mélanger ! Et quel bonheur qu'ils soient impénétrables ! Car quelles catastrophes chaque fois qu'on s'efforce de pénétrer dans le monde d'un autre !… Je le voyais bien avec ce qui m'était arrivé… Desbois-Santerre, en me soignant, avait voulu pénétrer dans mon monde, et l'opération avait mal réussi… J'avais voulu pénétrer dans le monde de mon père, et j'en étais venu à commettre un crime… Décidément, il valait mieux que chacun restât enfermé dans son propre égoïsme. Mon père avait été sage, sa vie durant, de ne rien dire. Moi aussi, si l'on m'interrogeait, moi aussi, je ne dirais rien. Je protégerais mon monde contre les indiscrétions des autres. D'ailleurs comment pourraient-ils y comprendre quelque chose ?

Desbois-Santerre, je venais de penser à lui, mais sans amertume, sans haine. Nous étions quittes. Il avait fait tuer mon père ; moi, j'avais tué sa fille. C'était parfait. Nous pouvions rentrer chacun chez nous, chacun dans notre monde… Je me repliais dans le mien, bien cadenassé, les verrous bien tirés…

La porte s'ouvrit, je me dressai sur mon séant, étonné qu'elle fût obligée d'ouvrir la porte, qu'elle ne passât pas par le gond. Mais ce

n'était qu'un de ces êtres qui passent par les portes, c'était un gardien qui m'apportait une gamelle de soupe. Il dit quelques mots que je refusai d'entendre. Et pour éviter d'avoir avec cet homme une conversation insupportable, je me remis à chanter ma chanson : « *La p'tite Léonie, m'avait bien promis…* » Il n'insista pas, referma la porte. À nouveau, je me sentis chez moi, seul, au chaud dans la matrice maternelle. Comme la gamelle dégageait pourtant une odeur de soupe grasse atrocement déplaisante, j'allai la vider dans les lieux d'aisance. Désormais, tout était effacé du passage de cet homme envoyé par les ennemis du monde extérieur, l'air était purifié, prêt pour la venue d'Autrechose…

Mais mon monde n'était pas encore aussi pur que je le croyais. Une idée, cachée dans un coin de ma tête, un peu au-dessus de ma tempe gauche, – je savais très bien l'endroit de ma cervelle où elle se tenait, – s'apprêtait à manœuvrer pour m'empêcher de voir Autrechose. Cette idée, c'était comme la vengeance de Marguerite Audivisier. Ou plutôt, je m'en apercevais maintenant, c'était cette idée que j'avais déjà essayé de tuer, en tuant Marguerite Audivisier, et de cela que j'avais voulu me venger, bien plus que de la mort de mon père. Cette idée était l'explication donnée par Marguerite Audivisier de mes hallucinations : un rêve qui s'unissait à un autre rêve. Autrechose, image de rêve d'Odette Stevens… Marguerite Audivisier était morte, mais l'idée continuait à habiter ma tête. Il fallait que je tue l'idée si je voulais voir Autrechose. Comment tuer une idée ?

Je me posai la question froidement, nettement, et pour trouver la réponse je pris ma tête à deux mains, comme un joueur d'accordéon saisit son instrument. Je me voyais jouer de l'accordéon avec ma cervelle, la déployant, la reployant pour tâcher de trouver la réponse, et peu à peu, ce faisant, je trouvai ce que je cherchais. Pour tuer une idée, il faut la déployer entièrement, complètement, lui offrir le plus d'espace disponible, de même qu'en ouvrant le flacon on laisse s'évaporer le parfum… À laisser l'idée m'envahir, il m'apparaissait peu à peu que, si Autrechose n'était qu'une figure de rêve, elle n'était pourtant pas mon seul rêve, mais aussi celui d'Odette Stevens. À ce rêve d'Odette Stevens, il me suffisait d'attacher une importance plus grande qu'à l'Odette de chair et d'os. Je n'avais qu'à décréter que le rêve était l'essentiel. Odette pouvait bien être, par ailleurs, n'importe quoi ; Autrechose était son vrai visage, sa vraie âme. Pour le croire, il suffisait de forcer la barrière entre le personnage qui vit et le personnage qui rêve. Qu'avais-je fait d'autre depuis des jours et des jours ? N'étais-je pas devenu une tête qui songe bien plus qu'une tête qui commande aux actes d'un corps vivant ? Autrechose était plus vraie qu'Odette même, et l'explication de mes hallucinations, donnée par une Marguerite Audivisier, devenait aussi peu valable que

l'explication du gond qu'eût peut-être fournie le forgeron : à savoir qu'il avait pris un fer en S parce qu'il n'en avait pas d'autre, ou parce que cela soutenait sur une plus grande longueur le gond supérieur soumis à des efforts plus grands. Moi, j'avais trouvé l'interprétation véritable de l'S : c'était l'endroit de la cellule où il me fallait regarder pour voir apparaître Autrechose.

Je concentrai mon regard sur la ferrure, j'ouvris grandes mes pupilles jusqu'à ne plus voir que cette lettre sur toute la surface de ma rétine… J'ouvris les yeux plus grands encore… Et je vis l'S bouger, frissonner comme une mince bande de papier posée sur un étang que ride le vent du soir… L'S se faisait autre, perdait sa forme, se déroulait, s'allongeait, amenant jusqu'à mes pieds l'entrée du chemin qui fuyait en lacets à travers les paysages de mes songes, la route du monde n'appartenant qu'à moi…

Au loin, très loin, et très faiblement, une voix appelait. Je prêtai l'oreille, j'entendis : « Cyrill ! Cyrill ! » Je me dressai, je marchai vers la voix qui appelait.

Je savais qu'il me fallait d'abord faire à rebours tout le chemin parcouru, revoir à l'envers toutes les images du film pour défaire le jour qui avait précédé… Je marchai, vite, très vite, retrouvant l'étang, les saules, la Grande Noire, les gorges de Hautelombe, le colombier de Léonie, la lisière de la forêt. À la lisière, je repris haleine, la voix qui appelait : « Cyrill ! Cyrill ! » venait de la ville. Je me remis en route. Au moment où je longeai le mur du Parc, j'entendis mieux l'appel et, n'hésitant pas, escaladai le mur. À cheval sur le faîte, je pensai que les pigeons voyageurs ne devaient pas regagner le colombier de Léonie plus sûrement que je n'obéissais présentement à la voix qui appelait…

Dans l'allée qui longeait le Vélodrome, j'entendis : « Cyrill, est-ce vous ? »

Et je reconnus la voix d'Autrechose, ce timbre un peu métallique avec une pointe légère d'accent étranger, mais où la tonalité chantante était remplacée par une nuance d'angoisse. Le cœur battant, j'avançais à travers les massifs et, comme j'écartais le dernier rideau de feuillage, je demeurai stupéfait : sur l'arc du Vélodrome, était écrit « Maison d'Arrêt », et, devant moi, Autrechose était couchée sur un lit de camp semblable à celui de ma cellule.

— Cyrill, pourquoi ne répondez-vous pas ? Vous ne m'aviez pas tout dit, vous m'aviez caché quelque chose. Cyrill, c'est vous qui avez tué, et c'est moi qu'ils ont arrêtée…

Après un silence, elle reprit avec une voix de petite fille : « Mon amant est un assassin, et je suis seule dans ma prison. »

Je demeurai les bras pendants, sans pouvoir faire un mouvement,

tant me poignait la détresse de cette voix qui disait : « Je suis seule dans ma prison. »… Mais qu'était-ce là sinon les souvenirs d'un monde que j'avais quitté ! Je dis : « Autrechose. C'est moi, René. Je vous emmène, Autrechose. » Elle dit : « Autrechose ? »

Je vis ses sourcils se froncer comme si elle cherchait à se souvenir, je la vis, comme j'avais vu Odette Stevens, le jour de l'enterrement de mon père, se raidir pour lancer son : « Je ne vous connais pas. »

Mais je n'étais plus le René de la vie, ridicule dans ses habits de deuil, j'étais le René de mon monde, et, hardiment, j'enlaçai sa taille pour arracher à l'Odette Stevens qu'elle était encore, l'Autrechose qu'elle devait devenir. Et je la sentis venir à moi… Je sentis que c'était Autrechose retrouvée qui se pressait contre moi. Tout tourna. L'orchestre jouait la valse du Beau Danube. Nous dansions au bord du fleuve sous la nuit étoilée.

Nous dansâmes et, dans l'instant, je compris que je venais enfin d'ouvrir ces yeux promenés ma vie durant à la surface morte des choses… Chaque fibre de ma chair était attachée, tressée à la sienne ; chaque idée de ma tête se levait comme du berceau que lui faisaient ses cheveux d'or. L'air qu'aspiraient ses narines étroites et palpitantes était l'air même qui pénétrait en moi, je vivais dans son odeur, dans cette traînée de comète qui nous enveloppait… Le fleuve au loin, les rives, les montagnes ondulaient. Nous nous dégagions de ce chaos tremblant pour rouler, emportés l'un par l'autre, vers un nouvel espace où nous serions le cœur, l'étincelle d'une nouvelle nébuleuse. Nous enfantions un monde…

Tout se tut, le silence s'établit, l'éternité ouvrit la porte de notre nouveau ciel. J'abandonnai sa taille, elle s'assit sur un morceau de roc, devant le gouffre. Nous étions au flanc d'un ravin dans une contrée déserte. Un soleil éclatant taillait à coups d'ombres dures le chaos des masses rocheuses. À perte de vue, le sol défoncé s'était écroulé par plaques géantes ne laissant subsister que des fragments de plateaux dont les larges assises faisaient des montagnes.

— Nous allons recommencer le monde et, cette fois, nous ne nous laisserons plus chasser de notre paradis, fis-je.

— Recommencer le monde, soupira-t-elle. Oh ! Quelle fatigue ! Que de tracas en perspective !

Je voulus lui pardonner de ne pas me comprendre. Mais j'eus beau la presser contre moi, je ne parvins pas à combler la fissure que son exclamation venait de creuser entre nous. Je la sentis fondre, fondre dans mes bras…

— Oh ! Pardon Autrechose, pardon, fis-je.

Mais il était trop tard. En face de moi Odette Stevens disait : « Que va penser Marguerite ? Je lui avais dit que j'arriverais à deux heures… »

Pour faire sauter d'un seul coup tout ce passé qui nous oppressait encore, je criai : « Marguerite, je l'ai tuée… »

Odette me regarda, de ses yeux couleur d'étang sous la lune, elle me regarda bien en face pour voir si je disais vrai, et soupira : « Mon amant est un assassin, et je suis seule dans ma prison… »

Alors je lui criai avec rudesse :

— Non, je ne suis pas Cyrill ! Cyrill, c'est l'autre. Moi, je me suis vengé, mais lui, qui a-t-il tué ?…

Elle ne répondit pas tout de suite, mais après un instant de silence, elle commença, semblant fredonner quelque triste romance :

— En Hollande, au bord des fenêtres il y avait des fleurs, et aux murs des objets de cuivre qui gardaient les reflets du soleil. Les parquets étaient en dalles de mille couleurs, et la femme de charge les cirait à genoux sans mot dire. J'avais acheté un costume de paysanne, avec sa coiffe. Il me pressait dans ses bras et me chantait des airs de son pays. On eût dit le vent tout au bout de la plaine, et s'enflant, s'enflant entre les sillons et les nuages. Sa moustache avait le goût des cigarettes blondes qu'il fumait. Sa peau était blanche et douce comme les brouillards du soir.

« Je restais cachée tout le jour, l'attendant jusqu'à la nuit, et mon bonheur était comme la petite flamme qui s'allumait à la fenêtre de l'autre côté du canal. Il m'avait dit – que m'importait ? – qu'il avait tué un homme, une exécution… Là-bas, le soir du jour où nous nous étions disputés… J'avais peur pour lui. « Si quelqu'un savait ! » soupirais-je. »

— Oui, m'écriai-je, je sais, maintenant.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Je ne répondis pas. Ne me fallait-il pas d'abord supprimer ce Cyrill, mon rival, et l'assassin de mon père ?…

Mais pour cela, combien de pas ne devais-je pas faire en arrière ? Il faudrait revenir, retourner dans la boue des chemins, m'arracher la chair à toutes les ronces, à toutes les questions, traverser forêts sur forêts avant l'instant où je tiendrais au bout de la ligne de mire la tête aux moustaches blondes de Cyrill… Non, je n'avais plus la patience nécessaire, j'étais trop avancé sur le chemin de mon monde. Mon énergie dernière, je ne devais l'employer qu'à arracher Autrechose au passé. Je me penchai, je la pris violemment, la serrai de toutes mes forces, l'emportai, imposant mon vouloir à ses songes… Elle suivit mon désir…

Dans mes bras, elle ne pesait pas plus qu'un fantôme. Sa main passait autour de mon cou, son sein s'appuyait contre ma poitrine, et le battement de son cœur doublait celui de mon cœur. L'odeur légère de sa chevelure montait vers mon visage, douce comme un murmure. À grandes foulées, je courais vers la forêt, à si grandes foulées qu'il me semblait voler, devenir le nuage auquel elle avait confié le poids de son rêve. Nous passions au-dessus des cimes. Au sein de cette nacelle volante que formaient nos deux corps unis, remuait-elle les lèvres de sa bouche rouge ? Il me semblait entendre comme un chant. J'avais arraché à sa cage l'oiseau du plus beau rêve, et nous nous envolions vers le cœur de l'espace…

Elle murmura : « Tu m'emmènes ? »

Pour toute réponse, je la serrai plus fort dans mes bras. Elle demanda : « Où ? », et le timbre de sa voix était si confiant, si indifférent à la réponse possible que je compris qu'elle acceptait d'être vaincue. Je lui répondis – et parce qu'à ce moment elle n'était plus qu'un oiseau perdu, tiède contre ma poitrine – je lui répondis : « Au colombier de Léonie. »

À peine eus-je dit ces mots que, d'un coup, comme à la lumière d'un éclair, je compris le sens mystérieux des mots de la lettre volée : « Le petit oiseau que tu m'as donné vient de chanter dans sa cage… » Le petit oiseau dans sa cage, c'était Autrechose derrière les barreaux de sa cellule, chantant : « Je suis seule dans ma prison… », et c'était elle que je devais ramener au colombier de Léonie. Ainsi, serais-je quitte envers celle que s'était autrefois disputée mon père et Desbois-Santerre, ainsi, et bien mieux qu'en allant déposer des fleurs sur les tombes, je mettrais le point final à toute l'aventure, à toutes les vengeances. Et j'apporterais enfin à l'amoureuse dont le souvenir et l'emprise se prolongeaient au-delà du tombeau, l'Autrechose que, sa vie durant, elle n'avait cessé de souhaiter et de demander en vain aux bras entre lesquels elle s'abandonnait…

La vérité s'emparait de tout mon ciel. Ah ! Comment avais-je pu croire que je ravissais Autrechose pour moi-même ? Comment avais-je pu soupirer après Autrechose comme après la figure d'une femme à moi promise, comme après je-ne-sais-quelle image du bonheur, de la vie, de l'amour, pour adolescent perdu dans la morne tristesse d'une ville de province ? Comment avais-je pu croire que c'était par les bras d'Autrechose que je devais trouver la libération définitive ? Tant que je m'attacherais à une créature, ne fût-ce qu'au rêve d'une créature, je serais inévitablement ramené en arrière. Au royaume où j'allais, on ne pouvait pénétrer que seul, il était par-delà Autrechose, Autrechose que je tenais encore dans mes bras, mais qui, si je n'y prenais pas garde, me ramènerait vers la prison des autres…

Au-dessous de moi, sur la terre, je vis alors très distinctement se dresser le colombier de Léonie tant cherché entre les branches de la forêt. Les oiseaux du ciel ne semblaient plus devoir l'habiter, mais il était là, il attendait en secret. Je ne pouvais m'y tromper. Les mots en auréole étaient plantés au faîte de son toit pointu : *Le colombier de Léonie*. Dans l'instant où je le survolais, sans dire un mot, sans même un regard, j'ouvris les bras, et j'y déposai Autrechose.

Du coup, délesté de ma dernière charge terrestre, je partis en flèche dans le ciel pur, éblouissant d'une lumière définitive, le ciel où jamais le soleil ne se coucherait et où j'entrais, comme il le fallait, seul, ayant rejeté loin de moi toutes les obscurités du monde où j'avais rampé. Le seuil était franchi. Personne ne pouvait plus rien contre moi… Le rire du triomphe me secoua tout entier… Désormais, et pendant l'éternité, je n'avais plus qu'à rire…

# ÉPILOGUE

— Écoute, Traquet, fit le greffier Mastre au garçon de bureau, voilà deux fois que le patron demande que son bureau soit débarrassé des affaires classées. Si tu ne le fais pas aujourd'hui, il finira par te foutre sur la gueule.

Le garçon de bureau rit très fort à l'idée que M. Vinereau pourrait lui foutre sur la gueule.

— Ne ris pas comme ça, imbécile, tu vas me faire croire que je suis drôle. Va chercher une échelle, tout de suite.

Avec précaution, Mastre monta sur les échelons.

— Ce sont des coups à se casser la figure, et, nom de Dieu ! Quelle poussière là-haut… Tu n'en fous pas une secousse, Traquet. Tout ça devrait être passé au papier de verre tous les matins.

Traquet se rapprocha de l'échelle.

— Et si j'en foutais une secousse ?…

— Ne fais pas l'idiot, surtout quand je fais ton travail… Ça, l'affaire Siphoneau, c'est fini depuis deux ans, attrape… » Le dossier tomba sur le plancher en soulevant un nuage de poussière. « Et l'affaire Paganet-Crutard, les deux types qui avaient assassiné la garde-barrière, ils sont à la Guyane, et plus heureux que nous, va… Blancharmant, raccourci pour le crime de la rue Saint-Benoît : au cimetière son dossier… On ne croirait jamais que les morts puissent donner tant de mal aux vivants. Si j'étais garde des Sceaux, ce serait moins long… Odette Stevens, la poule à la coco, morte en taule le soir de son arrestation, l'action de la Justice est éteinte… Emporte ça, Traquet… Et que disparaisse à jamais le souvenir de tant d'heures perdues à gratter du papier au service de la Justice humaine !

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse de tout ça ?

— Tu iras le livrer aux Archives contre décharge. Prends une brouette, un tombereau, un tank, mais arrange-toi pour que ça disparaisse… Tout de même, quand je vois ce tas d'autographes !… J'aurais mieux fait d'aller pêcher à la ligne… Ah ! Ils me font rigoler avec leurs interrogatoires, leurs dépositions, leurs confrontations ! Comme si assassins, voleurs, témoins, procureurs, et garçons de bureau, tout ça ne se valait pas.

— Et les greffiers ? demanda Traquet.

— Les greffiers comme les autres.

Traquet se grattait la tête.

— Je connais le motocycliste de la Préfecture… Des fois qu'il pourrait, avec sa remorque.

Il put. Totor fit une entrée impeccable dans la cour du Palais où Traquet l'attendait.

— Allez, petit père, ficelle ton barda sur ma carlingue, et grouille-toi.

Totor n'eut pas même à descendre de la selle pendant le chargement, et repartit du même train.

Aux Archives, l'archiviste était absent.

— Allez donc voir au café, là, en face, conseilla la femme de charge qui balayait l'escalier.

— Quoi ? Encore ! s'écria l'archiviste en levant les bras au-dessus de son verre. Jeune homme, vous faites une mauvaise action. Pourquoi contribuer à augmenter le poids du passé ? Si tout ce qui devrait être aux Archives y était, la moitié de la ville ne suffirait pas à loger les dossiers…

— Moi, je m'en fous, dit Totor, je fais ce qu'on me dit de faire.

Il avait hâte d'être rentré à la Préfecture. Ce jour était un grand jour : on attendait le ministre de la guerre en tournée d'inspection. Depuis neuf heures du matin, le préfet était à son bureau. Il était de bonne humeur, les nouvelles étaient plutôt favorables : on lui avait donné officieusement l'assurance que le prochain mouvement préfectoral l'épargnerait.

— Alors, mon petit, fit-il au secrétaire qui apportait le courrier, tout est prêt pour deux heures à la gare ? Avez-vous bien demandé à la Place d'envoyer une compagnie d'honneur ?

— Oui, ils fourniront aussi les autos de la suite.

— Pas de discours, rappelez-le au maire. Le président voyage presque incognito… Et surtout, arrangez-vous pour ne pas quitter le chef de cabinet. Il ne faut pas que ce vieux crétin d'Aussonne puisse lui parler en tête-à-tête… Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le secrétaire se pencha sur la feuille.

— Une lettre d'internement pour Desmoiseaux, René. La famille a choisi l'asile de Combaluze.

— Ah ! Oui, cette vieille affaire. Quel genre de folie ?

— Il rigole sans arrêt.

— Eh bien ! Ça en fait au moins un qui s'amuse… Tenez, mon petit, demandez-moi l'Hôtel de l'Avenue, j'ai une communication personnelle à y faire.

À midi, Totor se débrouilla pour quitter la permanence et filer comme si ç'avait été un jour ordinaire. Il voulait prendre Marguerite chez la mère Chitrine. Mais Marguerite était pressée, elle déjeunait chez sa tante.

— Même que ma tante m'a fait porter un mot, exprès.

— Baise ton homme au moins, dit Totor en avançant la joue.

Marguerite trouva qu'il y avait trop de monde.

— T'en fais des manières. Alors, ce soir à six heures et demie, au coin du Parc, le long de la route de Huchemont, je connais un petit endroit… Là on sera tranquille…

Quand Marguerite arriva chez sa tante, la maison était sens dessus dessous.

— Écoute Marguerite, c'est inouï, tu ne sais pas ce que m'annonce Paul ? Il veut épouser Agathe Desmoiseaux, et sans me demander mon avis…

— Mais si, puisque je t'en parle justement, interrompit Paul.

— Tu m'en parles, tu m'en parles… Il ne manquerait plus que ça que tu ne m'en parles pas… Mais je peux bien te dire n'importe quoi, ça ne changera rien… D'abord elle est trop jeune pour toi… Et cette famille ! Un frère fou… Toi qui es médecin, tu devrais être le premier à comprendre que c'est impossible… Une petite qui a été élevée sans foi, ni loi. Quand je pense qu'il n'y avait même pas de prêtre à l'enterrement de son père… Toi, Paul, qui pouvais faire un si beau mariage ; un garçon d'avenir comme toi… Et, avec tout ça, qu'est-ce que je vais devenir, moi ?…

Marguerite trouvait très drôle que son cousin Paul se marie. Elle raconterait ça à Totor, ce soir. Après le déjeuner, comme elle filait au magasin, une compagnie d'infanterie, qui défilait musique en tête, l'empêcha de traverser l'Avenue.

— Eh ! la petite, on se retrouve après la classe ? lui cria un caporal.

Les soldats allaient à la gare.

Le train ministériel arriva à l'heure, avec un petit drapeau sur la locomotive. Le cortège s'embarqua dans les voitures à fanions. La tournée d'inspection fut rapidement menée. Vers le soir, sur le terrain, le ministre dit quelques mots aux généraux et journalistes présents :

— Tout ce que j'ai vu est très réconfortant, j'exprime à tous ma satisfaction… Ces crêtes et ces vallons sont prêts à recevoir les défenseurs du sol national, et l'envahisseur trouverait à qui parler…

Le colonel Sardagne, chargé de la surveillance des routes, s'approchait du groupe officiel. Le comte d'Aussonne lui serra la main.

— Et votre jeune protégé ? lui demanda-t-il.

Le colonel poussa un soupir.

— Fou, sans espoir. C'est un bonheur que son père ne soit plus là, il n'aura pas vu ça, au moins, ce vieil ami…

— Mais enfin, pourquoi a-t-il tué cette bonne femme ? Elle paraissait assez jeune, il y avait mieux à en faire…

— On n'a pu obtenir aucune explication. Quand on l'interroge, il rit et c'est tout. Ses camarades, non plus, n'ont rien pu dire. Il avait fréquenté autrefois ce Desbois-Santerre…

— Desbois-Santerre, déclara le comte, je l'aurais fait pendre, moi, dès le premier jour, comme corrupteur de la jeunesse autant et plus que comme espion. Ah ! Si nous avions un gouvernement… Savez-vous ce que les Grecs ont fait de mieux ?

Et comme le colonel restait court, le comte répondit :

— C'est de faire boire la ciguë à Socrate. Mais ils l'ont fait trop tard…

Il reprit : « Trop tard », et, satisfait d'avoir épaté un gendarme, il rejoignit les autorités.

Le cortège officiel se disloquait. On fit une place au colonel Sardagne dans la voiture de l'État-Major. Personne ne disait rien. Le colonel considérait ses bottes avec consternation.

— Quelle boue dans ces chemins ! soupira-t-il.

Il songeait au tapis de son escalier et aux cris de sa femme qu'il lui faudrait entendre.

Il était cinq heures du soir, le soleil allait se coucher. Les fumées des usines de Pierrelatte retombaient en nappes sur les maisons ouvrières. Toute la ville s'enveloppait d'une brume froide.

L'eau des dernières pluies giclait sous les pneumatiques de la voiture. Sur la route, on croisa un groupe de collégiens, marchant deux par deux sous la conduite d'un pion. C'était la promenade du jeudi pour les internes du lycée. Quelques-uns tenaient à la main des plantes. Ils venaient d'herboriser dans la forêt des Sept-Pies.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Juillet 2017**

—

**– Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BruceLimat, PatriceC, YvetteT, Coolmicro.